Roland HYACINTHE

Se souvenir d'eux, c'est leur donner une autre vie...

Les enfants d'Armoy morts pour la France

Centre Généalogique de Savoie
Association Armoy - Patrimoine (APCV)

A Gaïa, Kilian, Zéphyre, Thibault et Elya...

Tous droits réservés

Publication du Centre Généalogique de Savoie

www. cgsavoie.org

Supplément de la revue "Les Rameaux" de juin 2015
ISSN 2267 - 5787

Association régie par la loi du 01.07.1901 et le décret du 16.08.1901
Siège Social : Annecy-le-Vieux
Déclarée à la Préfecture de Haute-Savoie le 28.11.1977 N° 3429
N° Siret : 495 289 043 00012
3 rue des Martyrs de la Déportation- 74940 Annecy le Vieux

et de l'association Armoy - Patrimoine (APCV)

Conception et écriture: Roland Hyacinthe

Imprimerie Fillion - Noyer / Allinges (74200)

Dépôt Légal Mai 2015

Toute reproduction est interdite sans l'autorisation de l'auteur

Contact rhyacinthe@orange.fr

Je remercie très sincèrement celles et ceux qui ont permis à ce livre d'exister.
Notamment pour les documents qu'ils m'ont communiqués, pour leurs conseils,
leurs remarques et leur aide, directe ou indirecte

la **Bibliothèque nationale de France**,

le **Ministère de la Défense** et son site Mémoire des Hommes,

le **consulat de France** à Thessalonique (Grèce)

les **Archives Départementales** de la Haute - Savoie

la **commune d'Armoy**

l'**association Armoy - Patrimoine** (APCV) et son président **André Belleville**

ainsi que

Nicole Baud, **Marie - Rose Bourgognon** épouse **Premat**, **Michel Comte**,

Louis et **Geneviève Cornier**, **Christian Decroux**, **Paulette Frossard**,

Jean Planchamp, **Pascal Planchamp**, **Solange Planchamp**, **Annie Teuma**

Parmi quantité d'ouvrages consultés il convient de citer ceux de

M. Michel Germain, historien et auteur de plusieurs livres sur la seconde guerre mondiale (http://michelgermain.jimdo.com/)

M. Laurent Demouzon, auteur de plusieurs travaux sur les troupes alpines

(www.memoire-des-alpins.com)

ainsi que le Forum de discussions sur l'histoire de la Grande Guerre

http://pages14-18.mesdiscussions.net/

Conservés par le département de l'**armée de Terre du SHD à Vincennes** où ils sont librement communicables, les journaux de marche et opérations (**JMO**) de la Première Guerre mondiale constituent la mémoire de toutes les unités ayant pris part à la Grande Guerre.Toutes les opérations des régiments auxquels ont appartenu les Morts pour la France qui sont décrites dans ce livre sont tirées de ces J**MO**.

Merci de me signaler les éventuelles erreurs afin que je puisse
effectuer les modifications nécessaires dans une prochaine édition.

Ce livre est vendu à prix coûtant

"Se souvenir d'eux,
c'est leur donner une autre vie..."

(Inscription du monument aux morts de Saint -Symphorien-sur-Coise)

Que savons - nous
de la vie, des souffrances et de la mort de ceux dont
les noms sont inscrits sur le monument aux morts
de notre commune ? Autant dire rien...

Je me souviens encore des cérémonies
du 8 mai et du 11 novembre où toute l'école du village
était rassemblée devant le monument aux morts
et où nous, enfants,
à l'évocation de chaque nom que le maire épelait
tel un curé récitant la litanie des saints,
répondions d'une seule voix:
"Morts pour la France !"

Morts illustres, mais inconnus,
qui ne nous étaient familiers
que par les patronymes
que certains d'entre-nous portaient.

En ces années de célébrations
du centenaire de la Première guerre mondiale et du
soixante-dixième anniversaire de la
libération des Camps de Concentration,
redonner vie aux noms qui l'habitent,
c'est faire que ce monument,
né du souvenir,
ne finisse pas monument de l'oubli.

Prix: 15 €

1914 - 1918

La Grande Guerre a dévoré 1 397 800 soldats et 300 000 civils Français.

Un quart des 18-27 ans. Morts en Artois ou dans les Flandres, dans la boue de la Somme, sur une crête des Vosges, dans les tranchées de la Marne, sous la mitraille du Chemin des Dames ou dans l'enfer de Verdun.

Le destin de ces 16 enfants d'Armoy, disparus au front, a précédé ou suivi celui de millions d'autres engloutis dans l'enfer de la guerre la plus meurtrière que le monde avait alors connue et qui a fait 18,6 millions de morts.

Les survivants, dont 3,4 millions de blessés et de mutilés, sont rentrés brisés, murés dans leur silence. Trop de souffrances. Trop de camarades disparus. Trop d'horreurs à ne pas raconter, à ne pas pouvoir raconter.

Cent ans après, que doit-on à tous ces poilus, héros "morts pour la France" dont il ne reste que les noms inscrits sur les frontons de nos monuments aux morts, mais dont le passant qui les lit ne sait rien de leur Histoire ?

Nous leur devons un devoir de mémoire. Pour nous souvenir. Les commémorer c'est aussi rendre hommage à leur courage, à leur famille, à leurs descendants.

Puisse ce modeste ouvrage contribuer à faire qu'on ne les oublie pas.

Et faire qu'on n'oublie jamais jusqu'où peut conduire la folie des hommes…

Roland Hyacinthe

Armoy, samedi 1er Août 1914, 4 heures de l'après midi…

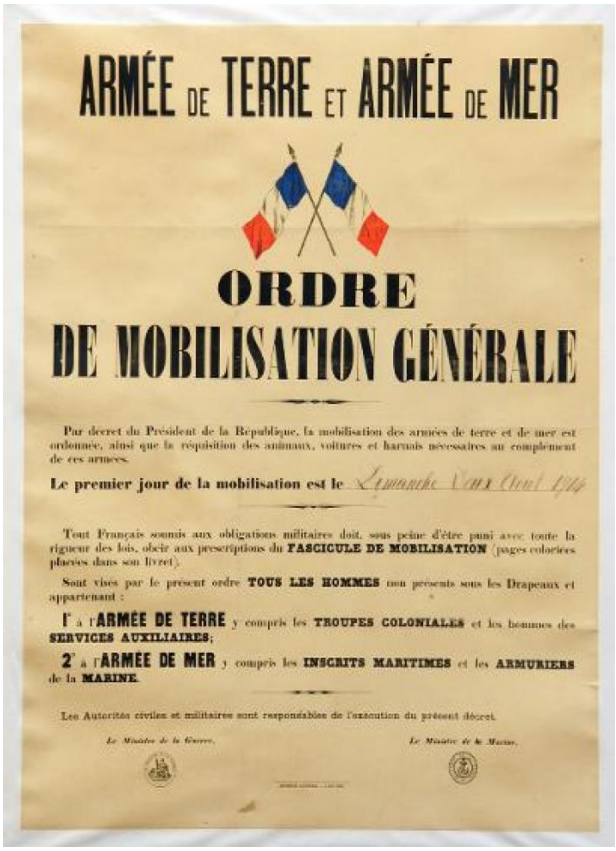
- Pourquoi ça sonne sans arrêt comme ça ? A c't'heure, ça ne peut pas être l'angélus ?
- C'est le tocsin ! A coup sûr. Ils nous l'avaient bien dit que dès que ce serait la guerre, on nous avertirait par les cloches du village !
- La guerre ! Oh mon Dieu, mon Dieu qu'est ce qui nous arrive là ? Mais comment on va faire ? Et la moisson qu'est pas terminée ! Et le battage, comment on va faire pour le battage ?

(Dialogue de la pièce de théâtre "Alphonse et ses frères" - Pierre Favre - Massongy - 2013)

L'engrenage qui fit basculer le bel été 1914 dans l'horreur de la guerre …

Suite à l'attentat de Sarajevo, **le dimanche 28 Juin 1914,** le jeu des alliances se met en marche. **Le 28 Juillet 1914,** l'Autriche-Hongrie déclare la guerre à la Serbie, prenant la première la responsabilité d'une conflagration mondiale. L'Allemagne soutient l'Autriche-Hongrie face à la Serbie qui reçoit en retour l'appui de la Russie. La Russie mobilise **le 31 Juillet. Le 1er Août 1914,** en milieu d'après-midi, le tocsin alerte les populations qui découvrent cette affiche : le président de la République, par décret, ordonne la mobilisation générale ! Dans les campagnes, c'est la moisson. Les hommes sont aux champs. C'est la panique !

Chaque réserviste sait, en consultant son livret individuel de mobilisation, le lieu et le jour où il doit répondre à l'appel.



ARMÉE DE TERRE ET ARMÉE DE MER

ORDRE
DE MOBILISATION GÉNÉRALE

Par décret du Président de la République, la mobilisation des armées de terre et de mer est ordonnée, ainsi que la réquisition des animaux, voitures et harnais nécessaires au complément de ces armées.

Le premier jour de la mobilisation est le Dimanche Deux Août 1914

Tout Français soumis aux obligations militaires doit, sous peine d'être puni avec toute la rigueur des lois, obéir aux prescriptions du FASCICULE DE MOBILISATION (pages coloriées placées dans son livret).

Sont visés par le présent ordre TOUS LES HOMMES non présents sous les Drapeaux et appartenant :

1° à l'ARMÉE DE TERRE y compris les TROUPES COLONIALES et les hommes des SERVICES AUXILIAIRES;

2° à l'ARMÉE DE MER y compris les INSCRITS MARITIMES et les ARMURIERS de la MARINE.

Les Autorités civiles et militaires sont responsables de l'exécution du présent décret.

Le Ministre de la Guerre. Le Ministre de la Marine.

Le 3 Août 1914, L'Allemagne déclare la guerre à la France, à la Russie et à la Belgique alors neutre. L'armée allemande de l'empereur Guillaume II envahit le Luxembourg puis la Belgique.

Le 4 Août, garante de la neutralité belge, la Grande-Bretagne déclare la la guerre à l'Allemagne et se range aussitôt aux côtés de la France.

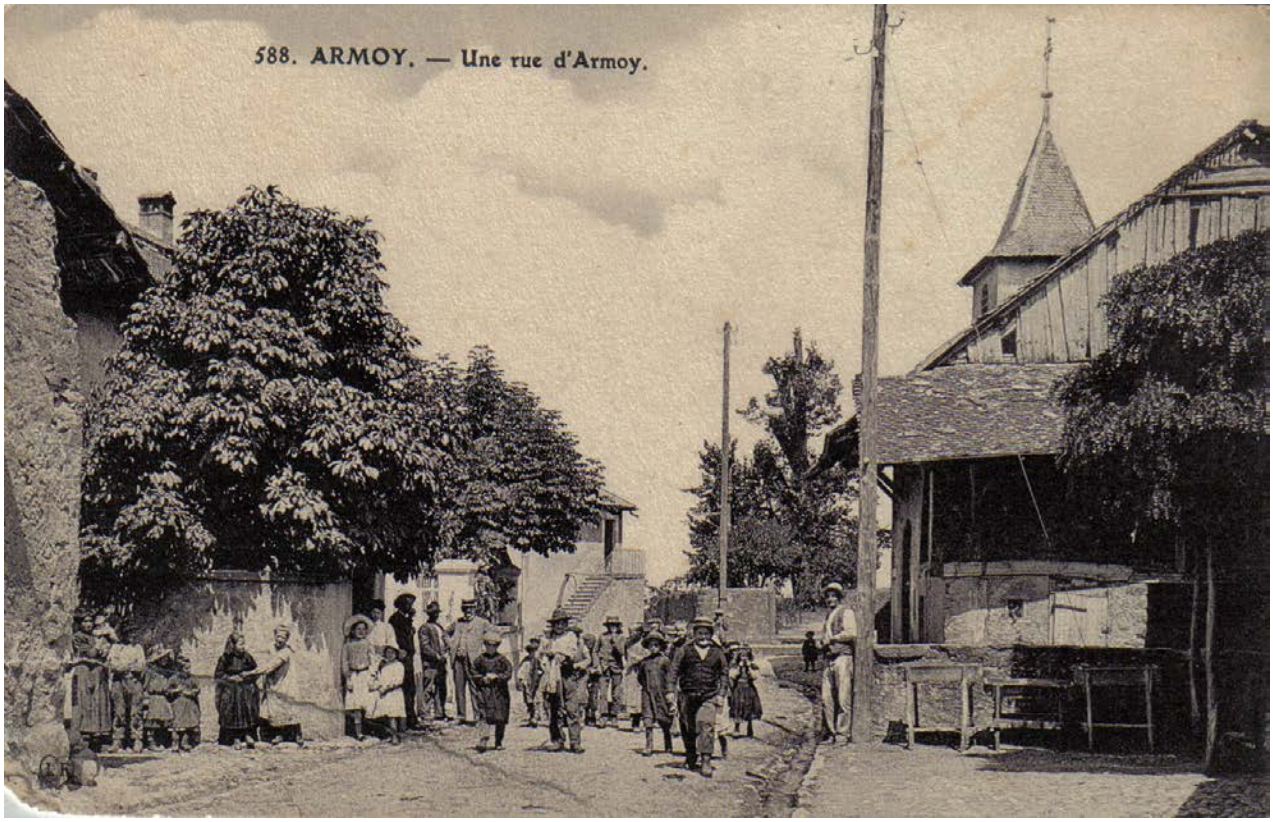
Le 5 Août, l'armée allemande entre en France.

En 1914, l'armée française compte **880 000** hommes. La mobilisation, en comptant les réservistes, doit porter ce nombre à **3 580 000.**

De **1914 à 1918**, plus de **8 millions** d'hommes seront mobilisés...

Armoy en 1914...

Au dernier recensement de 1911, la France comptait 39 700 000 habitants. Armoy 242. Dont 210 au chef-lieu, 17 à l'Ermitage, 7 sur Lonnaz, 4 à Planaise et 4 à l'Usine d'Armoy. Le conseil municipal, élu en mai 1912, est composé du maire **Jean - Marie DUBOULOZ**, 54 ans, notaire, du maire-adjoint **Claude PLANCHAMP**, 55 ans, cultivateur, et des conseillers (par ordre de suffrages obtenus) **Louis FROSSARD**, 43 ans, forgeron, **François COMTE, 42 ans**, fermier, **Jules PLANCHAMP**, 48 ans, cultivateur, **Célestin BROUZE**, 60 ans, cultivateur, **Marie CLOUYE**, 59 ans, cultivateur, **Jean PLANCHAMP**, 52 ans, cultivateur, **Félix DECROUX**, 43 ans, cultivateur et **Eugène COMTE**, 28 ans, cultivateur qui sera le premier enfant d'Armoy à tomber au champ d'honneur, quelques jours seulement après le début du conflit



Tout commence en ce 1er août 1914 et va durer 4 ans durant lesquelles 16 enfants du village vont y laisser la vie, loin des leurs, partis se battre pour leur patrie dans une région de France qu'ils ne connaissaient pas.

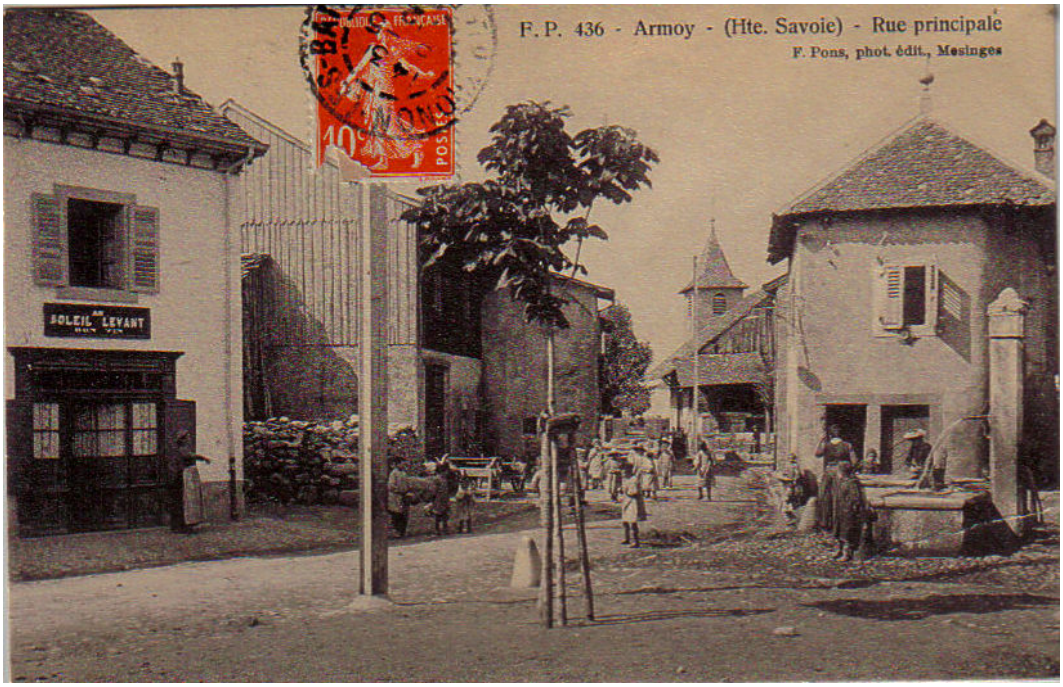
J'ai lu tous les comptes-rendus des conseils municipaux qui se sont déroulés entre janvier 1914 et décembre 1918. Pas une seule page, pas une seule ligne, pas un seul mot sur cette guerre, sur ces drames, ces souffrances, comme si le silence, comme si ne pas en parler, ne pas l'évoquer, contribueraient à éloigner le malheur. Durant ces 5 années il n'est question que de l'aide à apporter aux familles nécessiteuses, de l'organisation de coupes de bois dans les fonds communaux, de l'adduction d'eau qui a été réalisée en 1912 et qu'il faut finir de payer ou du grand

projet de construction des égouts destinés à ramasser les eaux stagnantes de la commune, des fontaines et des lavoirs.

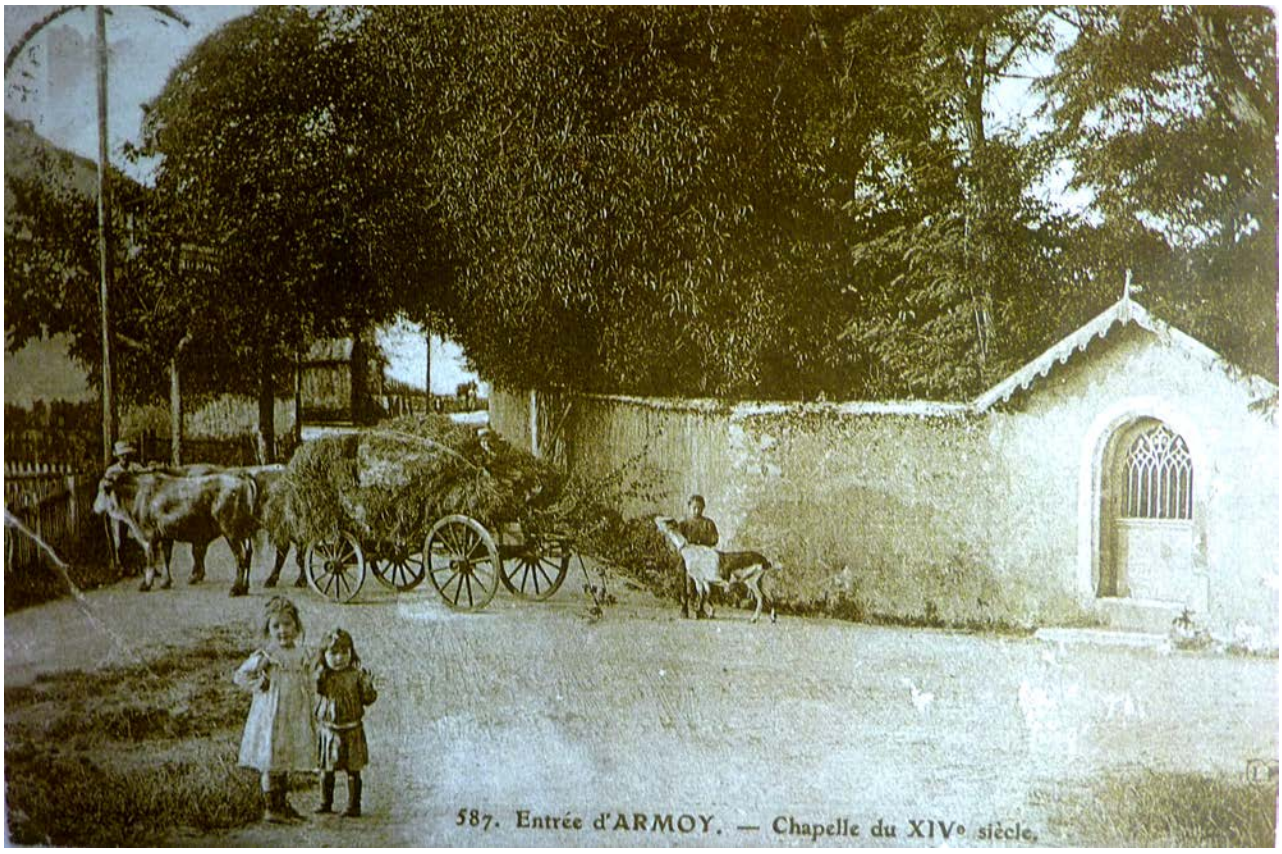
Jean - Marie DUBOULOZ ou son adjoint **Claude PLANCHAMP**, prévenus par un télégramme porté par la gendarmerie, sont allés 16 fois apprendre aux parents ou à l'épouse, la terrible nouvelle. Parfois, une lettre d'un camarade de régiment les avait précédés. Car dans le cas des soldats disparus, l'annonce officielle mettait 8 à 10 mois avant de parvenir à la famille. Les télégrammes portaient tous l'expression consacrée " *tué à l'ennemi* " et mentionnaient qu'il fallait faire part du décès « *avec tous les ménagements nécessaires* », ou « *avec tous les ménagements de circonstances*».

On a dit, on a écrit que les soldats sont montés au front avec enthousiasme, la fleur au fusil. C'était de la foutaise ! Il fallait par-dessus tout préserver le moral de la population ! « *La première victime d'une guerre, c'est toujours la vérité* » disait Rudyard Kipling. Tous sont partis vers l'inconnu, résignés, tristes, la peur au ventre.

Les premières batailles d'août 1914 furent terribles, parmi les plus meurtrières de toute la guerre. La hiérarchie militaire prônait « l'offensive à tout prix ». C'est que les soldats étaient bien repérables avec leurs tuniques bleues et leurs pantalons rouges ! Et puis les casques ne viendront qu'en 1915. La dite « bataille des frontières » sur les frontières franco-belge et franco-allemande fera jusqu'à 25 000 tués par jour. Des régiments furent engagés et rapidement décimés par les mitrailleuses allemandes. On imagine le désarroi des jeunes armoisiens et savoyards, ou celui des berrichons ou basques ou limougeauds de manière plus générale, arrachés à leur pays et aux leurs, dans un tourbillon meurtrier qui leur échappait, ayant parfois des difficultés à comprendre les commandements ou à communiquer dans une langue française qu'ils ne pratiquaient pas de manière académique...



Après le départ des mobilisés vers les différents fronts de la guerre, il a fallu réorganiser le travail agricole. Pour les travaux des champs, les bras manquent… Les femmes prendront en partie la relève mais ça ne suffira pas. La première quinzaine de juillet avait été particulièrement chaude et laissait présager des moissons précoces et abondantes. La suite fut moins clémente et le mois se termina dans la pluie et le froid. Le mois d'août fut maussade, frais et humide. L'amélioration générale en fin de mois fit entrevoir une belle arrière-saison. Septembre fut ensoleillé et tempéré, alors qu'octobre fut plus frais que d'habitude. Une partie des terres sera laissée non cultivée. Les labours d'automne 1914 seront négligés. Les terres deviendront des prairies et l'élevage gagnera du terrain. On se contentera de 2 ou 3 vaches ou de quelques chèvres pour survivre.



En tentant de retracer le parcours militaire de tous ces soldats d'Armoy à partir de leurs registres militaires et des Journaux de Marche et d'Opérations de leurs régiments, la vraie difficulté rencontrée est de déterminer la date exacte de leurs montées en ligne au front. Pour les réservistes qui avaient déjà effectué leur service militaire, la montée en ligne se faisait très rapidement. Pour les jeunes mobilisés des classes 1915, 1916 et suivantes l'instruction se faisait dans la « zone des armées » à proximité du front. Elle durait entre 2 et 4 mois. Souvent, et surtout pendant la deuxième partie de la guerre, les soldats, après quelques mois d'instruction de base dans les casernes ont poursuivi leur instruction à proximité des lignes soit dans un dépôt du régiment ou de la Division ou soit dans un 9e bataillon spécialement créé à cette intention. Cette deuxième partie de l'instruction

avait pour but d'acclimater les soldats au feu en leur faisant subir des exercices de plus en plus réalistes voire même en leur confiant des travaux dans les tranchées. Cependant, en Avril 1915, cette période d'acclimatation au feu était semble-t-il très réduite voire inexistante.

Pour en revenir à Armoy, on ne sait donc rien de la vie de la commune durant ces 4 années de guerre. Il faut attendre la réunion du 23 février 1921 du conseil municipal pour apprendre qu'il a été décidé d'ériger un monument à la mémoire des enfants d'Armoy morts pour la France. Le Conseil approuve le devis de 2 500 francs établi par l'entreprise Anthonioz Frères, marbriers à Evian. Cette dépense sera couverte par un crédit de 1 000 francs et d'un supplément de 650 francs (articles 27 et 64 du budget additionnel de 1920) et une souscription publique de 850 francs.

Le monument a été inauguré le 18 septembre 1921

Eugène COMTE

† 28 Août 1914 - Gerbéviller (Meurthe -et -Moselle)

Eugène est né à Armoy le 22 Avril 1886. Il est le fils de **Joseph COMTE** et de **Joséphine CLOUYE**. Ce sera le premier armoisien tué dans ce conflit. Il a 2 sœurs, **Clémentine** et **Marie - Louise**, et 4 frères qui seront également mobilisés: **André** né en 1884, **Joseph** né en 1885, **Victor** né en 1893 et **Isidore** (voir page 39) né en 1896, qui sera lui aussi tué en 1916, à Cappy, dans la Somme.
En mai 1912, **Eugène** a été élu conseiller municipal à 26 ans. Il a déjà effectué son service militaire du 9 octobre 1907 au 27 septembre 1909, au 97e Régiment d'Infanterie - Bataillon Alpin, à Chambéry. Rappelé à la mobilisation générale, il est incorporé le 4 Août 1914 à Lyon au 36e Régiment d'Infanterie Coloniale. Pour mémoire les régiments d'infanterie coloniale sont depuis devenus les régiments d'infanterie de marine dont les soldats sont familièrement appelés "les marsouins".
Le 36e R.I.C., constitué de 2 bataillons, quitte Lyon sous les ordres du Lieutenant-colonel **MOURET** le 7 août 1914. Désigné pour faire partie de la 74e Division de l'Armée des Alpes il débarque à St Pierre d'Albigny en Savoie. Au bout de quelques jours, la France a l'assurance que l'Italie ne s'engagera pas aux côtés de l'Allemagne. L'Armée des Alpes est alors dissoute et le 36e R.I.C. est embarqué à Montmélian à destination de la Lorraine où il arrive dans la nuit du 21 au 22 août 1914. La situation est grave. Les troupes françaises battues à Morhange et à Dieuze refluent sur la Moselle, talonnées par l'armée du prince Ruprecht de Bavière qui a déjà franchi la Moselle et atteint la Mortagne. Le 25 août, le 36e R.I.C. attaque en direction d'Einvaux par Brémoncourt. En même temps qu'il reçoit le baptême du feu, le régiment subit une rude épreuve. L'artillerie allemande lui inflige de lourdes pertes. Le Lieutenant-colonel **MOURET** est tué. Le régiment recule sur Brémoncourt où il se reforme. Il attaque à nouveau le 28 août au sud de Gerbéviller, en Meurthe-et-Moselle.
C'est ce jour là, à Gerbéviller, qu'**Eugène** est tué. Ce n'était que son 3e jour de combat. On ne retrouvera jamais son corps. Probablement déchiqueté ou enterré dans un trou d'obus... Déclaré disparu, il sera reconnu Mort pour la France par un jugement du Tribunal de Thonon-les-Bains prononcé le 9 juin 1920. **Eugène** avait 28 ans... Quant au 36e R.I.C, suite aux pertes durant les combats de Gerbéviller (1200 hommes) il sera par la suite incorporé au 229e Régiment d'infanterie.

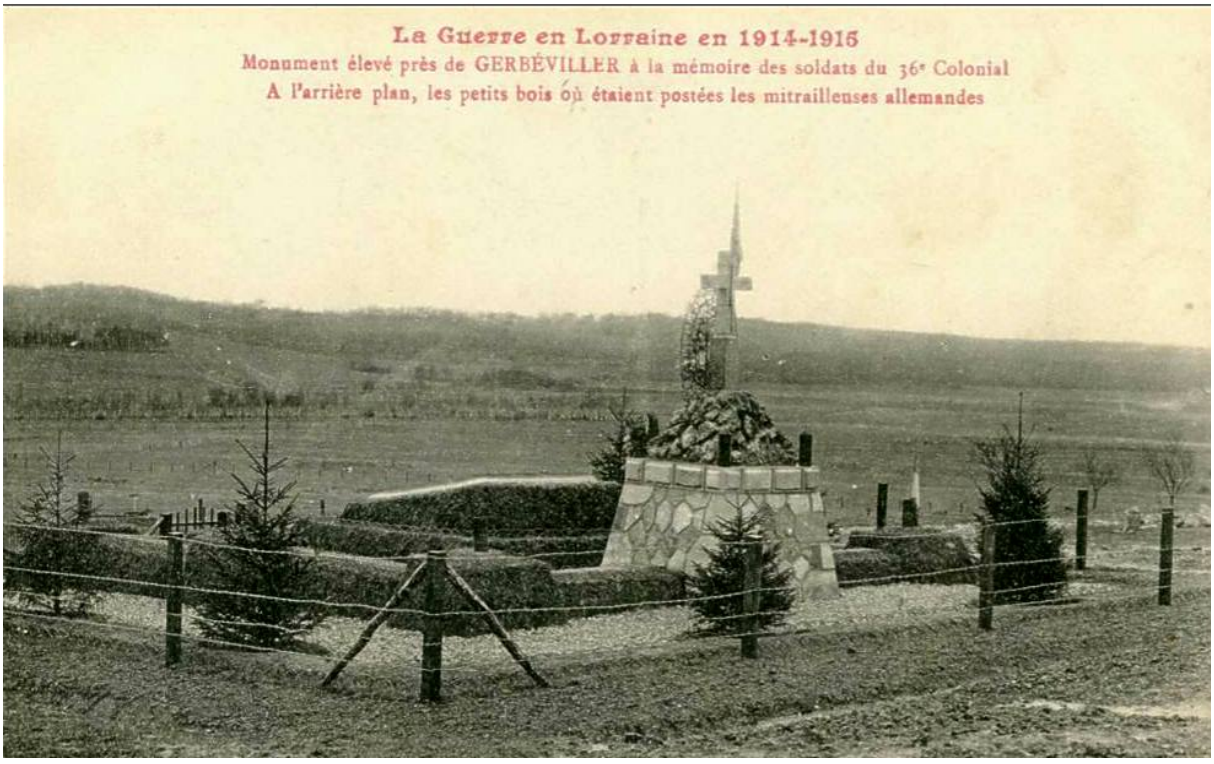
Malgré les silences de l'armée sur le sujet, il est désormais admis que les deux premiers soldats de 14 - 18 fusillés pour l'exemple sont des soldats du 36e R.I.C:

Jean Marie JUQUEL, né le 20/04/1886 à Margerie Chantagret (Loire)
Passé par les armes le 29/08/1914 à Gerbéviller (Meurthe-et-Moselle)

et

Frédéric Henri WOLFF, né le 4 juin 1869 à Colmar,
chef de bataillon du 36e régiment d'infanterie coloniale.
École spéciale militaire, décoré de la Légion d'honneur, médaille du Tonkin,
chevalier de l'ordre du dragon de l'Annam.
Fusillé pour avoir tenté de se rendre avec ses hommes le 25 août 1914.

Gerbéviller en 1916



Ce monument a été élevé à l'endroit où la plupart des coloniaux du 36e R.I.C. et Eugène Comte sont tombés, fauchés par l'artillerie allemande retranchée dans le petit bois à l'arrière

François DUTRUEL

† 28 Septembre 1914 - Apremont (Meuse)

Né à Armoy le 5 septembre 1893, **François** est le fils de **Célestin DUTRUEL**. Sa mère, **Marie CHAPPUIS**, est originaire de Féternes. Il a un frère, **Vincent** et trois sœurs, **Juliette, Jeanne et Eugénie** qui ont entre 7 et 16 ans lorsque la guerre éclate. Il a le statut de chef de famille mais est quand même déclaré bon pour le service. Il est incorporé le 28 novembre 1913 au 5e Régiment d'Infanterie Coloniale qui a quitté Cherbourg et a pris garnison à Lyon en 1912. Le 6 août 1914, le 5e R.I.C., formé de 3 bataillons avec un effectif total de 73 officiers et 3 356 soldats, quitte Lyon sous les ordres du colonel **ROULET**.

Soldats du 5e R.I.C à la pose. François Dutruel est peut-être l'un d'entre eux

Débarqué le 7 août à Dounoux près d'Épinal, le régiment effectue une marche de concentration sous la direction du 14e corps d'armée. Le 18 août le régiment occupe en Lorraine annexée le front Valérystal - Saint Léon, surveillant les hauteurs de Walsheid et la vallée de la Bièvre. Le 19 août le 5e R.I.C. reçoit l'ordre d'attaquer. Jusqu'au 12 septembre, les hommes du régiment sont engagés chaque jour. Que ce soit à Montigny, à Merviller, à Ménil, à Entremont ou au col de la Chipotte où le 5e R.I.C. luttera 15 jours pour céder 1 500 mètres de terrain. Ils ont participé à plusieurs combats, supportant de grandes fatigues occasionnés par le manque de sommeil, les pluies persistantes et l'absence de repas chauds car les feux étaient interdits aux avant-postes.

Depuis son premier engagement, le régiment a subi des pertes considérables: sur 66 officiers combattants 13 ont été tués, 4 sont morts des suites de leurs blessures

et 25 ont été faits prisonniers. Sur 3 182 soldats 2 064 ont été mis hors de combat.

François DUTRUEL en a réchappé. Le 24 septembre son régiment quitte le front de Lorraine et est dirigé par voie ferrée sur Toul et Gironville où il va cantonner.

Le 27 septembre le 5e R.I.C., engagé aux côtés du 6e R.I.C., prend position face aux hauteurs d'Apremont et de Loupmont et reçoit l'ordre d'attaquer ces deux villages. Malgré un feu nourri de l'artillerie allemande, il s'empare de la partie sud-est du village d'Apremont. Le lendemain, 28 septembre, l'artillerie ennemie exécute sur Apremont un tir d'une violence inouïe. A 6 heures du matin, une grosse colonne allemande dont la marche d'approche est facilitée par le brouillard, débouche à l'est d'Apremont. Attaqué de trois côtés à la fois le village est débordé. **François DUTRUEL** est tué. Il venait tout juste d'avoir 21 ans. Son corps, tout comme celui d'**Eugène COMTE**, ne sera jamais retrouvé. Porté disparu, il sera déclaré Mort pour la France par le Tribunal de Thonon-les-Bains le 28 janvier 1921.

Apremont après les combats. C'est ici qu'a disparu François Dutruel

Durant la 1ère Guerre Mondiale, le 5e R.I.C. perdra 10 952 hommes dont 238 officiers. Le Régiment sera dissous le 1er janvier 1924 et reformé à Bourges le 02 septembre 1939

Étienne PLANCHAMP

† 16 Juin 1915 - Schiessrothried - Metzeral (Haut-Rhin)

Étienne est né à Armoy le 16 juillet 1894. Il est le fils de **François PLANCHAMP** et de **Marie - Mélanie PLANCHAMP,** tous deux originaires d'Armoy. Il a une sœur, **Joséphine**, née en 1891 et un frère, **Jules**, né en 1892. Sa mère est décédée le 28 juin 1896. Lui travaille comme plongeur dans un restaurant de Genève où il réside. Il est mobilisé le 8 septembre 1914, tout comme son frère **Jules**, avec lequel il rejoint la 4e compagnie du 133e Régiment d'Infanterie qui venait de se replier à Saint-Dié dans les Vosges.

Les deux frères Planchamp, Jules et Eugène (à droite), main dans la main.
Cette photo a été prise fin 1914

Recréé en 1873, le 133e R.I. est caserné à Belley, au Fort des Rousses et à Fort l'Écluse près de Bellegarde. C'est un des premiers régiments engagés sur le front. Troupe de couverture du 7e Corps d'Armée, il fut, 3 jours avant la déclaration de guerre, dirigé vers la frontière de l'Est et gagna la vallée de la Haute-Moselle, face à la "ligne bleue des Vosges".

Soldats du 133e exposant les armes pris à l'ennemi

A la déclaration de guerre, le 133e se trouve au col de Bussang. La nuit du 6 au 7 août 1914, il franchit le tunnel de Bussang au pas de charge, drapeau en tête, et débouche en Alsace. Le 9 août, il reçoit le baptême du feu pour la prise de Cernay où il subit l'assaut d'une division entière. Le 13 août, il fait tomber les défenses de Mulhouse. Les premiers combats furent meurtriers.

Du 30 août au 6 septembre, il lutte sans trêve au col des Journaux pour défendre Saint-Dié. En 10 jours, près de 2 000 hommes furent mis hors de combat. Fin septembre 1914, le 133e est l'un des tout premiers régiments à organiser la guerre de tranchées. Le 4 juin 1915, on fait appel aux 1er et 2e bataillons pour coopérer à l'attaque de Metzeral. En arrivant aux abords du village, le commandement décide de modifier ses plans. Au deux collines initialement visées, il en ajoute une troisième la côte 830 dont la prise va s'avérer meurtrière.

"Le mardi 15 juin, les deux bataillons du 133e étaient amenés au pied de la côte 830. Dans le plan primitif, ils ne devaient tenter qu'une simple démonstration sur ce dernier point, l'attaque principale devant avoir lieu sur le Braunkopf et l'Eichwälde. Au dernier moment, le commandement s'aperçut qu'on faciliterait singulièrement la conquête de ces deux positions, si l'on pouvait s'assurer la possession de la côte 830. La préparation d'artillerie commença à midi et fut prolongée jusqu'à 4h30. A

ce moment, le commandant Barberot monta debout sur la tranchée pour donner le signal attendu. « En avant ! » Les clairons sonnèrent la charge, les hommes de la première vague sortirent en poussant des cris et des rugissements et, bondissant à travers les trous d'obus et les éboulis, franchirent la 1ère, la 2e puis la 3e ligne avec une telle impétuosité que l'ennemi n'eut pas le temps d'organiser la défense. Toujours debout sur son parapet, sa canne levée, et calme comme à la manœuvre, le commandant Barberot donnait le signal du départ aux cinq autres vagues qui se succédaient à 50 mètres. Une fois les 5e et 6e vagues, chargées du nettoyage des tranchées, arrivées, ce fut une lutte épique dans les boyaux, à coup de baïonnettes et de grenades. Les mitrailleuses ennemies ne purent pas tirer. Les lance-bombes qui, placés plus en arrière, n'avaient pas été détruits par le feu de l'artillerie, envoyèrent quelques énormes torpilles de 100 kilos qui explosaient, en soulevant une trombe de terre, ouvrant des brèches sanglantes dans nos rangs. Mais nos hommes, arrivant sur les minenwerfer, clouèrent avec leurs baïonnettes les servants sur leurs pièces. La position tout entière venait de tomber entre nos mains. L'assaut n'avait duré que 15 minutes… Le général de Maud'huy, commandant la VIIe armée, avait été tellement enthousiasmé par les exploits du 133e que, le 16 juin, il avait détaché sa propre croix de guerre, pour en décorer, sur le champ même de bataille, le commandant Barberot. Et il voua aux poilus du régiment une admiration dont il ne se départit jamais. «Mes lions du 133e !», disait-il toujours en parlant d'eux. Ce surnom devait leur rester...."

Récit extrait du livre
"Le régiment des Lions - Histoire du 133e RI pendant la grande guerre"
Belley - 1920

C'est au cours de cet assaut de 15 minutes que fut blessé Étienne **PLANCHAMP**. Évacue à l'arrière, sur l'ambulance du Schiessrothried, à 6 Km en amont de Munster, entre le Hohneck au nord et Mittlach dans la vallée de la Fecht au sud, il y mourra le lendemain 16 juin à 4 H du soir. Il allait avoir 21 ans. Il est cité à l'ordre du Régiment (ordre No 129) le 30 juin 1915.

"Tué le 15 juin 1915 en montant très crânement à l'assaut d'une position fortement organisée qui a été conquise"

Cette "prouesse" valut aux 2 bataillons du 133e d'être cités à l'ordre de l'armée le 9 juillet 1915. Elle avait coûté la vie à 80 soldats, à 3 officiers et mis hors de combat 200 hommes. Il ne m'a pas été possible de déterminer si son frère **Jules** était à ses côtés en ce 15 juin. Ce dernier fera toute la guerre et ne sera démobilisé que le 19 août 1919. Il sera blessé à plusieurs reprises notamment le 25 juillet 1916 puis le 10 septembre 1916.

Le Village de Metzeral en ruines. Au dessus, la côte 830
C'est en montant à l'assaut de cette côte qu'Eugène Planchamp
fut mortellement blessé

Metzeral après les combats du 15 au 24 juin 1915

Paul BONDAZ

† 13 Juillet 1915 - Sondernach (Haut-Rhin)

Fils de **Jean - Pierre BONDAZ** et de **Joséphine PLANCHAMP**, **Paul** est né à l'Ermitage, hameau d'Armoy, le 20 mai 1892. Il a eu sept frères et sœurs: **Édouard** (1881), **Jeanne** (1883), **Anna** (1885), **Louis** (1887), **Ernest** (1890), **Joseph** (1894) et **François** (1896). Son frère **Joseph** sera tué le 15 juillet 1916 à Curlu, dans la Somme (voir page 30). Son frère **François** exploitera par la suite, avec son épouse, le café-restaurant "Chez Bondaz" à l'Ermitage. Il est incorporé au 13e Bataillon Alpin de Chasseurs à Pied de Chambéry le 10 octobre 1913. C'est en Haute-Maurienne, en plein entraînement, que la mobilisation atteignit le 13e B.C.A. Le Bataillon gagne alors l'Alsace, comme tous les bataillons alpins du 14e Corps d'Armée. Mulhouse était déjà occupée. Le 15 août le 13e franchit la Schlucht avec le 30e Bataillon et le 152e R.I. Il combat dans la vallée de Munster, jusqu'aux portes de Colmar, où il refoule le 171e allemand et les Bavarois. Il reçoit alors l'ordre de remonter sur Saint-Dié où les Allemands se sont avancés et menacent Épinal. Marche pénible et longue, sous une pluie incessante. Jusqu'au 8 septembre c'est une succession de durs combats.

Le 13 septembre, **Paul BONDAZ** est nommé caporal.

Les allemands reculent, poursuivis par les Alpins. En octobre et novembre le 13e B.C.A. combat dans la région du Col de Sainte Marie aux Mines. A la fin décembre, par un froid rigoureux et dans la neige, le bataillon repart pour l'Alsace.

Chasseurs du 13e B.C.A. - Photo prise le 2 novembre 1913

En janvier le 13e est chargé de reprendre le sommet du Hartmannswillerkopf. Il faut tout organiser: tranchées, abris, chemins. La lutte fut terrible et dura 65 jours. Fin mars, après une série d'assauts à la baïonnettes, le sommet est repris. De mai à juin 1915, le 13e B.C.A. organise le secteur du Grand Ballon. Engagé dans la bataille de Metzeral où fut mortellement blessé **Étienne PLANCHAMP**, il prend d'assaut le Hilsenfirst, au dessus de Sondernach, à 1 300 mètres d'altitude. L'Hilsenfirst constitue un sommet dénudé, solidement fortifié, ceinturé de tranchées, avec quelques bons abris souterrains. L'accès en est rendu difficile et pratiquement impossible de jour, sauf à leurs risques et périls pour des isolés, parce que les abords sont pris en enfilade par les mitrailleuses.

Le 15 juin, à 15 h 15, tout est prêt et tout se déclenche : malgré les obstacles, malgré les barrages d'artillerie et surtout des mitrailleuses qui causent beaucoup de pertes aux 3e et 4e compagnies, dans une attaque-éclair menée avec brio, le sommet est complètement et rapidement enlevé. Vive et rapide est la réaction de l'ennemi : bombardements écrasants, coupés de contre-attaques toutes repoussées, s'abattent sur le sommet : c'est et ce sera, des dizaines d'heures durant, une débauche de 77, 130, 150 et aussi des terribles 210.

Malgré de violents bombardements, le Bataillon réussit à se maintenir au sommet mais reste sous le feu continu des troupes allemandes. C'est là que le 13 juillet 1915 **Paul BONDAZ** sera tué. Son corps repose à la Nécropole nationale le Bois de Maettle, tombe 372, à Sondernach (Vosges)

Le village de Sondernach après les bombardements de juin 1915 et au dessus le Hilsenfirst où fut tué Paul Bondaz

Alphonse COMTE

† 19 Juillet 1915 - Fréménil (Meurthe-et-Moselle)

Alphonse est né à Genève le 31/10/1872. Il est le fils naturel de **Josephte Françoise COMTE** d'Armoy. Sa mère réside à Genève. Lui est cultivateur à Armoy. Il a effectué son service actif du 14 novembre 1893 au 29 septembre 1896, au 2e Régiment d'Artillerie caserné à Grenoble, en tant que "canonnier conducteur muletier".

A la mobilisation d'août 14, il a 42 ans. Il rejoint le 230e Régiment d'Infanterie, le 27 septembre 1914. Le 230e R.I., constitué à Annecy le 3e jour de la mobilisation, est uniquement composé de réservistes de la Haute-Savoie. Après quelques jours d'exercices dans la région d'Aix-les-Bains, le régiment, qui fait partie de la 74e division, d'infanterie, a quitté Chambéry le 21 août 1914 pour une destination inconnue. Il se chuchote un peu partout qu' « il va dans l'Est » mais personne ne sait exactement où, et lorsque le 22 il débarques à Charmes, en Lorraine, tout le monde est dans l'incertitude absolue sur la situation générale et sur les destinées immédiates du régiment.

Entre Savoyards du 230e R.I. - Photo prise en avril 1915

le 23, le régiment reçoit l'ordre de prévoir un système de défense en cas d'irruption ennemie sur les hauts de la Moselle. Or, en réalité, la situation est grave : l'échec évoqué à mots couverts, c'est la retraite de Morhange et de Sarrebourg et l'ennemi

s'avance en forces sur la trouée de Charmes. Lunéville est pris et Nancy sérieusement menacé. C'est dans ces conditions que le VIe bataillon reçoit l'ordre, le 24 août à 12 heures de se porter en avant par Saint-Germain Borville et Rozelieures.

L'ennemi tient Rozelieures et ses abords. Toute la journée, la bataille reste indécise; les lignes françaises s'avancent menaçant l'ennemi de deux côtés. Un peu lente à l'action au matin, l'artillerie se met sérieusement de la partie et les batteries installées sur le plateau de Borville accablent le village et les bois qui le bordent à l'est. Vers le soir la résistance ennemie faiblit, des mouvements se produisent qui présagent la retraite et soudain un cri éclate dans les rangs des fantassins : « les cavaliers ». C'est en effet la cavalerie française, une masse grouillante d'escadrons piaffant qui se groupent sur les arrières du 230e R.I. et dont les premiers éléments débouchent pour la charge. L'ordre qu'ils ont reçu résume le succès de la journée : *« Charger jusqu'à épuisement complet des hommes et des chevaux, le résultat en vaut la peine»*. La première bataille du 230e est terminée, cette première bataille est une victoire ; elle s'achève presque dans une atmosphère d'épopée, comme les belles batailles d'autrefois par la retraite de l'ennemi poursuivi par la lance ardente des cavaliers. Le 25 août au soir, le régiment se regroupe à Borville. Le 27, il reçoit l'ordre de marcher sur Gerbéviller qui est fortement tenu par l'ennemi. Les 230e et 333e R.I. ne réussissent pas à reprendre le village et doivent se replier après avoir perdu au combat près d'un millier d'hommes.

La division reçoit l'ordre de quitter les rives de la Mortagne et de marcher sur Lunéville par Blainville-sur-l'eau, Mont-sur-Meurthe et Rehainviller. La marche d'approche s'effectue pendant les nuits du 2 au 3 et du 3 au 4 septembre. Le 3 au matin, le régiment reçoit son premier renfort dans le bois de Landécourt. Le 9 septembre au soir un combat d'une extrême violence se déroule à Rehainviller et le 12 les premiers éléments du 230e R.I. arrivent aux faubourgs de Lunéville. Le 13 le régiment entre en ville accueilli dans la liesse par toute la population. Les Allemands se sont retirés. le 230e, pour ne pas perdre le contact avec l'ennemi ne fait que traverser la ville sans s'y arrêter. Le 230e reçoit l'ordre de pénétrer dans la Forêt de Parroy et de s'y installer. Un soldat écrit à sa famille:

"Tout le monde est à bout de souffle et les visages portent sur eux les marques d'une fatigue profonde. Depuis le départ de Chambéry on n'a pas vu la moindre botte de paille, on a vécu, vaille que vaille, de boites de « singe » et des généreux mirabelliers de Lorraine. Le moral, renforcé par le dénouement victorieux de la Marne est au plus haut point, mais les corps sont fourbus. Une période de demi-activité s'impose pour délasser les troupes qui ont donné le maximum pendant 25 jours d'action".

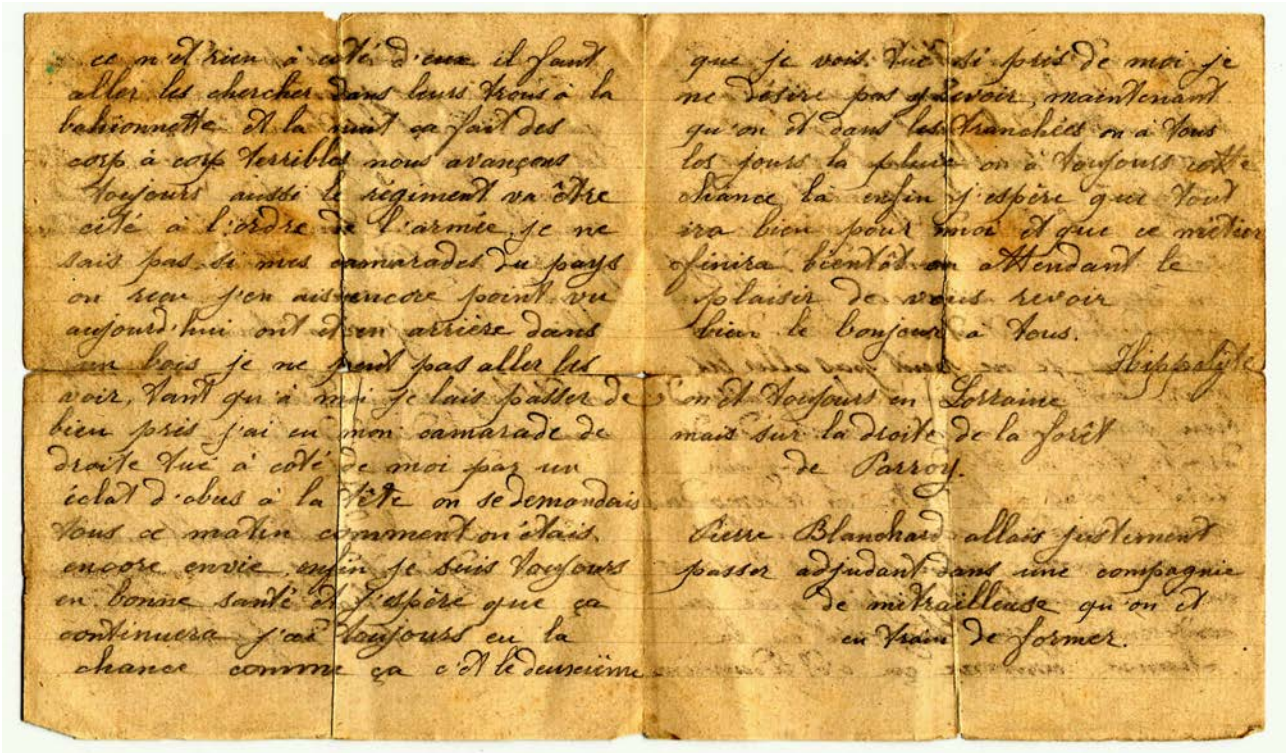
Les positions occupées seront plusieurs fois attaquées, mais le régiment tiendra jusqu'au mois de juin 1915 la lisère sud de la forêt. Attaques, contre-attaques, escarmouches se succèdent durant tout l'hiver. Au mois de mai, il est relevé par le 299e et vient au repos dans la région Jolivet– Chanteheux. Le séjour y est agréable. Les bords ensoleillés de la Vezouze délassent les hommes de leur long hiver en forêt. Au bout d'un mois de séjour dans cette région, le 6e bataillon est détaché pour aider aux organisations du secteur d'Emberménil, tenu par le 50e bataillon de chasseurs à pied. Il aide cette unité à rétablir ses positions violemment attaquées pendant la nuit du 18 au 19 juin. Le 20 juin dans l'après-midi, on fait appel au 5e bataillon dans un moment critique: l'ennemi vient de contre-attaquer avec succès en avant de Gondrexon. Les pertes sont sévères. Le 15 juillet, à partir de 12 heures, l'ennemi déclenche un bombardement violent sur la position dite du Zeppelin, saillant avancé des lignes du 230e. La garnison (18e compagnie, celle d'**Alphonse COMTE**), après avoir perdu plus de la moitié de son effectif, reçoit l'ordre de se replier vers ses fractions de soutien à Fréménil. L'ennemi attaque dans le vide et pénètre dans la position. En toute hâte le 6e bataillon, descendu la veille au repos à Ogéviller, est rappelé. Il arrive au milieu de la nuit et réoccupe la position (22e compagnie). Peu après, le 230e glisse vers la gauche et prend le secteur voisin, sa droite appuyée au ruisseau de Leintrey, limite gauche du secteur de Reillon. Ici l'artillerie ne connaît pas de repos. Sur un point ou sur un autre, ce sont de continuels bombardements qui se traduisent journellement par des morts ; ceux-ci, comme tant d'autres, passent sous la rubrique anonyme : « Rien à signaler sur le reste du front". Le 19 juillet 1915, les positions du 230e à Fréménil sont pilonnées par l'artillerie allemande. **Alphonse COMTE** sera au mauvais moment au mauvais endroit. Mort à 43 ans, il est le plus vieil Armoisien tombé au champ d'honneur.

FRÉMENIL vu depuis la Route de Domjevin (Vue prise au lendemain de l'Armistice)

Fréménil à l'Armistice de 1918

Des artilleurs du 230e R.I. dans le village de Crion (Forêt de Parroy) Printemps 1915

Mon grand-père maternel, Hippolyte DECROUX a lui aussi fait toute la guerre au 230e Régiment d'Infanterie. Le 24 juin 1915, il écrit à ses parents, à l'Ermitage. Il raconte cette attaque du 20 juin, à Gondrexon, et la mort de son copain Pierre BLANCHARD, 29 ans, de Thonon. Cette lettre se passe de tout commentaire. Je la reproduis et traduis ci-après telle quelle.



ce n'est rien à côté d'eux il faut aller les chercher dans leurs trous à la baïonnette et la nuit ça fait des corps à corps terribles nous avançons toujours ainsi le régiment va être cité à l'ordre de l'armée je ne sais pas si mes camarades du pays ou ceux j'en ai encore point vu aujourd'hui ont été en arrière dans un bois je ne peut pas aller les voir tant qu'à moi je fais passer de bien près j'ai eu mon camarade de droite tué à côté de moi par un éclat d'obus à la tête on se demandais vous ce matin comment on était encore envie enfin je suis toujours en bonne santé et j'espère que ça continuera j'ai toujours eu la chance comme ça c'est le deuxième que je voit tué si près de moi je ne désire pas en revoir maintenant qu'on est dans les tranchées on a tous les jours la pluie on a toujours cette chance là enfin j'espère que tout ira bien pour moi et que ce métier finira bientôt en attendant le plaisir de vous revoir bien le bonjour à tous.

Hippolyte

On est toujours en Lorraine mais sur la droite de la forêt de Parroy.

Pierre Blanchard allait justement passer adjudant dans une compagnie de mitrailleuse qu'on était en train de former.

Le 24 juin 1915

Chers parents,

Vite je vous écrit ces deux mots pour vous apprendre que
Pierre BLANCHARD *a été tué le 21 dans une attaque*
qu' on a fait de nuit,
il a reçu une balle à la poitrine, il est mort le lendemain ---- **illisible**
---- au cimetière avec plusieurs officiers du régiment,
je vous dirai qu' on a fait des batailles terribles ces jours et surtout la nuit, on a infligé de fortes pertes à l' ennemi,
On aurait pu faire beaucoup de prisonnier, mais on en fait que très peu, on y zigouille tout,
on a eu plus de cent hommes hors de combat en deux jours,
pour avancer ça coûte cher mais ce n' est rien a coté d'eux,
il faut aller les chercher dans leur trou à la baïonnette et la nuit ça fait des corps à corps terribles,
Nous avançons toujours aussi le régiment va être cité à l' ordre de l' armée, je ne sais pas si mes camarades du pays ont reçu,
j' en ai encore point vu,
aujourd'hui, on est en arrière dans un bois,
je ne peux pas aller les voir,
Quand à moi je l' ai passé de bien près,
j' ai eu mon camarade de droite tué à coté de moi par un éclat d' obus à la tête,
On se demandait tous ce matin comment on était encore en vie
Enfin je suis toujours en bonne santé et j' espère que ça continuera , j' ai toujours eu la chance comme ça c'est le deuxième que je vois tué près de moi,
je ne désire pas y revoir

Maintenant qu' on est dans les tranchées
on a tous les jours la pluie,
on a toujours cette chance la,
enfin j' espère que tout ira bien pour moi
et que ce métier finira bientôt en attendant le plaisir de vous revoir,

Bien le bonjours à tous

Hippolyte

On est toujours en Lorraine,
mais sur la droite de la forêt de Parroy
Pierre BLANCHARD *allait justement passer adjudant*
dans une compagnie de mitrailleuse qu' on est en train de former,
Je vous ai envoyé une carte pour vous dire que j' avais reçu le colis,
je pense que vous l' aurez reçu

Cette photo a été prise en septembre 1914, un mois après le début de la guerre. Le 2e personnage en partant de la droite est mon grand père, Hippolyte Decroux. De gauche à droite: ? Fillon (qui tenait un café au Bd des Vallées à Thonon), X, Marc Manillier, Hippolyte Decroux et Philibert Gaillard. Ils sont tous du 230e et tous Chablaisiens. Ils se recueillent sur la tombe de leur camarade de régiment, Claudius Gex, de Thonon (Concise), tué près de Blainville en Meurthe et Moselle

Émile BONDAZ

† 11 Août 1915 - Bois de la Gruerie (Marne)

Fils de **François BONDAZ** et d'**Alexandrine RUFFET** originaire de Draillant, Émile est né à l'Ermitage Armoy le 25 août 1880. Il a épousé **Joséphine DEVILLE** à Allinges le 25 février 1904. Ils habitent à l'Ermitage et n'ont pas d'enfant. Il a 34 ans lorsque la mobilisation est décrétée. Il rejoint la 7e compagnie du 6e Régiment d'Infanterie Coloniale le 11 août 1914 à Raon l'Étape.

Officiers et soldats coloniaux de carrière, réservistes lyonnais, foréziens, bretons, bourbonnais, savoyards, auvergnats se côtoyaient dans les rangs du 6e R.I.C quand, le 7 août 1914, il quitta son dépôt (fort Saint-Irénée, à Lyon) pour la frontière.

Lyon le fort St Irénée - Casernement du 6e R.I.C.

Le régiment est arrivé le 8 août à Épinal où se trouvait le point de concentration. Le 9 il s'est mis en route sur Pouxeux, puis Bruyères, Rambertvillers, Raon l'étape et Pexonne. Le 13 il arrive à Badonviller. Le village est en ruines, brûlé par les Allemands. Des vieillards et des femmes ont été fusillés. Jusqu'en novembre 14, il est engagé dans les violents combats de Waldsheid, de Baccarat, du Col de la Chipote puis de Loupmont. Le 11 novembre, il est envoyé dans le Pas-de-Calais, puis en première ligne avec les troupes belges face à Dixmude, sur le canal de l'Yser. Fin novembre il occupe des tranchées sur le front nord d'Ypres. C'est à Ypres que les allemands utiliseront pour la première fois le gaz moutarde d'où le nom d'Ypérite qui lui sera donné par la suite.

En janvier - février 1915, le 36e R.I.C sera engagé en Argonne. De mars à juillet ce sera une terrible bataille de tranchées, prises, perdues puis reprises au prix de milliers de vies. A Saint-Hubert, à Fontaine - Madame, puis entre le Four de Paris et la Fille - Morte.

Le comportement d'**Émile BONDAZ** lui vaut d'être nommé caporal.

23e compagnie du 6e R.I.C. en septembre 1914

Début juillet 1915, les Allemands lancent de violentes attaques au bois de la Gruerie, dans la Forêt d'Argonne, sur la commune de Vienne-le-Château dans la Marne. Le 6e colonial y est aussitôt envoyé et entre en ligne le 7 juillet. Le secteur est très dur à tenir; bombardement violent et continu, jet constant de bombes et de grenades. Le 11 août, le 6e colonial subit une violente attaque de la part des Allemands. Vers 4 heures du matin, un bombardement intense par obus de tous calibres se déclenche, écrasant complètement les tranchées de première ligne et leurs blockhaus. De plus, beaucoup d'obus spéciaux répandent sur tout le secteur une couche assez dense de gaz asphyxiants. A 7 heures, les vagues d'assaut allemandes s'élancent sur les premières lignes qui sont anéanties (la 8e compagnie avait perdu ses 4 officiers, la 7e 2 sur 3). Mais les compagnies de soutien arrêtent l'élan des Allemands, et, à partir de ce moment, une violente lutte à coups de pétards s'engage dans les boyaux et les tranchées. Le 3e bataillon, qui est en réserve, reçoit l'ordre d'intervenir. La contre-attaque, menée avec beaucoup d'élan et d'énergie, permet de reprendre un peu de terrain.

La lutte dure toute la journée. Le 6e R.I.C perdra 25 officiers et 1000 hommes tués, blessés ou disparus. Émile **BONDAZ** est l'un d'entre eux. Son corps ne sera jamais retrouvé. C'est un jugement du tribunal de Thonon du 19 mai 1920 qui le déclarera "Mort pour la France"

Vienne - le - Château (Somme) - Le Bois de la Gruerie après les combats
C'est là qu'est tombé et est enseveli Émile Bondaz

Le bois de la Gruerie se situe à la bordure occidentale de la forêt d'Argonne, dans le département de la Marne. Il tient son nom d'un droit royal, "la gruerie", par lequel le souverain percevait une partie des coupes de bois.

De septembre 1914 à l'automne 1918, le bois se trouve sur la ligne de front et est l'objet de combats acharnés. L'artiste-peintre Mathurin Méheut, y tint garnison et y peignit ce tableau.

"Un guetteur au bois de la Gruerie"

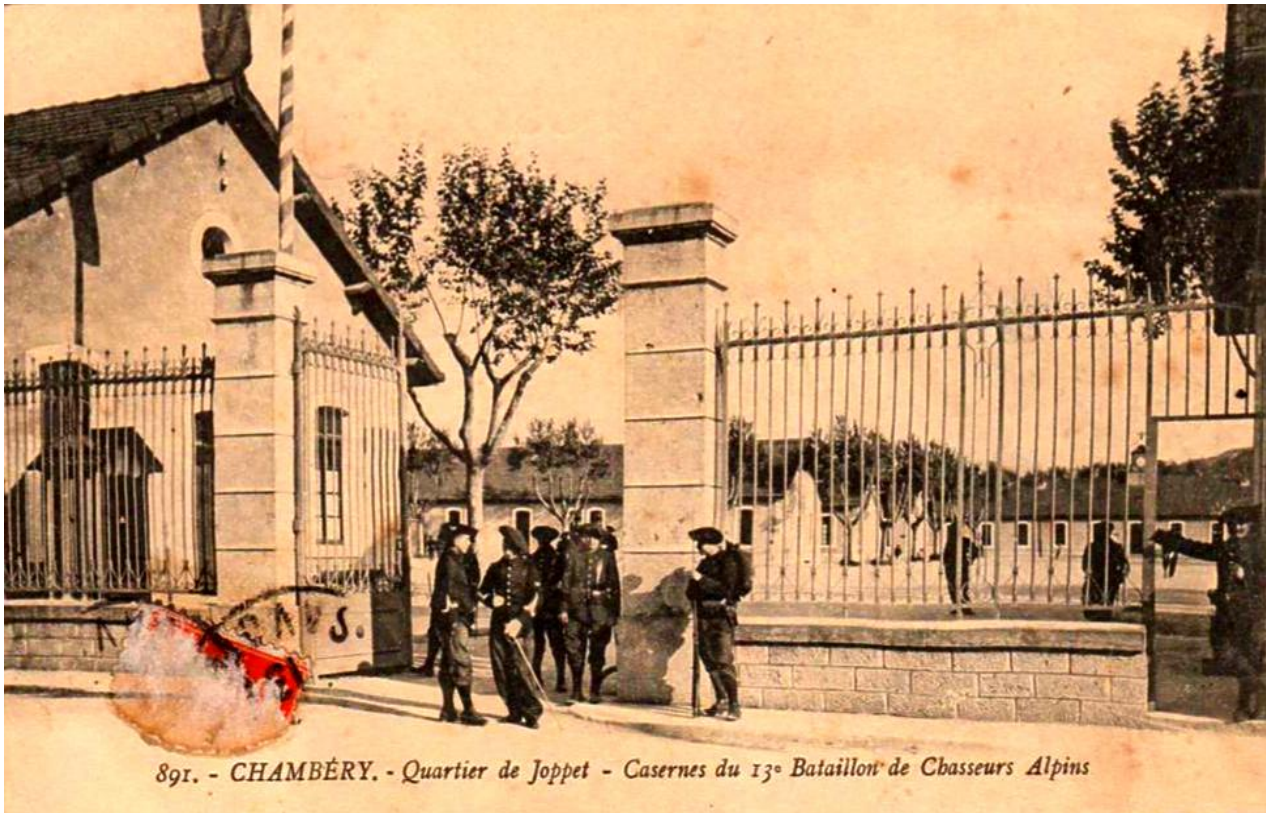
7 septembre 1915

Mathurin Méheut - Musée de Lamballe

François DUTRUEL

† 23 Décembre 1915 - Sudelkopf (Haut-Rhin)

François Maurice DUTRUEL est né à Armoy le 7 février 1893. C'est le fils d'**Adrien DUTRUEL** et d'**Alexine CADDOUX**, mes arrière-grands-parents paternels et le frère de **Joséphine**, ma grand-mère qui épousera **Jean - Marie HYACINTHE** et de **Berthe**, qui épousera **Léopold FROSSARD** avec qui elle tiendra le Café du Soleil à Armoy. De la classe 13, il a été incorporé au 13e Bataillon Alpin de Chasseurs à Pied de Chambéry le 27 novembre 1913. Il y retrouve "un pays", **Paul BONDAZ** (voir ci-avant) de l'Ermitage. Le parcours du 13e B.C.A en 1914 et 1915 ayant été retracé lors de l'évocation de **Paul BONDAZ**, je n'y reviendrai pas. Rappelons que **Paul BONDAZ** a été tué le 13 juillet 1915 sur le Hilsenfirst à Sondernach.



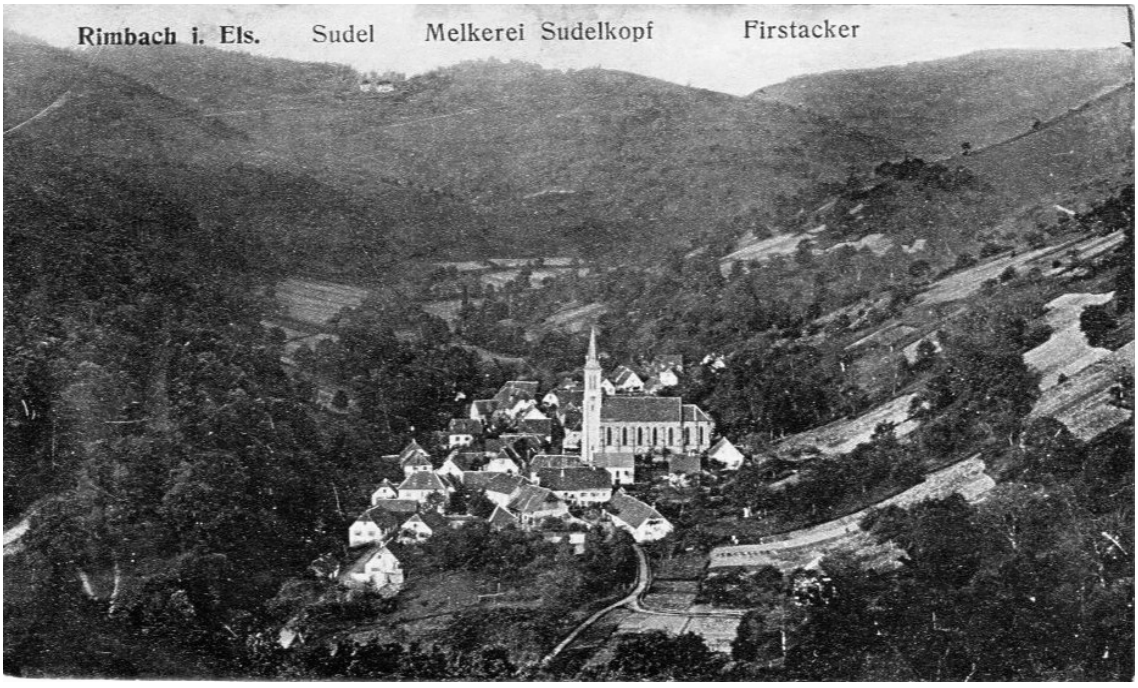
François DUTRUEL a été promu caporal le 8 mars 1915 puis sergent le 21 juin 1915. Après les combats autour de Sondernach, le 13e B.C.A. est envoyé à Dannemarie puis rappelé à l'Hartmannswillerkopf (son nom français est le Vieil-Armand). Le bataillon de **François DUTRUEL** est positionné sur une crête de 1500 m de longueur constituée de quatre mamelons (Sudel I à Sudel IV) d'une altitude moyenne de 1000 m, le Sudelkopf, situé au pied du Grand Ballon sur la commune de Guebwiller.

À partir du 2 octobre 1915, les patrouilles allemandes se font plus fréquentes. Le 14 octobre 1915, l'artillerie allemande envoie plus de 400 obus de tous calibres sur les positions françaises. À 16 h, les fantassins allemands tentent une première attaque qui sera repoussée. Le lendemain, le 15 octobre 1915, le bombardement

allemand débute à 5 h. À 6 h 30, le "doigt" a reçu entre 700 et 800 obus. Le Sudel II en a reçu autant. À 6 h 45, le bombardement du "doigt" cesse, mais se poursuit sur le Sudel II. Au même moment, l'infanterie allemande se précipite sur le "doigt". À 7 h, les Français contre-attaquent et tiennent les Allemands en échec. La bataille se termine à 7 h 30. Le 16 octobre 1915, quelques coups de fusil tirés vers 18 h 30 dégénèrent en fusillade généralisée sur tout le front. Les Allemands lancent des bombes à l'aide de leur artillerie de tranchées. L'artillerie française réplique par un tir de barrage auquel répond l'artillerie allemande jusqu'à 19 h 30. Puis le front du Sudelkopf redevient calme. Le quotidien se passera entre échanges de coups de feu, de grenade et d'obus de tout calibre. Des "coups de main" seront organisés périodiquement par les deux camps. **François DUTRUEL** tombera au champ d'honneur lors d'un de ces coups de main le 23 décembre 1915 à 3H du soir.

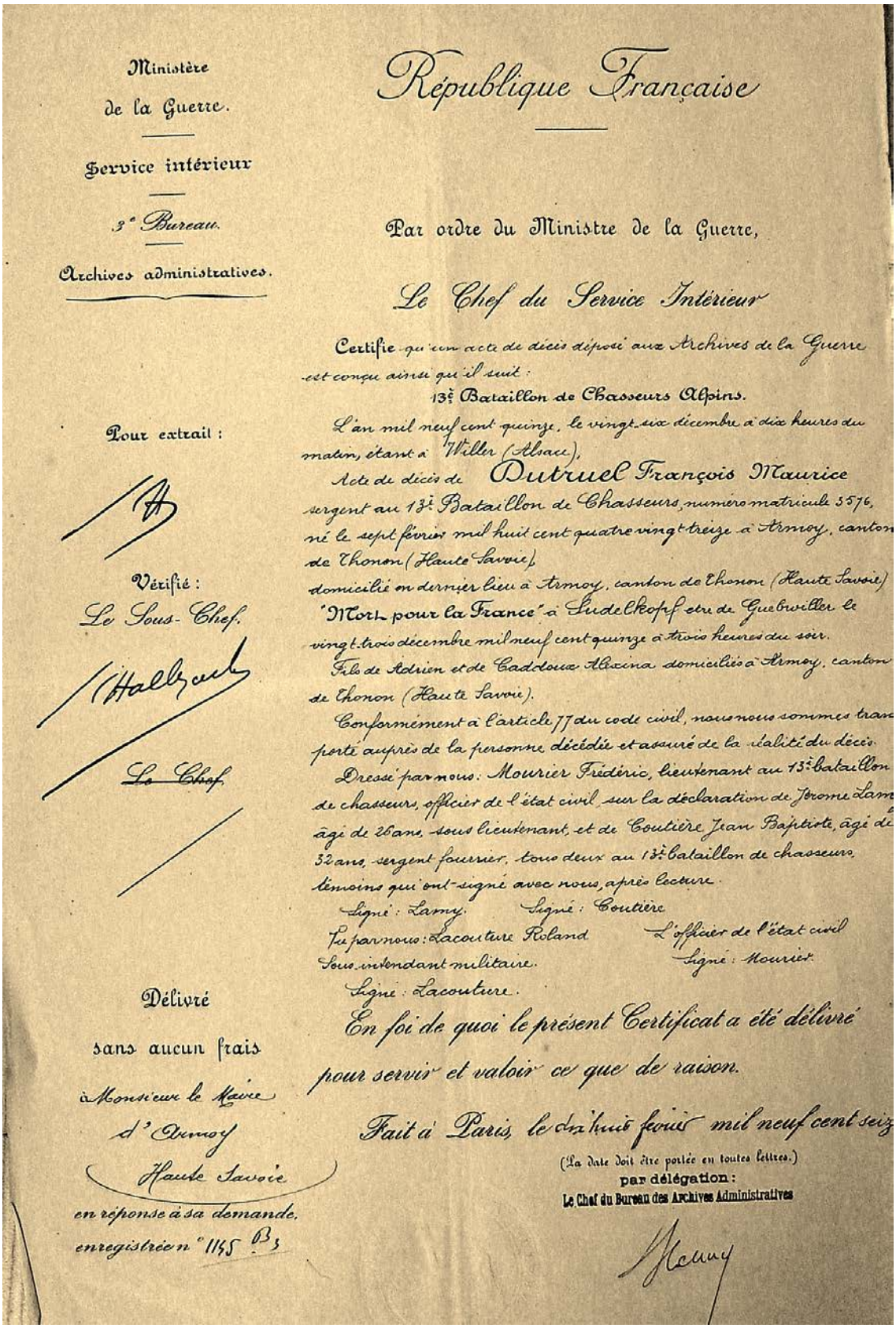
Il sera cité à l'ordre de la Division et recevra la Croix de Guerre avec Étoile d'argent.

"Sur le front depuis le début de la guerre, il s'est fait remarquer par son activité et son courage. Tué le 23 décembre 1915 en observant lui-même les mouvements de l'ennemi sous un violent bombardement"



Comme sur la plupart des sommets vosgiens, les deux armées se sont âprement battues durant les quatre années de la 1ère Guerre mondiale sur ces mamelons du Sudelkopf où est tombé Maurice Dutruel. Ce champ de bataille a cependant largement été éclipsé par son voisin, le Vieil-Armand (Hartsmannwillerkopf). La souffrance des hommes sous la mitraille, la chaleur accablante de l'été ou le froid de l'hiver, sous la neige et le blizzard, étaient néanmoins les mêmes. La mort était juste un peu moins présente. Les pertes françaises sur ce front peuvent être évaluées à environ 250 morts et environ 700 blessés. Les pertes allemandes doivent être équivalentes.

L'avis officiel du décès de François Dutruel reçu par ses parents



Ministère
de la Guerre.

Service intérieur

3e Bureau.

Archives administratives.

Pour extrait :

Vérifié :
Le Sous-Chef.

Le Chef

Délivré
sans aucun frais
à Monsieur le Maire
d'Armoy
Haute Savoie
en réponse à sa demande,
enregistrée n° 1145 B3

République Française

Par ordre du Ministre de la Guerre,

Le Chef du Service Intérieur

Certifie qu'un acte de décès déposé aux Archives de la Guerre est conçu ainsi qu'il suit :

13e Bataillon de Chasseurs Alpins.

L'an mil neuf cent quinze, le vingt-six décembre à dix heures du matin, étant à Willer (Alsace),

Acte de décès de Dutruel François Maurice
sergent au 13e Bataillon de Chasseurs, numéro matricule 3576,
né le sept février mil huit cent quatre-vingt-treize à Armoy, canton de Thonon (Haute Savoie),
domicilié en dernier lieu à Armoy, canton de Thonon (Haute Savoie)
"Mort pour la France" à Sudelkopf etre de Guebwiller le vingt-trois décembre mil neuf cent quinze à trois heures du soir.

Fils de Adrien et de Caddoux Alexina domiciliés à Armoy, canton de Thonon (Haute Savoie).

Conformément à l'article 77 du code civil, nous nous sommes transporté auprès de la personne décédée et assuré de la réalité du décès.

Dressé par nous : Mourier Frédéric, lieutenant au 13e bataillon de chasseurs, officier de l'état civil, sur la déclaration de Jérome Lamy, âgé de 26 ans, sous lieutenant, et de Coutière Jean Baptiste, âgé de 32 ans, sergent fourrier, tous deux au 13e bataillon de chasseurs, témoins qui ont signé avec nous, après lecture.

Signé : Lamy. Signé : Coutière

Vu par nous : Lacouture Roland
Sous intendant militaire.
Signé : Lacouture.

L'officier de l'état civil
Signé : Mourier

En foi de quoi le présent Certificat a été délivré pour servir et valoir ce que de raison.

Fait à Paris, le dix huit février mil neuf cent seize

(La date doit être portée en toutes lettres.)
par délégation :
Le Chef du Bureau des Archives Administratives

Joseph BONDAZ

† 15 Juillet 1916 - Curlu (Somme)

Joseph BONDAZ est né à Armoy le 6 septembre 1894. Il est le fils de **Jean - Pierre BONDAZ** et de **Joséphine PLANCHAMP** de l'Ermitage (voir l'évocation de son frère **Paul** page 15). Il est incorporé le 5 septembre 1914, la veille de ses 20 ans, au 11e Bataillon Alpin de Chasseurs à Pied d'Annecy.

12e compagnie du 11e B.C.A - 1916

Le 18 septembre 1914, le 11e B.C.A. débarque à Saint-Just-en-Chaussée afin de prendre part à l'offensive générale qui devait refouler les Allemands vers l'Est. N'oublions pas qu'en ce tout début de guerre, l'optimisme était de rigueur. "Les Boches allaient vite être remis à leur place et nos soldats seront certainement de retour avant la Noël !" Mais les troupes allemandes ne reculent pas. Au contraire, leurs contre-attaques sont effroyablement meurtrières. A partir d'octobre commence une guerre nouvelle. Les Chasseurs creusent, s'enterrent, attendent. Puis le 11e BCA est envoyé en Belgique, dans les Flandres. Les Alpins sont dépaysés, dans ces régions plates, où les arbres font d'admirables points de mire et les ruisseaux de dangereux marais. En décembre c'est le retour en Artois puis dans les Vosges en février 1915. Le 11e est engagé dans les combats de Sutzern puis de Metzeral en juin 1915. Bataille de Metzeral où, le 16 juin, Étienne **PLANCHAMP** du 133e Régiment d'Infanterie trouvera la mort. Entre temps, **Joseph BONDAZ** est fait caporal le 7 mai 1915. Il sera fait sergent le 14 septembre 1915.

Le 13 juillet, le 11e B.C.A. a été cité à l'Ordre de l'Armée:

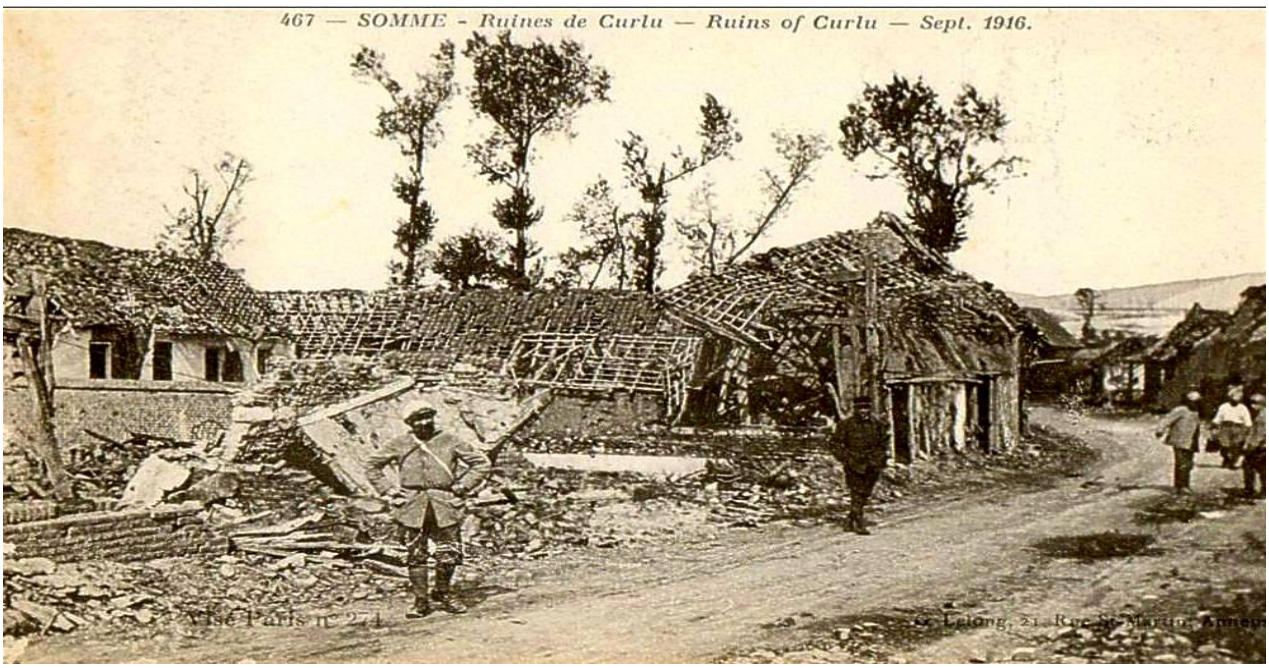
"pour avoir fait preuve d'une vaillance et d'une énergie au dessus de tout éloge en enlevant des positions dans lesquelles l'ennemi se considérait inexpugnable"

Fin juillet le 11e est envoyé à l'assaut du Barrenkopf. Trois compagnies s'élancent mais seront toutes fauchées par des tirs de mitrailleuses. Les rares survivants se terrent dans des trous, au pied des fils de fer barbelé allemands. Il ne reviendra qu'une poignée de chasseurs, à peine. 400 hommes sont tombés au cours du combat. Après une courte trêve, les haut-gradés font remonter ce qui reste des troupes à l'assaut. Un effroyable bombardement écrasera les premières lignes. Deux compagnies sont anéanties. La "boucherie" se poursuit à la baïonnette. La position est reconquise. Un chasseur écrira:

La baïonnette est rouge, on troue, on assomme, mais on passe !

Pendant la nuit du nouvel an 1916, le 11e Bataillon est envoyé au sommet du Hartmannwillerkopf, prêter main forte au 13e B.C.A. (voir l'évocation précédente de **François DUTRUEL**). Jusqu'en mai, à l'Hilsenfirst, autour des lacs, le 11e monte la garde. En juin il est envoyé dans la Somme. Le 12 juillet il s'installe au bord de la rivière, à l'est de Curlu, où se prépare une grande offensive. Celle là sera déclenchée le 20 juillet. **Joseph BONDAZ** n'y participera pas. Le 15 juillet, tout juste un an jour pour jour après la mort de son frère **Paul**, il est tué au cours de ce que les militaires appellent pudiquement une escarmouche. Il sera cité à l'Ordre de la Division et décoré à titre posthume de la Croix de Guerre avec Étoile de Bronze.

"Énergique et très adroit en patrouille, lanceur de bombes émérite, a su par son sang froid tenir les patrouilles ennemies à distance. Tua un allemand qui tentait de s'échapper d'un petit poste auquel le feu avait été mis"



Ruines de Curlu en septembre 1916

Son corps a été inhumé à la nécropole nationale de Biaches, tombe no 7.
A ses côtés reposent 1361 camarades de combat.

J'ai été soldat à dix-huit ans
Quelle misère
De faire la guerre
Quand on est un enfant.
De vivre dans un trou
Contre terre
Poursuivi comme un fou
Par la guerre.

J'usais mon cœur
Aux carrefours crucifiés.
Oh mourir dans la plaine
Au soir d'une sale journée.

J'ai connu des cris,
La haine
Des souffrances longues comme une semaine.
La faim, le froid, l'ennui.
Trois années ivres de démence
Plus lourdes à porter qu'un crime
Ma jeunesse est morte en France
Un jour de désespérance.

Tous mes amis ont péri
L'un après l'autre
En quelque lieu maudit
Est notre amour enseveli.
On les a jetés dans un trou
N'importe où
D'en parler mon cœur saigne
Ah que la mort est cruelle.

Mon Dieu était-ce la peine
De tant souffrir.
Las je reviens humble et nu
Comme un inconnu,
Sans joie sans honneur
Avec ma douleur
Les yeux brûlés
D'avoir trop pleuré
Pour mes frères malheureux
A ceux qui sont aux cieux
Contre la guerre
A ma mère
Adieu

Eugène Dabit, écrivain français, auteur du roman "l'Hôtel du Nord" à l'origine du célèbre film. Il a écrit ce poème pendant la guerre. Né en 1898, il n'aurait dû être mobilisé qu'en 1918. Il a devancé l'appel et s'est engagé en 1916 dans l'artillerie.

Eugène PLANCHAMP

† 4 Septembre 1916 - Maurepas (Somme)

Eugène est né à Dingy-en-Vuache le 17 mars 1895. Il habite Armoy avec son père **Jean** et sa mère, **Marie Célestine D'HABERE**, originaire de Marin. Ils sont 8 enfants en famille. Avec lui il y a Étienne (1891), **Joséphine** (1893), **Antoinette** (1898), **Marthe** (1900), **Fernand** (1903) **Jeanne** (1905) et **Anna** (1908). Le 16 octobre 1914, il est incorporé au 97e Régiment d'Infanterie de Chambéry. Quatre bataillons, plus de 4 000 hommes, presque tous savoyards

Eugène (à droite) au 22e BCA à côté de son frère Étienne (soldat au 11e BCA)

Depuis le début des hostilités, le 97e R.I. s'est illustré en Alsace puis en Lorraine, notamment au col de la Chipotte. **Eugène** rejoint son régiment alors engagé en Artois dans la défense d'Arras. Début 1915, le 97e est installés entre Carency et le bois de Berthonval, en face de Souchez où en mai il enfonce sur 3 Km les lignes allemandes.

Le 11 mai, **Eugène** est muté au 22e Bataillon Alpin de Chasseurs à Pied qu'il rejoint en Alsace en juin 1915. Lancé le premier à l'attaque des villages d'Althenof et de Metzeral, où s'est déjà distingué le 133e R.I. et où fut tué le 15 juin Étienne **PLANCHAMP**, le 22e les enlève brillamment les 19 et 20 Juin. Il pousse audacieusement jusqu'aux hauteurs du Kiosque et à la cote 664, sur lesquelles il s'installe, et qu'il conserve malgré les furieuses contre-attaques ennemies. Sa résistance lui vaut sa deuxième citation à l'Ordre de l'Armée. Après dix jours de repos, passés à Clefcy, près de Fraize (Vosges), le Bataillon prend part à l'assaut du Barrenkopf. Le 20 juillet, à 14 heures, le 22e Bataillon de Chasseurs Alpins, au coup de sifflet du Commandant **RICHARD**, s'élance sur un véritable glacis, long de 200 mètres, qui monte au Barrenkopf. La position est formidablement défendue. Les chasseurs tombent de tous côtés, fauchés impitoyablement par un feu de barrage et de mitrailleuses des plus intenses. Le commandant, 6 officiers, 186 chasseurs sont tués. Il y a environ 400 blessés, dont 9 officiers. Eugène reçoit un éclat d'obus dans le genou droit. Il restera 3 jours à l'infirmerie. Une blessure plus sérieuse lui aurait certainement sauvé la vie. Les soldats blessés qui ne pouvaient marcher ou se servir de leurs bras étaient envoyés à l'Hôpital militaire, réformés pour "impotence absolue" et rendus à leurs familles.

Dans la nuit du 4 au 5 août 1915, le Bataillon reprend le sentier de Wetzstein, pour aller occuper, en 2e ligne, la crête Rocheuse, le Combekopf, et les « 3 Pitons ». Après quelques jours passés en réserve, le Bataillon relève, les 13 et 14 août, le 15e Bataillon de Chasseurs à Pied, au Linge Schratzmaennelle, crête célèbre qui fait suite, au Nord, au Barrenkopf. Pendant plusieurs jours, le Bataillon est soumis à des bombardements d'une extrême violence, et reçoit, pour la première fois, des gaz lacrymogènes. Le 22 août, après une journée où le bombardement reprend avec une formidable intensité, malgré un barrage d'une grande violence, les Compagnies s'élancent vers les lignes allemandes, et arrivent à la crête à l'heure même où l'assaut devait commencer. L'ennemi, surpris, ne peut réagir que par son artillerie. Mais le 31, il lance, à la tombée de la nuit, une contre-attaque qui est menée avec la dernière énergie. Un groupe d'Allemands, qui a pu prendre pied dans un élément de tranchée, est rejeté. Malgré les contre-attaques des meilleures troupes allemandes, malgré un bombardement sans égal, malgré les jets de liquides enflammés, malgré les pertes qui s'élèvent à 76 tués et 240 blessés, le 22e maintient ses positions. Il est relevé peu de temps après, et reçoit sa 3e citation à l'Ordre de l'Armée.

Du 4 au 15 septembre 1915, le Bataillon se reforme à Gérardmer. Le 15 septembre, le Bataillon vient bivouaquer au Lac Noir et au camp d'Haeslen, P. C. du Bataillon

au Lac Noir, puis, à partir du 4 octobre, à Bichstein. Le 5 novembre au soir, le Bataillon monte en ligne au Reichakerkopf, pour remplacer le 6e Bataillon de Chasseurs Alpins qui part pour Corfou (voir page). Jusqu'au 30 novembre, jour de sa relève par le 115e Bataillon, il parfait l'organisation de la position.

Le 6 Décembre, après un repos de 5 jours à Gérardmer, le 22e Bataillon de Chasseurs Alpins est enlevé en autos-camions, et arrive dans la soirée à Odern, petit village d'Alsace. Le Bataillon passe alors à la 66e Division d'Infanterie, sous les ordres du Général **SERRET**. Le lendemain, après 12 heures de marche en montagne, dans la neige, il relève, à l'Hilsenfirts, le 152e Régiment d'Infanterie qui va aller attaquer du côté de l'Hartmansweillerkopf. Après deux mois passés dans ce secteur, pendant lesquels les chasseurs eurent à supporter de nombreux bombardements, le Bataillon est relevé dans la nuit du 12 au 13 février 1916, par le 7e Bataillon de Chasseurs Alpins. Le 16, il arrive à Anould après une marche de 3 jours rendue très pénible par les tourmentes de neige et le verglas. Le 12 mars, le Bataillon va réoccuper le secteur de Schratzmaennelle-Linge Kopf. Il y reste jusqu'au 21 avril. Après un repos de 20 jours à Fraize, le Bataillon reprend, le 10 mai, le chemin de la Croix-aux-Mines, pour relever, dans le secteur du Violu, le 13e Bataillon de Chasseurs Alpins. Appuyant à droite, le Bataillon vient tenir, le 20, le secteur de la Béchine, face au village du Bonhomme. Après sa relève, le Bataillon va cantonner à Lépanges. Le 16 juillet, le Bataillon s'embarque à Laveline, devant Bruyères, et est transporté à proximité du Camp de Safay, où il doit prendre part à des manœuvres. Moins de 15 jours après, le Bataillon est brusquement alerté et s'embarque à Einvaux. Le 31 juillet, il arrive à Saleux, Ouest de Bougainville (Somme). La Division dont il fait partie est placée en réserve du G. A. N., qui, en liaison avec les Anglais, va prendre part à une offensive dont le but est de dégager Verdun. Le 13 août, le 22e Bataillon de Chasseurs Alpins est transporté en autos-camions à Bouzencourt, à 10 kilomètres en arrière du front de combat. Il y reste jusqu'au 20, avant d'entrer dans la bataille.

Après quelques alertes, le Bataillon est à nouveau enlevé en camions, et débarque, à la nuit tombante, à Bray-sur-Somme. Dépassant Frise, Brofon, Maricourt, il s'engage dans les boyaux, et, par les Poincons, les Grenadiers et les Talus, il débouche dans le ravin tristement célèbre de la Pestilence. Il relève le 14e Bataillon de Chasseurs. La Brigade doit attaquer, le 23, les tranchées allemandes, entre le Petit- Bois et le bois de Riez. Le Bataillon a pour mission d'enlever le Chemin Creux, et de l'occuper sur une longueur correspondant à son front. A 17 heures 38, heure d'attaque de la 1ère Brigade, à la droite du Bataillon, les mitrailleuses allemandes entrent en action; à 17 heures 45, la première vague du 22e Bataillon de Chasseurs Alpins débouche sous une pluie de balles. La 1re Compagnie subit immédiatement des pertes sérieuses, et s'arrête à 250 mètres de son point de départ. Les 2e et 3e Compagnies la dépassent à sa gauche, mais s'arrêtent également bientôt. Le Bataillon compte 37 tués et près de 200 blessés. Le 30 août,enfin, le Bataillon est relevé, et descend en 2e ligne, au moulin de Fargny en réserve de Division. Il y est alerté le 3 septembre, pour suivre sur la commune de Maurepas, jusqu'à la hauteur

du Chemin Creux, la progression des unités de 1ère ligne. Le 22e Bataillon de Chasseurs Alpins fournit, toutes les nuits, des corvées et des travailleurs pour les unités de première ligne. Le 4 septembre **Eugène PLANCHAMP** ne regagnera pas ses lignes. Son corps ne sera jamais retrouvé. Il faudra attendre un jugement du Tribunal de Thonon du 8 septembre 1921 pour qu'il soit déclaré "Mort pour la France".

Maurepas (Somme) après les combats de 1916 et où repose Eugène Planchamp

C'est également à Maurepas que, le 13 août 1916, mon grand-père paternel, **Jean-Marie HYACINTHE**, fut blessé pour la seconde fois. Né le 4 mai 1878, il avait effectué ses trois années de service militaire du 15novembre 1899 au 20 septembre 1902 au 11e Bataillon de Chasseurs à Pieds d'Annecy (11e BCA). Le 3 août 1914, à 36 ans, il est mobilisé au 1er bataillon de Chasseurs à Pied. Blessé le 29 décembre 1914 il sera hospitalisé à l'Hôpital Complémentaire No 21 d'Oullins dans le Rhône jusqu'au 8 Mai 1915. Après 1 mois de permission, il rejoint son régiment le 12 juillet 1915. Nommé caporal, il est envoyé le 18 mars 1916, comme mitrailleur, en renfort au 51e Bataillon de Chasseurs Alpins. Le 13 août 1916, devant Maurepas, il reçoit des éclats d'obus qui le blessent à la jambe droite.
Cité à l'ordre du bataillon, après un nouveau séjour dans les Hôpitaux de Cerisy, de Lannion et de Trestraou en Bretagne et ce jusqu'en novembre 1916, il remonte au front, dans les Vosges, le 24 janvier 1917.

Le 2 novembre 1917, il s'embarque avec le 51e Bataillon pour l'Italie, dans la région du Monte Tomba, où le 51e s'illustre face à l'Alpenkorp allemand qui rentre de Roumanie. Les

faits d'armes vaudront au 51e une nouvelle citation à l'ordre de l'armée (il en aura 3 au total), les félicitations de la VIe Armée italienne et un passage en revue par le Roi d'Italie le 10 mars 1918. La mission française en Italie, outre l'occupation de secteurs vers Asolo Plateau d'Asagio, Col del Rosso, Montféréna, est aussi intervenue dans la formation et l'accompagnement d'unités italiennes (voir l'évocation de **Lucien Portay**). La principale action d'éclat fut donc la prise du Monte Tomba, ou après un violent bombardement démarré le 28 décembre, les 51e, 70e et 115e BCA avec l'aide des mitrailleuses du 30e BCA, s'emparent du sommet à 860 m d'altitude en faisant plus de 1500 prisonniers de la 50e division autrichienne qui quitte les lieux en laissant 500 morts, des mitrailleuses canons et un important matériel. L'assaut démarré à 16 h 15 dure moins d'une heure. Au moment de l'offensive des unités de chasseurs de la Garde s'apprêtaient à rejoindre le Monte Tomba qui est resté aux mains des alliés. Cette offensive selon les méthodes françaises d'attaque a permis de relever le moral en berne des Italiens.

23 Mars 1918 L'ILLUSTRATION N° 3916 — 271

Général Diémann. Le Roi.

Revue d'un bataillon de chasseurs alpins français par le roi d'Italie.

Passage en revue du 51e B.C.A. par le Roi d'Italie le 10 mars 1918

Rentré en France en avril 1918, le 51e sera engagé sur le front de la Marne jusqu'à l'armistice. Mon grand-père y sera exposé au terrible gaz ypérite qui le rendra handicapé jusqu'à sa mort en 1955. Il a reçu la Croix de Guerre avec étoile de bronze.

Trois de ses frères ont également été mobilisés:
Victor sera blessé à la tête et à l'épaule gauche le 29 septembre 1914 à Raincourt dans la Somme. Remonté au front le 18 mai 1916, après 20 mois de convalescence, il sera à nouveau blessé à la jambe gauche, en Italie, dans la région du Tomba, le 2 décembre 1917.
Adolphe fera toute la guerre comme sapeur dans le Génie.

Albert, lui, ne reverra jamais Armoy (voir ci-après). Désigné pour faire partie de l'Armée d'Orient, il perdra la vie en 1917 à Salonique (Grèce)

De gauche à droite: La Croix de Guerre - La Croix du Combattant - La Médaille de la Grande Guerre - La médaille Interalliée - La Médaille des Blessés
Le ruban rouge, vert, blanc de la médaille interalliée italienne

VOSGES
1914-1916-1917
—
BELGIQUE
1914
—
ALSACE
1915-1916-1917

SOMME
1916
—
AISNE
1917
—
ITALIE
1917-1918

CITATION A L'ORDRE DE LA Xe ARMÉE

EXTRAIT DE L'ORDRE GÉNÉRAL N° 325

du 18 janvier 1918

Le Général **MAISTRE**, Commandant la Xe Armée, cite à l'Ordre de l'Armée

Le 51e Bataillon de Chasseurs Alpins

" Après être venu s'installer en face de l'ennemi sur une position difficile qu'il " a dû organiser sous un bombardement violent et continu, s'est " élancé brillamment à l'attaque sous les ordres du **Commandant** " de **FABRY-FABRÈGUES**, le 30 décembre 1917. A enlevé " tous ses objectifs, faisant 550 prisonniers, prenant 2 canons, " 4 mortiers, 16 mitrailleuses et un matériel important. "

Le Chef de Bataillon de Fabry-Fabrègues, Commandant le 51e Bataillon de Chasseurs Alpins, certifie que le Caporal Hyacinthe Jean de la Compagnie Mitrailleuse comptait à l'effectif du Corps au moment des attaques du 30 décembre 1917, qui ont valu au Bataillon sa citation à l'Ordre de l'Armée.

Aux Armées, le 20 Janvier *1918.*

Le Chef de Bataillon **de Fabry-Fabrègues,**
Commandant le 51e Bataillon de Chasseurs Alpins.

H. Fabry-Fabrègues

Isidore COMTE

† 01 Octobre 1916 - Cappy (Somme)

Isidore, fils de **Joseph** et de **Joséphine CLOUYE** est né le 31 janvier 1896. Son frère **Eugène**, de 10 ans son aîné, a été tué le 28 août 1914 (voir page 7). Il est incorporé le 8 avril 1915 au 11e Bataillon de Chasseurs à Annecy.

Isidore dans son uniforme du 11e B.C.A.

Au 11e, il y retrouve **Joseph BONDAZ**, d'Armoy, aux côtés de qui il fera la guerre jusqu'au 15 juillet 1916, jour de la mort de **Joseph** à Curlu (voir page 29). **Isidore** ne lui survivra que 2 mois demi. Broyé comme tant et tant d'autres dans la Bataille de la Somme.

Les combats de Curlu ont été effroyables. Le 20 juillet 1916, en deux ou trois heures, les deux tiers du Bataillon sont fauchés par la mitraille. 500 hommes, officiers et soldats, sont tombés.
Fait d'arme exceptionnel, le caporal **GOUTEAUDIER** aidé du chasseur **GUYOT**, qui sera tué quelques instants après, à lui seul, fait prisonniers 106 soldats allemands.
Les survivants du 11e sont relevés et ramenés vers l'arrière.

Le 3 août 1916, **Isidore COMTE** passe au 51e Bataillon de Chasseurs Alpins, 8e compagnie, 51e B.C.A.où se trouve déjà **Jean - Marie HYACINTHE** qui sera blessé le 13 août devant Maurepas.

Dans une des lettres qu'il a adressées à sa famille, j'ai relevé celle du 3 août 1916, le jour de son arrivée au 51e.

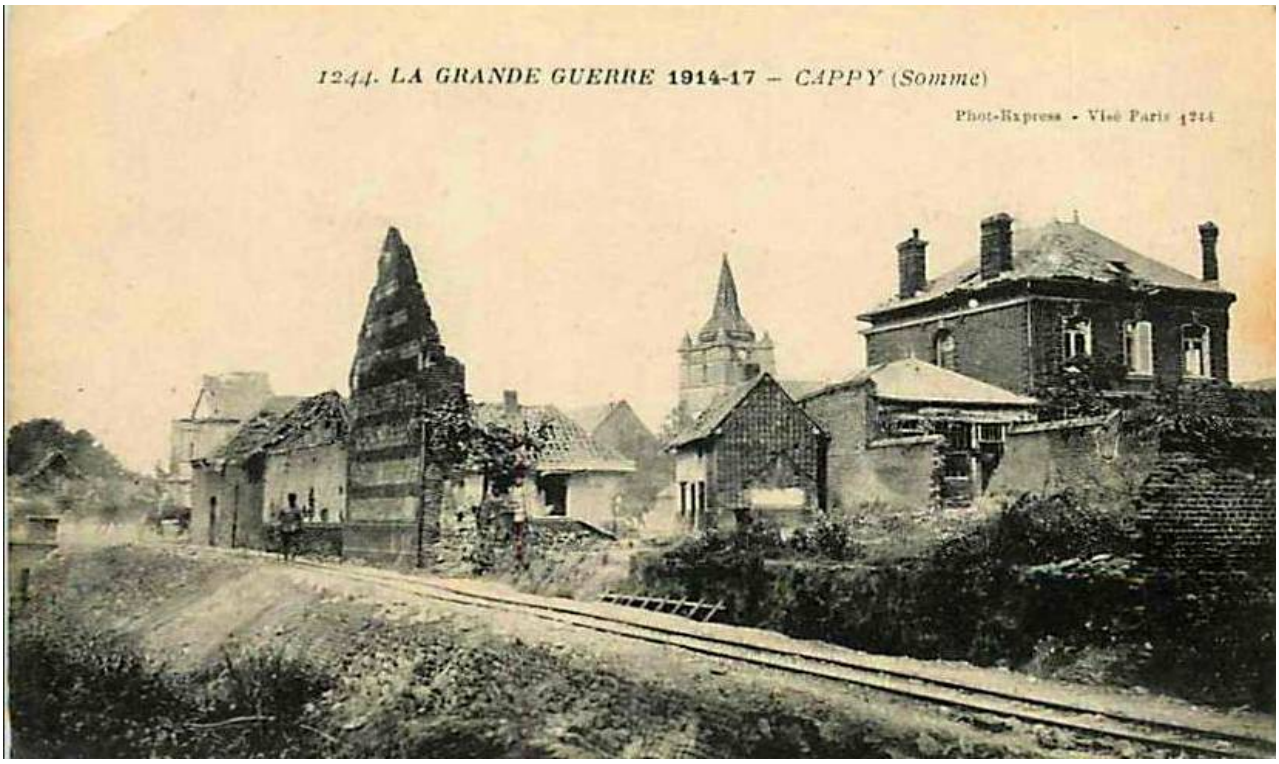
Chers parents

Nous voilà tout de même arrivés à destination, non sans peine car le sac était archi complet et il faisait une chaleur suffocante. Néanmoins, moi, je n'ai pas trop à me plaindre, j'étais un des moins fatigués. En arrivant j'ai trouvé tous les copains car je vous dirais que le bataillon est au repos en ce moment, je pense encore

pour quelques jours. Hier soir et toute la nuit on a entendu le canon et on a déjà ramassé des totos (des poux) mais des beaux. **Cazal** *est ici mais je ne l'ai pas encore vu (**Cazal est le surnom que portait mon grand-père Jean - Marie HYACINTHE**). La maison à quels soins est-elle ?* **André**, *où est-il et que fait-il ? Je ne sais pas s'il est chez nous ou ailleurs. S'il est chez nous donnez lui bien le bonjour. Qu'y a t-il de nouveau à Armoy ? Dans tous les cas ne vous faites pas du mauvais sang. Bien le bonjour à tous les copains par là-bas. Je ne vois pas grand chose à vous dire pour le moment. Je finis en vous embrassant tous.*

Votre fils et frère
Isidore

L'effectif du 51e est alors de 19 officiers et 906 hommes de troupe. Le 16 août, lors d'une nouvelle attaque, les pertes sont très lourdes: 69 tués, 193 blessés et 17 disparus. Le Bataillon est relevé et séjourne au camp de Gressaire jusqu'au 25 août. Après avoir reçu des renforts, il occupe les tranchées près du cimetière de Cléry. Le 1er octobre 1916, sur la commune de Cappy, **Isidore COMTE** est touché au dos par des éclats d'obus, il succombera le jour même.



Cappy, dans la Somme, où est mort Isidore Comte, tué par un obus

Le 4e fils de la famille **COMTE**, **Victor**, a été incorporé le 27 novembre 1913 au 3e Régiment de Zouaves à Sathonay. Le 20 août 1914, il est fait prisonnier par les allemands à Orêt en Belgique et sera interné au fort de Zénia-Orhdruf, en Saxe - Gotha, puis au camp de Langensalza (en Thuringe), jusqu'à sa libération le 18 janvier 1919. En 1945, un autre Mort pour la France dont le nom est inscrit sur le monument aux morts d'Armoy, **Gilbert CHARLES**, sera interné au camp d'Orhdruf qui avait été transformé en Kommando de Buchenwald (voir page 75)

Victor dans son uniforme du 3e Zouaves et dans sa tenue de prisonnier
Ci dessous camp d'Orhdruf en 1916. Victor est il sur la photo ?

Victor a écrit près d'une cinquantaine de lettres à sa sœur **Clémentine**. Les lettres étant soumises à la censure militaire, on ne sait rien des conditions de détention. **Victor** y parle beaucoup d'Armoy et des colis que sa famille n'a cessé de lui envoyer. Le 7 mai 1915 il écrit

Chère Clémentine,

J'ai reçu ta lettre du 22 avril le 3 mai. Je suis très content de vous savoir en bonne santé et d'avoir des nouvelles d'Isidore. Depuis le mois de mars, dans ma baraque, il y en a un de Thonon qui était au 30e. C'est un nommé **GARIN** *qui tenait une pâtisserie au 36 de la Grand'rue. C'est le seul que je connaisse du pays. Comment ça va chez nous ? Le travail doit être en retard. Avez-vous toujours les bœufs ? C'est bien malheureux de perdre son temps ici. Hier j'ai été chercher le paquet que tu m'as expédié le 22 avril. Pour l'argent j'aurai assez que tu m'envoies 5 francs à peu près tous les 15 jours. J'aime mieux que tu m'envoies un paquet quand tu pourras et surtout n'achète pas des choses coûteuses. Du pain tout simplement, avec une tomme si tu veux et un morceau de lard. N'envoie pas des œufs, la moitié était cassée. Tu me dis que* **BEULY** *a été bien malade. Est-il parti ? (parti à la guerre). Et* **Louis** *est-il à Armoy maintenant ? (Louis CLOUYE page 68). Les cousins* **Alfred, Joseph** *et* **Alphonse** *(***Alphonse** *COMTE page 17) doivent être partis eux aussi. Donnent-ils de leurs nouvelles ? Je suis toujours en bonne santé. J'espère que ma lettre vous trouvera tous de même.*

Victor

Albert HYACINTHE

† 16 Août 1917 - Salonique (Grèce)

Albert HYACINTHE est né à Armoy le 22 juillet 1880. Il est le fils de mes arrière-grands-parents **Marie Théophyle HYACINTHE** et **Madeleine GURNEL**, originaire de Féternes et le frère de **Jean -Marie**, de **Victor** et d'**Adolphe** (page 36). Il est mobilisé le 3 août 1914 au 4e Régiment d'Infanterie Coloniale de Toulon.

Caserne du Mourillon - Caserne du 4e R.I.C. à Toulon en 1914

Le 4e régiment d'infanterie coloniale a quitté la caserne du Mourillon de Toulon le 9 août 1914 afin de rejoindre le front par voie de chemin de fer. L'itinéraire a été le suivant: départ de Toulon à 4h54 puis Avignon, La Voulte sur Rhône, Lyon, Paray le Monial, Gien, Montargis, Corbeil pour arriver à Revigny (55) le 11 août 1914 à 17h00. Le 19 août, Albert part en détachement pour rejoindre le 36e Régiment d'Infanterie Coloniale. Il y retrouve **Eugène COMTE** d'Armoy qui sera tué une semaine plus tard. Le 36e R.I.C. arrive en Lorraine dans la nuit du 21 au 22 août 1914. La situation est grave. Les troupes françaises battues à Morhange et à Dieuze refluent sur la Moselle, talonnées par l'armée du prince Ruprecht de Bavière qui a déjà franchi la Moselle et atteint la Mortagne. Le 25 août, le 36e R.I.C. attaque en direction d'Einvaux par Brémoncourt. En même temps qu'il reçoit le baptême du feu, le régiment subit une rude épreuve. L'artillerie allemande lui inflige de lourdes pertes. Le régiment recule sur Brémoncourt où il se reforme. Il attaque à nouveau le 28 août au sud de Gerbéviller, en Meurthe-et-Moselle, pour forcer le passage de la Mortagne. Les 29 et 30 août, le 36e RIC passe la rivière mais se fait décimer sur

les pentes qui la dominent au Nord. Les pertes sont énormes. Plus de 1 200 hommes, dont 400 tués, sont mis hors de combat. Tous les officiers ont disparu. Ce qui reste du régiment suffit à peine pour former un bataillon qui est incorporé au 229e régiment d'Infanterie qui libérera Lunéville le 13 septembre. Le régiment est reconstitué le 5 octobre avec le renfort de 777 hommes et de 12 sous-officiers. Il tient dès lors, et jusqu'en février 1915, le secteur au nord du canal de la Marne au Rhin, dans la région de Bathelémont - Bauzemont. Fin février le régiment se porte par Dieulouard dans la forêt de Facq puis revient dans le secteur Bathelémont - Bois de Bénamont - La Fourasse. L'existence habituelle de la vie de tranchées n'est troublée que par quelques reconnaissances et bombardements.

Fin juin le 36e colonial quitte la 74e Division d'Infanterie et est affecté à la 16e D.I. Le 1er juillet, le 36e monte en ligne au Bois-Le-Prêtre, dans le secteur de Fey-en-Haye, sous de violents bombardements. 3 compagnies du 36e sont anéanties. Jusqu'à fin juillet, les pertes sont lourdes. Le régiment, éprouvé, est ramené au repos à Liverdun puis doit réoccuper ses positions au Bois-Le-Prêtre. Dans ce secteur où les tranchées adverses se touchent, c'est la lutte quotidienne à la grenade, la guerre des mines ou le bombardement par l'artillerie de tranchée. Fin septembre la 16e D.I. est appelée en Champagne où la 4e Armée a percé le front ennemi. Le 36e RIC y subit des pertes cruelles. Le 25 décembre 1915, le régiment est relevé et envoyé en repos dans l'Oise. Mi février 1916 le 36e part pour la Somme. Le régiment reste en ligne, sans incidents bien remarquables, jusqu'à la fin mai. Le 19 mai, le 28e Bataillon Sénégalais est rattaché au 36e R.I.C. Une grande activité règne sur le front de la Somme en vue de la grande offensive qui sera déclenchée le 1er juillet. La bataille de la Somme fut une "boucherie" sans précédents. En quelques jours le 36e perd 295 hommes et 22 officiers. Complètement désorganisé, il regagne l'arrière en août pour travailler à l'organisation défensive, notamment à l'aménagement de la ligne avancée du camp retranché de Paris, au Sud de Soissons. Le 27 octobre 1916, la 16e Division d'Infanterie Coloniale est désignée pour faire partie de l'Armée d'Orient, le 36e embarque à Crévecoeur et est dirigé sur la Valbonne où il est dissout le 10 novembre.

Le 19 novembre 1916, **Albert HYACINTHE** passe au 37e Régiment d'Infanterie Coloniale. Le 4 décembre, le régiment part pour Marseille où il embarque pour Salonique à bord des bateaux l'Ionie, le Saint-Laurent, le Panina, le Basque, l'Arendja, le Colbert et le Paul-Lecat. **Albert**, comme beaucoup de ses camarades, devait voir la mer et les bateaux pour la première fois de sa vie. Le régiment débarque dans le port de Salonique le 26 décembre et se rassemble au camp de Zeitenlick. Par étapes, il se porte à Petersko où il séjourne du 8 janvier au 3 mars pour une période d'instruction et d'entraînement. Il se dirige ensuite dans la région de Sakulevo. Le 20, dans l'après-midi, une escadrille de bombardement survole le bivouac de Jabjani et lance 76 bombes. Le 6e bataillon a, du fait de ce bombardement, 1 tué et 14 blessés. Le mouvement vers Monastir, retardé par cet incident qui avait jeté du désordre parmi les animaux, reprit vers 17 heures et

s'exécuta sans autre incident jusqu'à l'arrivée à Monastir où le régiment cantonna chez l'habitant. Le régiment relève le 371e d'infanterie qui, dans les jours qui ont précédé, a conquis plusieurs lignes de tranchées. Ces positions qu'il avait conquises de vive force lui ont été reprises par un violent retour offensif des Bulgares. Le 4 avril, le régiment est relevé par le 42e d'infanterie. Il se rend par étapes dans la boucle de la Cerna où il prendra la place d'un régiment italien.

Cette photo est exceptionnelle !

"Port de Marseille 19 décembre 1916 A bord du "Paul Lecat " transportant le 37e et le le 38e colonial pour Salonique - Avant du bateau" Albert Hyacinthe y figure-t-il ?

Vue du Port de Salonique où le 37e débarqua en décembre 1916.

Début mai, l'objectif du régiment est d'enlever les tranchées bulgares et de pousser jusqu'à Mojno-Moïrovo, à quelques kilomètres au nord. Le 9 mai, à 1 heure, les 5e et 6e bataillons quittent les tranchées et par des ravins profonds grimpent vers les lignes bulgares. En attendant le jour, les unités prennent leur formation face à l'ennemi et creusent des trous individuels pour attendre dans de meilleures conditions le signal du départ. A 6 h 30, les trois bataillons se portent en avant sous la protection d'un violent feu d'artillerie mais sont repoussés. Après cet insuccès une nouvelle tentative est faite à l'Ouest par les troupes de la 11e division coloniale et la 57e D. I. Cette opération ne réussit pas plus que la précédente.

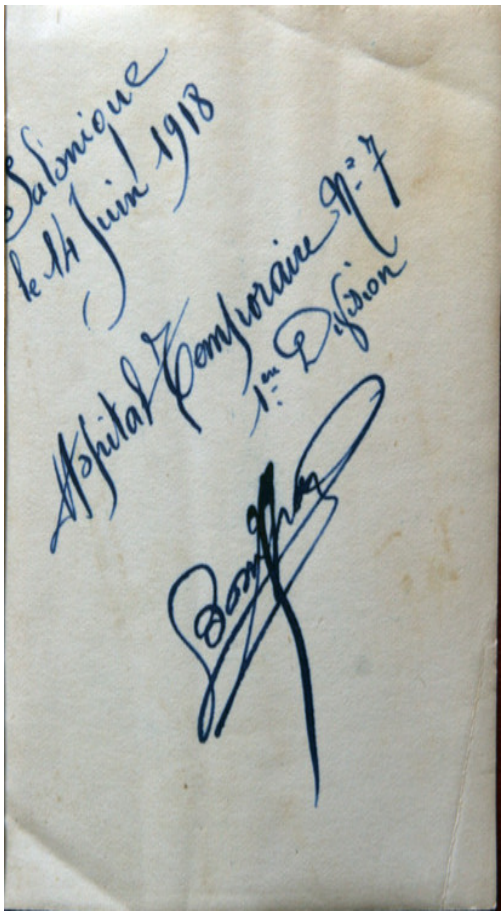
Pour permettre aux troupes de se refaire et pour retirer les éléments russes du secteur de Makovo, qui sont en ligne sans interruption depuis neuf mois, le front d'un certain nombre d'unités est considérablement élargi. Le 37e R.I.C. s'étend sur sa droite et prend le secteur de Makovo et de la Dabitza. Conformément à ses habitudes, il se met à creuser des tranchées et à organiser les nouvelles positions qu'on lui a confiées.

Albert HYACINTHE, malade, est évacué le 4 août 1917 sur l'Hôpital temporaire No 7 de Salonique. Atteint par la fièvre typhoïde, il fait plusieurs hémorragies intestinales et décède le 16 août 1917. Il ne reverra jamais Armoy. Son corps a été inhumé à la Nécropole militaire de Zeïtenlick à Thessalonique - Tombe 4416 - où reposent 22 047 soldats dont 8029 français

Tombe d'Albert Hyacinthe à la Nécropole de Zeitenlick.
Merci au Consulat de France à Thessalonique qui a pris cette photo et qui me l'a envoyée

J'ai retrouvé une photo jaunie de l'Hôpital No 7 de Salonique, hôpital où est mort Albert Hyacinthe. Cette photo a été prise le 14 juin 1918.
Ces hôpitaux militaires étaient des hôpitaux en toile de tente.

2 coloniaux du 37e RIC en 1918 à Salonique



Au dos de la photo ci-dessus

Jean - Louis PLANCHAMP

† 14 Février 1918 - Noyon (Oise)

Né le 4 janvier 1880 à Armoy, **Jean - Louis PLANCHAMP** est le fils de **Joseph**, dit **Raymond**, **PLANCHAMP** et de **Marie Julie PICOT** de Vinzier. Il a un frère **Alfred** et une sœur **Amélie**. Durant la guerre, le 26 février 1916, il épousera **Germaine Joséphine PLANCHAMP**, fille de **Claude PLANCHAMP**, adjoint au maire d'Armoy. Avant sa mobilisation, **Jean - Louis** exerçait la profession de chauffeur automobile. A Nice tout d'abord, puis à Nyon et ensuite à Genève où il habite.

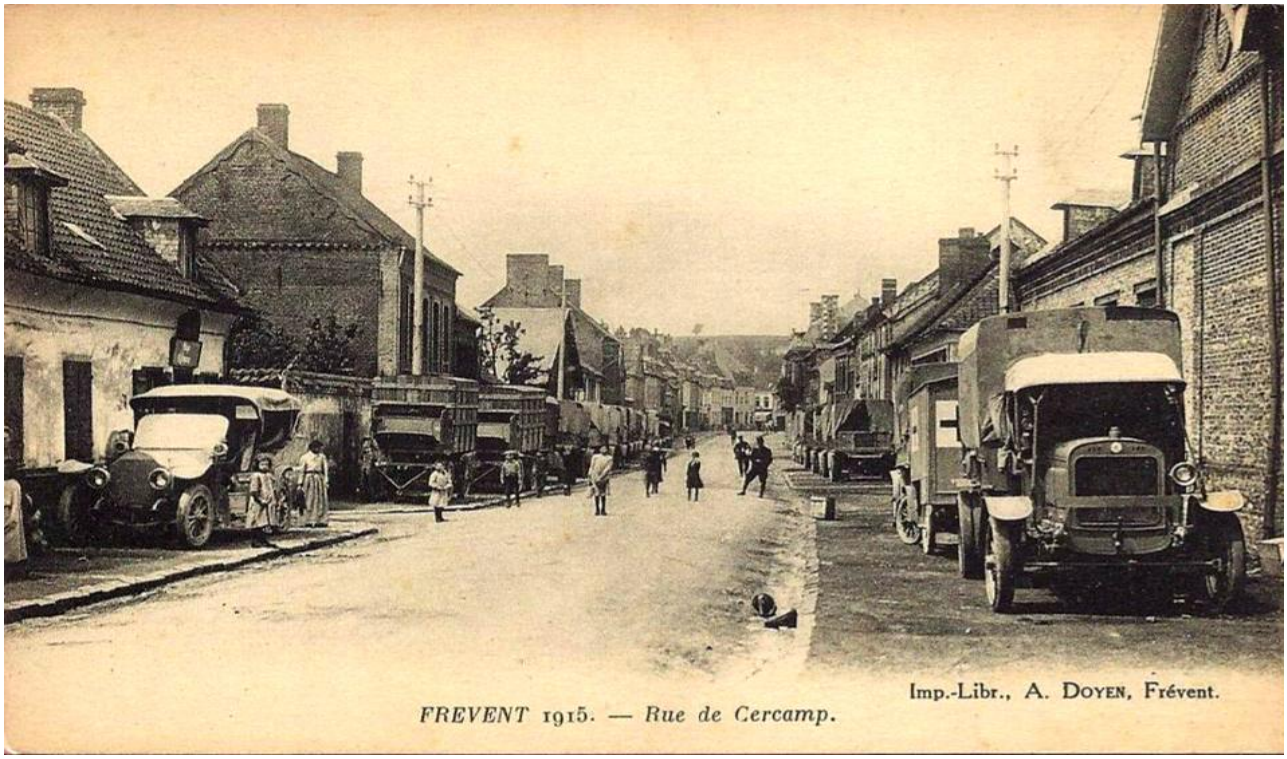
La mobilisation générale du 1er août 1914 l'envoie, à 34 ans, à la 14e Section des Commis et Ouvriers militaires d'administration à Lyon (C.O.A.). La 14e section est hébergée au Fort de Villeurbanne ou Fort Montluc qui deviendra la sinistre prison Montluc durant la seconde guerre mondiale (voir plus loin).

Fort Montluc en 1914 - 14e Section des Commis et Ouvriers d'Administration

En 1914 il y a 25 Sections C.O.A dans l'armée française. Elles comprennent les boulangers, les meuniers, les cuisiniers, les bouchers, tous chargé de la fabrication et de la manutention des vivres destinées aux troupes, mais aussi les coiffeurs, les chauffeurs automobiles, les tanneurs, les tailleurs etc... L'intendance en fait. Les C.O.A n'étaient pas des troupes combattantes mais comme tous les éléments présents dans la zone du front ils pouvaient être soumis aux dangers aléatoires des bombardements frappant les zones arrières des unités.

Du 4 août au 14 décembre 1914, **Jean-Louis PLANCHAMP** est affecté au service intérieur. Il ne monte pas au front. Le 14 décembre 1914, il est affecté au 14e Escadron du Train des Équipages Militaires puis le 25 janvier 1915 au 8e Escadron du Train, service automobile. Le 22 octobre 1916 il passe à la 15e section sanitaire.
Le 2 août 1914, le 8e Escadron du Train des Équipages comportait deux services, le service hippomobile et le service automobile. Il était formé de neuf compagnies actives et de six unités territoriales. A la fin de la guerre, il comptera 32 compagnies dont une boulangerie de campagne, une compagnie d'ambulances, une compagnie muletière, un compagnie d'âniers... Les moyens de transport furent très variés. Les unités rattachées aux Corps d'Armée étaient exclusivement composées de fourgons et de chariots. Pour les animaux (chevaux, bœufs, mulets, ânes...) on avait aussi eu recours à la réquisition. Les compagnies du train n'étaient que très rarement en contact direct avec l'ennemi.

Jean - Louis PLANCHAMP, de par sa profession, a été versé au service automobile tout d'abord pour du transport de troupes, de matériels, de vivres et de munitions puis comme conducteur d'ambulance. Les conducteurs d'ambulance et les brancardiers qui accompagnaient le chauffeur étaient les plus exposés. Il leur fallait beaucoup d'initiatives et de sang-froid quand ils s'en allaient, souvent de nuit, par des chemins défoncés, sous les obus, chercher des blessés au poste de secours. Les sections sont généralement composées de 17 ou 18 véhicules automobiles de même modèle et destinés à un même transport. Les chauffeurs sont pour la plupart de "vieux" territoriaux (35 - 40 ans), réservistes ou pères de famille, réputés plus robustes.



1915 - Départ de voitures ambulances pour le front

Dans l'historique du 8e E.T.E.M on trouve cette anecdote. En 1918, lors de la bataille d'Amiens, un général dit au Service Automobile *"Il faut que vous teniez 15 jours, jour et nuit !* Un médecin présent lui répondit *" Mon général, les voitures le pourront peut-être, les hommes je ne le crois pas !"* Or ce sont les hommes qui ont résisté le mieux !

Malade, **Jean - Louis PLANCHAMP** entre à l'H.O.E. No 37 (Hôpital d'évacuation) puis est évacué sur l'Ambulance 8/13 à Noyon dans l'Oise le 7 décembre 1917. Il y décédera le 11 décembre 1917. Il sera, selon la formule consacrée, déclaré "Mort pour la France des suites de maladie contactée en service".

Son corps a été inhumé à la Nécropole nationale de Noyon, Carré A, tombe 5.

Il n'est pas inutile de décrire brièvement le service de santé mis en place durant la guerre. L'organisation de l'évacuation des blessés instaurée en août 1914 est basée sur des hypothèses qui se révélèrent rapidement erronées. La guerre devait être courte et pourtant elle dure. L'«offensive à outrance» devait être un succès mais elle s'avère être un échec qui ne fait que grossir le flux de blessés, on s'attendait à 80% de blessures par balles or 75% des blessés présentent des plaies dues à des éclats d'obus, plus profondes et souvent contaminées par des débris. Pour intervenir plus vite sur les blessures, il est décidé, entre autres, de renforcer les équipes médicales des postes de secours pour un meilleur diagnostic, d'améliorer le tri des blessés et de disposer les dispositifs chirurgicaux plus près du front en dotant les groupements d'ambulances d'«autochir» ou de blocs opératoires. Les effectifs de médecins et de chirurgiens sont augmentés et mieux répartis et le nombre de trains sanitaires est accru tout au long de la guerre, passant de 5 en 1914 à 190 en 1918. Sur le front, les blessés sont d'abord transportés dans un abris souterrain ou un abris en rondins où se trouvent des infirmiers, un médecin-auxiliaire et un médecin major de 2e classe. Ils reçoivent des soins sommaires: attelles, pansements, injection de sérum antitétanique, injection d'huile camphrée et, dans le meilleur des cas de morphine. Selon leur état ils sont évacués à l'arrière (10 à 25 km de la ligne de front) vers un groupement d'ambulances qui n'est ni plus ni moins qu'un hôpital sous tente ou un baraquement avec des chirurgiens qualifiés et un anesthésiste. Un premier tri est fait entre les blessés. Ceux qui sont intransportables sont opérés sur place dans une salle d'opération ou dans une autochir. Les autres sont évacués vers les Hôpitaux d'évacuation (les HoE1) situés à une centaine de kilomètres. On y fait un 2e tri et les opérations qui n'ont pas pu être effectués au groupement d'ambulances. Ces hôpitaux sont généralement situés à proximité d'une gare d'où partent les trains sanitaires vers les Hôpitaux militaires de l'intérieur. Par ailleurs les maladies font des ravages. La promiscuité et l'insalubrité de la vie dans les tranchées, les marches ou les assauts sous la pluie et dans la boue, le surmenage physique, l'irrégularité des repas, la réintégration des tuberculeux réformés avant guerre sont autant de facteurs qui, pendant la guerre, vont favoriser le développement de l'épidémie de tuberculose. « Entre 1914 et 1918, 150.000 cas avérés sur 400.000 cas suspects sont diagnostiqués dans les armées françaises, causant 40.000 morts. » Le Service de santé prend conscience

de l'importance de l'hygiène pour éliminer les différentes maladies qui coexistent chez les soldats. Ainsi, pour lutter contre le typhus, véhiculé par les poux, les soldats doivent prendre des douches et leurs vêtements sont désinfectés. Pourtant pour une partie du personnel médical, le blessé de guerre, seul, est digne de considération. Les malades sont considérés comme « volant » la place d'un blessé. "N'ayant droit à aucune assistance, à aucune pension, et congédié sans autre forme de procès, le tuberculeux a, pour unique ressource, de s'en retourner mourir au pays natal". C'est seulement à partir de la fin 1915 que 45 hôpitaux sanitaires spécifiques vont être créés, analogues aux sanatoriums civils loin d'être assez nombreux.

Ernest GROBEL

† 07 Septembre 1918 - Vauxaillon (Aisne)

Ernest GROBEL est né à Féternes le 7 septembre 1897. Son père, **Ambroise GROBEL,** est décédé le 17 mai 1897, quelques mois avant la naissance d'**Ernest**. Sa mère, **Félicie GROBEL** décédera, elle aussi, le 6 octobre 1903. Orphelin à 6 ans, c'est son oncle **André GROBEL**, père de **Marie** qui deviendra maire d'Armoy, qui l'a recueilli à Armoy et qui est devenu son tuteur. Le 29 août 1916, la veille de ses 19 ans, il est mobilisé au 12e Bataillon de Chasseurs à Pieds (12e B.C.A.).

Quand la guerre éclate le 12e B.C.A. est caserné à Embrun et à la Forteresse Mont-Dauphin dans les Hautes-Alpes. Le bataillon a subi le baptême du feu à Ingersheim, près de Colmar le 22 août 1914. En 1915 il participe aux violents combats du Barrenkopf et Linge où il essuie de nombreuses pertes, dans le Journal de Marche et d'Ordres du bataillon certaines compagnie sont même déclarées anéanties. La journée du 1er août voit successivement trois chef de corps tomber avec leurs hommes. En décembre 1915 il est engagé dans les terribles combats de l'Hartsmannwillerkopf déjà évoqués précédemment et en mars 1916 il va occuper le secteur de Metzeral, là où est tombé Étienne **PLANCHAMP** le 16 juin 1915. Le 25 juin le bataillon part et débarque deux jours après à l'ouest d'Amiens. La bataille de la Somme va commencer, et, durant quatre mois, inlassablement, il attaquera et défendra le terrain conquis, mètre par mètre. Après cet immense effort, le repos est indispensable. La lutte sans répit dans l'infernal désert de la Somme, a épuisé moralement et physiquement les combattants. Le bataillon vient dans la verdure des Vosges, prés de Bruyères, se refaire et se préparer à prendre la garde pendant l'hiver sur les rudes crêtes des forêts vosgiennes.

Des chasseurs du 12e B.C.A. en 1916

Le bataillon passe un mois au repos puis monte en ligne le 28 novembre 1916 dans la région de Sainte- Marie -aux -Mines. A la fin mars 1917, la division alpine est embarquée vers Belfort pour débarquer en pleine Brie. Elle doit prendre part à la grande percée fixée au 16 avril. L'offensive échoue et la division n'est pas engagée mais doit occuper le secteur à l'est de Craonne. Le 12e Bataillon subit au cours du mois de juin plusieurs rudes assauts qui seront finalement repoussés. En juillet 1917, les premiers régiments américains débarquent en France et viennent s'installer au camp de Gondrecourt dans la Meuse. Le 12e BCA est chargé d'instruire les bataillons du 18e Régiment d'Infanterie américaine. Vers le milieu de septembre, la division prend un secteur en Champagne et le 12e occupe la région de Perthes-les-Hurlus. Au dernier jour d'octobre, alors que la crise italienne se dénouait et que l'invasion de la Vénétie par les armées allemandes et austro-hongroise menaçait Venise et Vérone, la 47e Division part pour l'Italie et le 12e BCA pour le Tyrol.

Ernest GROBEL ne connaîtra pas l'Italie. Le 28 octobre 1917 il est muté au 28e Bataillon de Chasseurs Alpins qui a subi de très lourdes pertes dans les Vosges et qui est en cours de re-formation, à l'arrière, à Montjustin, non loin de Vesoul en Haute-Saône. Fin novembre le 28e est renvoyé au front, en Alsace, dans la vallée de la Thur, puis à l'Hartsmannwillerkopf. Il y restera jusqu'au 25 mars 1918, jour où il est envoyé entre Thann et Aspach relever le 1er Régiment de Hussards. Le 8 avril le bataillon s'embarque à Lure à destination de Verberie dans l'Oise où il cantonnera. Le 20 Avril, il est transporté par camions aux environs d'Amiens, sur les bords de l'Avre. Commence alors une période ininterrompue de combats et de travaux qui ne se terminera que le 8 août par la grande offensive victorieuse de la 66e Division toute entière qui enfonce le front allemand. Le 15 août 1918 le 28e part pour Tilloy-lès-Conty dans la Somme, puis le 23 pour La Maison-Blanche dans l'Aisne. Le 27 il monte au front aux carrières de Morsain.

Le 10 juillet 1918, il a été cité à l'ordre du 8e Groupe du 28e B.C.A. Ordre no 55

"Excellent chasseur, brave, dévoué et consciencieux. N'a cessé, en toutes circonstances, de faire entièrement et de bon cœur son devoir"

Les jours qui suivent, en ce début septembre 1918, **Ernest GROBEL** a très probablement connu l'enfer. Les chasseurs progressent malgré les tirs d'artillerie et des feux de mitrailleuses extrêmement violents. De terribles barrages par obus toxiques et par obus à explosifs gênent les vagues d'assaut. Les feux de mitrailleuses se croisent de toutes parts. Au prix d'efforts inouïs les tranchées allemandes sont enlevées.

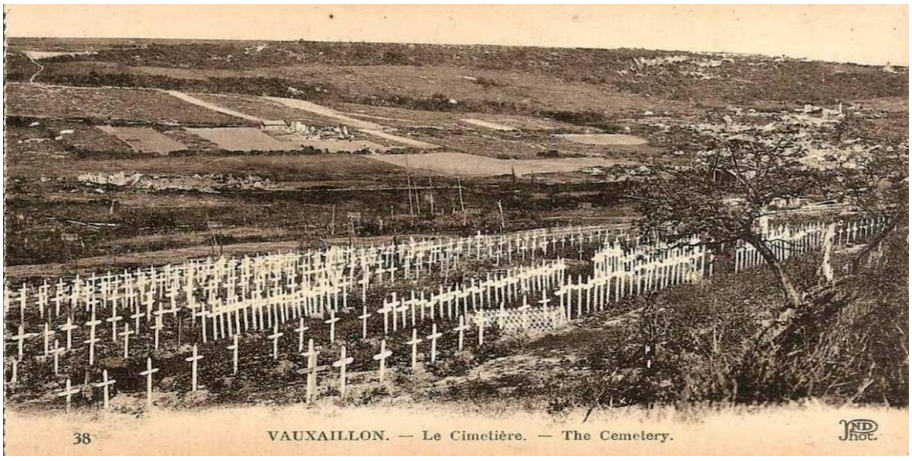
Des deux côtés les pertes sont terribles. Le bataillon aménage les positions conquises et repart le 5 septembre à l'offensive, dans une atmosphère saturée de gaz toxiques et sous un bombardement incessant. Il a reçu l'ordre d'atteindre Vauxaillon, et de dépasser le vallon dans lequel court la voie ferrée Soissons - Laon. Durant deux jours, les combats, parfois au corps à corps, avec le 3e Régiment de la

Garde prusse font rage. Mais tous les objectifs fixés sont atteints: tranchée de Jaffa d'abord, voie ferrée ensuite, et enfin les pentes à l'est de cette ligne de chemin de fer. La traversée de la voie ferrée, prise sous le feux des mitrailleuses ennemies a été extrêmement pénible.

Le 7 septembre 1918, **Ernest GROBEL** a 21 ans ce jour-là. Son anniversaire sera le dernier jour de sa vie. Fauché par la mitraille, il est mortellement blessé en tentant de franchir la voie ferrée. A 2 mois de l'Armistice.

Pour son courage, il recevra la Croix de Guerre avec Étoile de Bronze.

Les ruines de Vauxaillon après les combats.
Au fond, à droite, la voie ferrée où est tombé Ernest GROBEL
Il a été inhumé au cimetière militaire de Vauxaillon.



Étienne FROSSARD

† 10 Septembre 1918 - Cernay (Haut-Rhin)

Étienne FROSSARD est né à Armoy le 18 septembre 1896. C'est le fils de **Marie FROSSARD** et de **Françoise DUFFOUR** de Féternes, cultivateurs à Armoy. Il est l'aîné d'une famille de 6 enfants: **Thérèse, Philippe** (les cars Philippe), **Xavier** (le Taxi), **Marie** ("la Maïon") et la dernière, **Joséphine**, née en 1911.

Il est incorporé le 23 avril 1915 au 23e Régiment d'Infanterie. Le 23e R.I. était principalement cantonné à Bourg-en-Bresse mais avait des détachements à Pontarlier et à Salins dans le Jura. Après sa formation militaire Étienne **FROSSARD** sera envoyé en tant que skieur au 28e BCA où il arrivera le 6 novembre 1915. Avant la guerre, le 28e BCA était cantonné au Quartier Bayard à Grenoble. Le régiment occupe les camps Duvernet et Rénier à l'Hartsmannwillerkopf (Vieil-Armand) où il est employé à des travaux d'aménagement et des corvées de matériels. A partir du 1er décembre le bataillon se prépare à l'offensive qui sera déclenchée le 21 décembre 1915 sur le Vieil-Armand. De terribles combats de tranchées sont engagées. les objectifs fixés sont atteints. A partir du 23 décembre un déluge de fer s'abat sans arrêt de jour et de nuit sur les positions du 28e. Le 8 janvier 1916, les Allemands réussissent à reprendre les tranchées que le 28e lui avaient enlevées. La neige tombe épaisse et persistante. Le Bataillon se replie et retourne occuper les lignes d'où il était parti à l'attaque. Le 29 janvier le bataillon est enfin mis au repos. Étienne **FROSSARD**, qui fait partie de la classe 16, ne participa pas à ces combats. Fin 1915 il a été envoyé à Grenoble et dans le Briançonnais où 4 compagnies autonomes de skieurs sont en cours de formation.

Une compagnie de skieurs dans les Vosges en 1916

Le 31 janvier 1916, Étienne **FROSSARD** est muté au 6e B.C.A. Il sera renvoyé au 28e le 28 juillet de la même année. En fait, l'affectation à ces bataillons était purement "administrative". Il est affecté à la 4e Compagnie de skieurs. Le bataillon forme, avec les 6e et 27e bataillons de chasseurs, la 6e brigade de chasseurs. Alors que le bataillon est envoyé dans la Somme avec la 66e D.I., la compagnie de skieurs reste, elle, à l'Hartmannswillerkopf. Le terrible HWK qui porte le surnom de la Montagne de la mort. Tous les tués du 28e BCA en Alsace en août et septembre 1916 seront d'ailleurs des skieurs.

Il est intéressant de décrire ce qu'étaient les compagnies de skieurs créées lors de la première guerre mondiale. Dés la fin de l'automne 1914, le service de renseignement français avait signalé la présence dans la région du ballon de Guebwiller d'un bataillon wurtembergeois de skieurs. Du coté français, les skieurs instruits avant la guerre ont, à la mobilisation, rejoint leurs unité. Beaucoup sont tombés durant les premières semaines de guerre. Les autres sont répartis sur le front entre Arras et les Vosges.

Pour suppléer à ce déficit de spécialistes, le dépôt du 28e B.C.A. installé à Grenoble reçoit les contingents à instruire. Ils sont fournis par les dépôts des unités alpines qui envoient des réservistes, sachant skier, ou des volontaires présentant les qualités physiques requises. Sous la direction du capitaine Duhamel est organisé un entrepôt de matériel spécialisé et un atelier de fabrication de skis. Quatre centres d'instructions sont ouverts à Briançon, Sarcenas, Huez et le Recoin de Chamrousse. L'instruction a débuté le 1er décembre 1914. Dans les Vosges la neige tombe en abondance. Les liaisons entre les postes isolés sont difficiles. Les skieurs allemands mènent des raids meurtriers. La VIIe Armée réclame en urgence l'envoi de skieurs entraînés. Les centres d'instruction qui ne fonctionnent que depuis trois semaines doivent envoyer du personnel. Les meilleurs éléments sont envoyés le 15 janvier 1915 dans les Vosges. Malheureusement, un commissaire de gare croyant qu'il s'agit de renfort pour le 28e BCA, les expédie à ce bataillon qui se bat à l'Hartmannswillerkopf. Les nouveaux arrivants laissent leurs skis à l'arrière, occupant rapidement des tranchées. Les survivants seront récupérés au bout de six semaines puis répartis avec les skieurs du 2e échelon.

Ce second échelon arrive vers le 31 janvier 1915, se répartissant par petits groupes dans les corps des Vosges de la région des lacs où ils sont employés à diverses fonctions, en général comme agents de liaison mais parfois comme cuisiniers. Début février, le commandement décide de regrouper les skieurs des deux divisions engagées sur les Vosges au moment où arrive des Alpes le troisième échelon de skieurs. Trois groupes sont formés: Le groupe Nord, près d'Altenberg et de la Schlucht, est composé des skieurs les moins instruits qui doivent terminer leur instruction. Le groupe Sud est cantonné au Hohneck. Un groupe moins important stationne près du Sudelkopf et du Grand Ballon dans la haute vallée de la Lauch. La liaison est très précaire entre les 47e et 66e division. Elle est assurée uniquement par les skieurs de la 47e DI en contact permanent avec la compagnie de skieurs allemands opérant dans la haute vallée de la Fecht.

Le 14 février 1915, la 8e division bavaroise attaque en direction du col de la Schlucht, pour s'emparer de la crête du Hohneck et pousser sur Gérardmer. Elle est flanquée sur sa gauche par une colonne remontant la vallée de la Lauch avec pour objectif le Langfeldkorpf. Le commandement français décide d'utiliser les skieurs. La compagnie Rouyer, partie en reconnaissance vers le Petit ballon reçoit l'ordre de se porter sur le Langenfelkopf en prenant au passage la section Bazal. Vers midi, les skieurs atteignent le sommet et aperçoivent 900 m plus bas la longue colonne qui remonte la vallée de la Lauch. Les français se déploient le long du bois de Remspach ouvrant le feu sur les Bavarois. En même temps, des patrouilles repoussent des éléments ennemis sur la crête de l'Hilsenfirst. La compagnie passe le reste de l'hiver à surveiller ce sommet en cantonnant dans de très difficiles conditions à 1290 mètres d'altitude. Le calme revient uniquement entrecoupé de patrouilles. Les hommes sont isolés, rattachés successivement à différents bataillons, ne pouvant même pas changer d'effets, qui ne seront à la fin de l'hiver plus que des guenilles. En mars, la fonte des neiges transforme les skieurs en éclaireurs. Ils prennent part aux opérations offensives au Schnepfenriedkopf, à Steinabruck, au Braunkopf, à l'Hilsenfirst, à Sondernach et Altenhof et à Metzeral. Après ces combats, les deux compagnies reçoivent les félicitations du commandement, gagnant le titre « d'éclaireurs des Vosges ». La compagnie Rouyer, maintenue à la 66e DI, tient jusqu'à l'arrivée de l'hiver la haute vallée de la Fecht, à Sondernach, tandis que la compagnie Gelinet est dissoute et ses hommes versés dans les différents bataillons de chasseurs de la 47e DI. A la fin de 1915, le haut commandement décide de créer quatre compagnies autonomes de skieurs, se formant à Grenoble et s'instruisant à Briançon dans les baraquements de la Cochette et de la Seyte, au col du Lautaret et dans l'Ubaye à Larche. Chacune à un effectif de 220 hommes, comptant 50% de recrues de la classe 1916, bons skieurs dont il n'y à qu'à faire l'instruction militaire. Après un mois d'entraînement, elles embarquent pour les Vosges. Les trois premières compagnies sont affectées à la 66e DI, dans la vallée de la Thur. La 4e est attribuée à la 47e DI au col de la Schlucht. A peine arrivées, les hommes de la classe 16 sont appelés à Épinal car ils ne doivent sous aucun prétexte être utilisés sur le front. Du jour au lendemain, les compagnies sont amputées de leurs meilleurs éléments. Néanmoins, les trois compagnies de la 66e DI montent en ligne pour tenir les positions les plus hautes et exposées aux rudes conditions climatiques.

L'hiver passé, les compagnies sont employées pour remplacer en première ligne les unités appelées à se battre sur des fronts plus actifs. Du 10 décembre 1916 au 20 janvier 1917, les quatre compagnies retournent s'entraîner dans les Alpes. En 1917 et 1918, la proximité des lignes et le renforcement des réseaux de barbelés entravent les actions des skieurs qui sont cantonnés à occuper des tranchées. Le front des Vosges est devenu un front secondaire ou les unités viennent se reposer. Le rôle des skieurs en est renforcé par leur connaissance du terrain. En Mars 1917, la 2e compagnie effectue un coup de main sur l'Hilsenfirst et occupe le Sudelkopf. A la fin de l'année, la 4e est supprimée et devient en novembre le dépôt du groupe de skieurs chargé de la récupération des petits blessés et malades et de la

récupération des skis et du matériel. En Janvier 1918, les skieurs effectuent un séjour dans les Alpes avant de retourner dans les Vosges. En juillet, le 2e compagnie du capitaine Bazal est désignée pour partir en Russie, à Mourmansk où les alliés viennent d'organiser un semblant de front pour aider les armées blanches. Arrivée le 28 septembre, les skieurs gardent la voie ferrée reliant Mourmansk au centre du pays. Ils rentrent à Dunkerque le 16 juin 1919.

Les 1ere et 3e compagnies continuent à monter la garde sur les Vosges jusqu'à l'armistice du 11 novembre. A cette date, elles descendent sur l'Alsace. En 1919, elles constituent la garde d'honneur du général Gouraud à Strasbourg. La démobilisation faisant fondre les effectifs, elles fusionnent en août avant d'être dissoutes en septembre. ***(Laurent Demouzon - Mémoire des Alpins)***

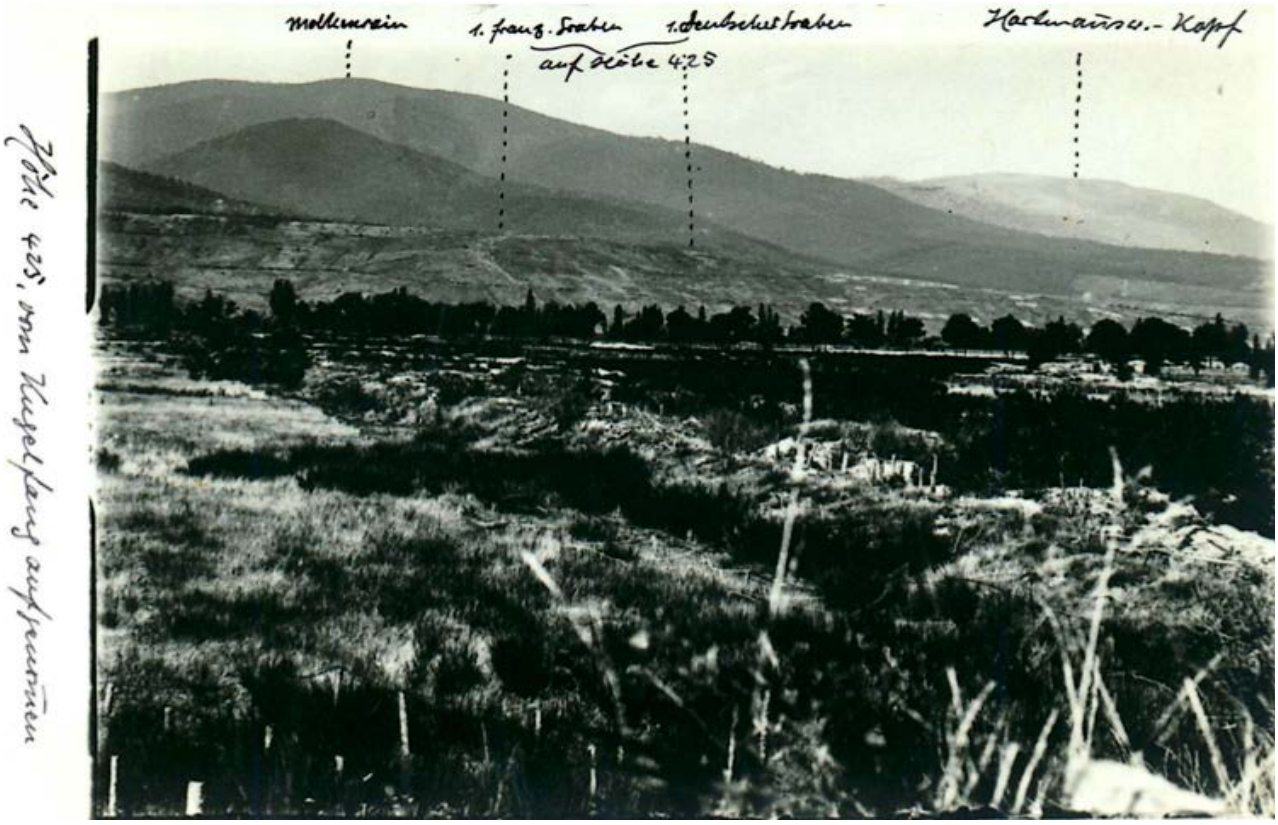
Compagnie de skieurs dans les Vosges - Hiver 1915

Donc, on l'a vu, Étienne **FROSSARD** est renvoyé le 28 juillet 1916 au 28e Bataillon de Chasseurs Alpins qu'il avait quitté en début d'année. Il est affecté à la 4e Compagnie, compagnie des skieurs. En décembre 1916 et janvier 1917, les compagnies de skieurs retournent s'entraîner dans les Alpes. Mais en 1917, l'essentiel de la guerre se déroule ailleurs. Dans les Vosges les lignes sont figées. A part quelques escarmouches, accrochages et coups de mains, les belligérants s'observent depuis les tranchées.

Fin 1917 la 4e compagnie, celle d'Étienne **FROSSARD**, est supprimée. Elle devient la compagnie de dépôt des skieurs, chargée de l'intendance et de la récupération des blessés. Début 1918 tous les skieurs retournent séjourner dans les Alpes, signe que le front est calme. Dès leur retour dans les Vosges au printemps et jusqu'à

l'armistice, les skieurs monteront la garde et opéreront quelques sorties destinées à l'observation des lignes adverses et au renseignement.

C'est au cours de l'une de ses sorties de reconnaissance, le 10 septembre 1918, à Sandozwillers sur la commune de Cernay dans le Haut-Rhin, qu'Étienne **FROSSARD** perdra la vie. Son corps ne sera retrouvé que quelques jours plus tard et son décès ne sera officialisé que le 25 septembre 1918.



C'est sur ces monts qui dominent la ville de Cernay qu'Étienne Frossard trouva la mort le 10 septembre 1918 lors d'une sortie de reconnaissance

Un épisode méconnu de la guerre du 6e Bataillon de Chasseurs Alpins

Le 6e B.C.A., où avait été affecté Étienne FROSSARD début 1916, cantonné à Nice, avait embarqué de Toulon pour Bizerte en Tunisie le 21 novembre 1915. Puis rembarqué de Bizerte le 9 janvier 1916 pour une destination inconnue qui s'avérera en fait l'île de Corfou en Grèce. Avec pour mission de procéder à la réorganisation et à l'instruction des restes de l'armée serbe. On peut rétrospectivement se demander si des chasseurs alpins, habitués à la montagne et à la neige, n'auraient pas été plus utiles dans les Vosges, en plein hiver 1915-1916, que sur une île méditerranéenne.

L'île de Corfou jouit d'un climat très doux, rappelant celui de la Côte d'Azur. L'hiver y est presque inconnu. La partie nord est très accidentée. De tous les points de l'île

on aperçoit le plateau aride du Panthokrator, qui est le sommet le plus élevé de l'île. Elle produit en abondance du vin, des oranges et autres fruits, ainsi que du maïs. La ville de Corfou, qui compte près de 20 000 habitants, est plutôt sale, les rues sont étroites et tortueuses, seule la promenade de l'Esplanade est bien tenue.

L'armée serbe, ramenée sur les vaisseaux des marines alliées, sera reconstituée et réorganisées par le 6e groupe alpin, dans l'île de Corfou. Le 18 janvier, par ordre ministériel, le groupe alpin cesse d'appartenir à l'armée navale et passe sous les ordres du général de Mondésir, chef de la mission militaire française après de l'armée serbe. La population civile et militaire, très impressionnée par la tenue et la discipline des chasseurs, se montre absolument neutre et ne témoigne pas la moindre marque de sympathie. A partir du 20 janvier, les débris de l'armée serbe arrivent chaque jour, jusqu'au 31 janvier. L'état d'épuisement et de misère des malheureux soldats serbes est extrême… Ils n'ont sur le dos que des loques, sont rongés de vermine et n'ont pas mangé d'aliments dignes de ce nom depuis plusieurs semaines. Aussi le typhus et le choléra font-ils parmi eux de terribles ravages; les chasseurs les aident de leur mieux. Vers le 23 janvier il en mourait quarante par jour; à la fin du mois, ce chiffre était monté à cent cinquante. Mais de nouveaux soldats serbes, arrivant des côtes d'Albanie, comblèrent rapidement les vides; l'île de Vido en contint jusqu'à 7 000 dans ses camps. Pour ces malades, et pour les quelques milliers des camps, la compagnie du 6e dut s'ingénier à utiliser le riz fourni par l'intendance en assez grande quantité. Avec des moyens de fortune, un minimum de nourriture saine fut ainsi assuré aux Serbes de l'île de Vido, en attendant l'arrivée de la mission française. La compagnie du 6e aidait les quelques brancardiers serbes à recruter dans les camps des volontaires dont le travail consistait à transporter et à enterrer les morts dans d'immenses fosses que l'on creusait au sud de l'île. Mais une épidémie de choléra s'étant déclarée peu après l'arrivée de la mission française, le chiffre journalier des morts s'éleva jusqu'à 200. L'inhumation de tant de cadavres devenant impossible, un navire-hôpital français, le Saint François d'Assises, fut chargé d'aller les immerger au large du canal d'Otrante. La mission française arrive fin janvier. Les chasseurs aident au transport des médicaments et du matériel. Des baraques en bois à double épaisseur s'élèvent un peu partout, grâce à l'activité des chasseurs et permettent d'aliter les malades serbes et de les soigner dans de bonnes conditions. Lorsqu'au début de février, le prince Alexandre de Serbie vint pour visiter l'installation sanitaire de Vido, il trouva admirablement organisée. Durant le mois de mars, et au fur et à mesure de la remise en état des troupes serbes, les unités du 6e bataillon qui deviennent disponibles, assurent le service de place de la garnison. Le 10 avril, le 10e bataillon territorial de zouaves arrive à Corfou, pour remplacer le 6e bataillon de chasseurs, qui doit rentrer en France. Le 28 avril, les zouaves relèvent les 2e et 3e compagnies et les sections de mitrailleuses qui sont à Govino et Moraïtika, afin de leur permettre de rentrer à Corfou pour le rassemblement du bataillon, qui est entièrement effectué le 29 avril. Le 13 mai, le groupe alpin est dissous; la 46e batterie reste à Corfou et le 6e bataillon embarque à bord du croiseur auxiliaire La Savoie, pour rentrer en France.

Lucien PORTAY

† 08 Octobre 1918 - Morcourt (Aisne)

Lucien PORTAY est né à Armoy le 03 Mars 1897. Son père, **Auguste PORTAY** et sa mère, **Charlotte LACROIX**, originaire de Brenthonne, sont cultivateurs. **Lucien** a 3 sœurs, **Clémentine** née en 1890, **Germaine** en 1895 et **Aline** née en 1901. Il est mobilisé le 7 janvier 1916 au 22e Bataillon de Chasseurs à Pied. Caserné à Albertville, en Savoie, au quartier Songeon, ce bataillon fait partie de la 66e Division d'Infanterie depuis mai 1915. En mars 1916, le 22e passera de l'appellation "chasseurs à pied" à "chasseurs alpins".

Les BCP (Bataillons de Chasseurs à Pied) sont généralement composés d'hommes de petite taille, très vifs et excellents tireurs. Comme Lucien qui mesurait 1,59 m. Ces bataillons rapides agissent en avant de l'infanterie, en profitant des accidents de terrain pour se poster et viser, à la différence de l'infanterie dite "de ligne", laquelle est employée en formation plus ou moins compacte.

La caserne Songeon à Albertville en 1914

Du 7 janvier au 17 novembre 1916, **Lucien PORTAY** est affecté à "l'intérieur". Soit à la caserne pour la formation soit à l'arrière du front. Il ne montera en ligne que le 18 novembre 1916, date à laquelle il rejoint le 22e B.C.A.

Pour achever de se reconstituer, son effectif ayant été entièrement renouvelé au cours des opérations de la Somme, le Bataillon vient d'être ramené en Alsace et cantonné à Cornimont. le 10 décembre, ce dernier monte en ligne à

l'Hartmannwillerkopf. Du 11 décembre 1916 au 25 janvier 1917, le 22e tient le sommet fameux sur lequel, par une température exceptionnellement rigoureuse, il est en butte à des bombardements incessants et au tir des gros minenwerfer allemands. Il est relevé pour se préparer à la grande offensive du printemps 1917, dans laquelle les troupes alpines sont destinées à jouer un rôle spécial. Du 4 février au 26 mars, il s'entraîne dans les environs de la frontière suisse, au camp du Valdahon. Au début d'avril 17, le Bataillon est affecté, avec la 46e Division d'Infanterie, à la 10e Armée, chargée de l'exploitation du succès de la grande offensive qui va s'engager. Le 16, rompu de fatigue, après 48 heures de marche dans la boue, sous une pluie pénétrante, et deux nuits sous la tente, il atteint les hauteurs de Muscourt, en formation d'approche. L'attaque est commencée, mais la résistance de l'ennemi ne permet pas l'enlèvement complet de la première position allemande, et les troupes en réserve ne sont pas engagées. L'offensive continue néanmoins. Le 25 avril, le 22e vient occuper, entre Loivre et Bermericourt, les premières positions allemandes conquises. Dans la nuit du 2 mai, il monte en ligne, face à la batterie de Loivre, ouvrage avancé du fort. Le Bataillon est relevé, le 14 mai, pour retourner au cantonnement de Courcelles. Le 19 mai, il se rend à Châlon-le-Vergeur. Le 27 mai, le Bataillon reçoit la mission de tenir et de conserver à tout prix la côte 108, point culminant important, au Sud de Berry-au-Bac. Le 22e est relevé dans la nuit du 31 mai au 1er juin ; la résistance des chasseurs est à bout ; les débris du Bataillon rejoignent le Camp B, près de Châlon-le-Vergeur. Le 22e a perdu à la Côte 108, 180 hommes, tués ou disparus. Le 1er août, le Bataillon arrive à Maizy, cantonne à Dravegny, où il poursuit son instruction, et relève, les 24 et 25 août, le 2e Bataillon du 24e Régiment d'Infanterie Coloniale au Plateau des Casemates, au nord de Craonnelle.

Dans la nuit du 7 au 8 septembre, le Bataillon est ramené à Maizy, et remplacé dans ce secteur par le 7e B. C. A. Il reste à Maizy jusqu'au 19 septembre, puis, après une période d'instruction au Camp de Dravegny, il remonte en ligne le 19 octobre au Chemin-des-Dames, où il reçoit la mission de tenir le Plateau de Vauclerc, à la gauche du Plateau des Casemates. C'est de là qu'il est rappelé, le 31 octobre, pour se porter, avec les 46e et 47e Divisions d'Infanterie, au secours de nos alliés Italiens, dont le front vient de s'effondrer sous la brusque poussée des troupes Austro-Allemandes, libérées du front russe, qui viennent de s'emparer de la Vénétie.

Le 22e Bataillon de Chasseurs Alpins met, le 6 Novembre 1917, le pied sur la terre d'Italie, au milieu des acclamations de la population, accourue en masse dans les gares et sur le passage des convois. Le 9, le Bataillon défile à Brescia. Le 26, après avoir été transporté en auto de Padergionne à Monte forte d'Alpone, par le Lac de Garde et Vérone, il franchit l'Astico, et vient border la Brenta, surveillant les débouchés des Sette Communi, entre Bassano et Marostica. Le 10 décembre, la situation devenant inquiétante sur le front de l'Asiago, le 22e est acheminé vers la haute vallée de l'Astico, à Villaverla. Dans la nuit du 21 au 22 février 1918, le 22e Bataillon de Chasseurs Alpins monte en ligne au Monte Tomba. En liaison avec le

54e Régiment de la Brigade Umbria, il tient le secteur où se sont illustrés les Bataillons de la 47e Division d'Infanterie Alpine.

**Le Monte Tomba où ont combattu, entre autres,
Lucien Portay, Jean - Marie et Victor Hyacinthe**

Mais pendant que dans ce petit coin du front italien, le Bataillon se livre à la guerre de montagne, en France l'heure est grave, tragique. Les Allemands sont à Château-Thierry et aux portes d'Amiens. Après une longue attente et une légitime impatience, l'ordre de retour en France est donné à la Division d'Infanterie dont fait partie le 22e Bataillon de Chasseurs Alpins. Deux jours de préparatifs, deux jours de marche jusqu'à Villafranca-Padovano et le 7 avril 1918 le Bataillon s'embarque à destination de la France.

L'accident de train de Saint-Michel-de-Maurienne Le 12 décembre 1917

À la suite de la défaite de l'armée italienne lors de la bataille de Caporetto du 24 octobre 1917, 120 000 hommes sont envoyés dans le nord-est de l'Italie pour renforcer le front italien. Un mois plus tard et une fois la situation stabilisée, le général Fayolle commandant des troupes françaises en Italie, accorde des permissions de 6 jours aux soldats qui avaient déjà combattu auparavant sur le front de l'est de la France. Le train qui quitte la ville italienne de Bassano del Grappa le 11 décembre 1917 emporte 1 200 permissionnaires français et comporte dix-sept voitures. Il arrive au milieu de l'après midi du 12 décembre 1917 à Turin et prend la direction du tunnel du Mont-Cenis via la vallée de Suse. Compte tenu de son tonnage (530 tonnes) dû à sa longueur et à sa composition, le train est divisé

en deux au départ de la gare de Bardonèche car il ne pouvait pas gravir les pentes qui mènent au tunnel. Les deux rames ainsi constituées gagnent séparément la gare de Modane dans la nuit où elles sont ré-assemblées pour constituer le train PLM ML 38747. À 22 h 47, le train de permissionnaires quitte Modane en direction de Chambéry. Les voitures étaient en bois avec un châssis métallique. Le conducteur, l'adjudant Girard, qui connaissait la voie avait alors refusé de faire partir le train en raison des risques encourus, mais il y avait été contraint, menacé de représailles par le capitaine commandant le trafic ferroviaire. Le train quitta la gare de Modane à 23h15. Le début de la descente s'effectua normalement, mais à partir du Freney, peu après Modane, le train prit une vitesse excessive qui ne cessa d'augmenter. Il devint bientôt incontrôlable, lancé à la vitesse de 135 km/h, mesurée par l'enregistreur de vitesse de la locomotive. Faute de freins suffisants dans cette descente en forte pente (33 pour mille), il dérailla à 102 km/h peu avant son entrée dans la gare de Saint-Michel-de-Maurienne et les voitures enchevêtrées prirent feu. La vitesse limite autorisée dans cette longue descente était de 40 km/h. Un tribunal, réuni en conseil de guerre, jugera six cheminots de la Compagnie des chemins de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée (PLM) qui seront acquittés. Cet accident demeure la plus grande catastrophe ferroviaire survenue en France. De l'amas de ferraille, plus de 424 corps furent retirés et officiellement identifiés; 135 autres corps ne purent l'être; 37 corps de soldats ayant sauté du train alors incontrôlable ou expulsés par les soubresauts furent également retrouvés le long du ballast et aux abords de la voie, entre La Praz et le pont de fer. Seuls 183 hommes présents dans le train auraient répondu à l'appel le 13 décembre au matin et plus d'une centaine d'autres seraient morts dans les hôpitaux de la région. Le bilan approcherait donc les 700 morts. Cet accident est resté classé secret militaire pendant de nombreuses années après la fin de la guerre. À l'époque l'armée imposait le silence à la presse française qui ne relata pas ou peu l'accident.

Lucien PORTAY a fait toute la campagne d'Italie.
Il recevra la médaille interalliée.

De Chaumont-en-Vexin, où le Bataillon débarque, le 10 avril, par de longues étapes à pied, ou en camions automobiles, il est acheminé dans la région de Steenworde, en Belgique, où il arrive le 28 mai. Il relève ensuite, le 10 juin, le 62e Bataillon de Chasseurs Alpins, en première ligne, dans le secteur compris entre l'étang de Dickbusch et les abords de la route de la Clytte au Kemmel. C'est dans ce morne paysage de fange et d'eau, dans les marais du Viverbeck que le Bataillon reste jusqu'au 22 juin, date à laquelle il est relevé par le 62e B.C.A. Dès le lendemain de sa relève en Belgique, par le 9e Bataillon de Norfolsks, de la 71e Division Division d'Infanterie Britannique, sans prendre un seul jour de repos, avec un effectif réduit, le 22e Bataillon de Chasseurs Alpins s'embarque pour la Champagne.

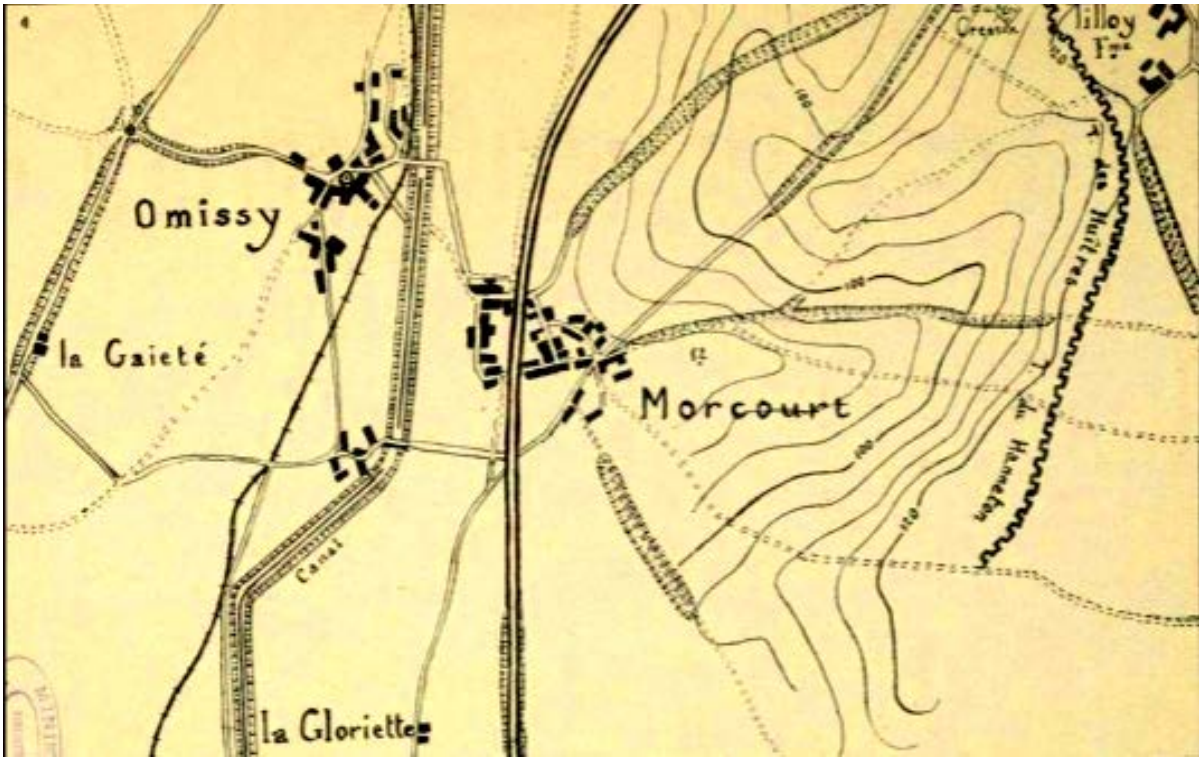
Dès sa descente du train, le Bataillon est transporté en camions à Somme-Suippe ; il a traversé toute la partie arrière du front où va se jouer le grand drame. Aussitôt arrivé, le Bataillon est mis à la disposition de la 43e Division d'Infanterie. Le 15 juillet, à 0h10, l'offensive se déclenche, de part et d'autre de Reims, jusqu'aux

Monts d'Argonne, par un tir violent d'artillerie. Vers 5 heures, le barrage roulant ennemi franchit la ligne que jalonnent les Compagnies du Bataillon. Cependant, la bataille s'achève en combats locaux, où l'ennemi n'a même plus l'avantage. La ruée de l'adversaire est arrêtée. Le 19 Juillet, le Bataillon est retiré du front de la 43e Division d'Infanterie. Le 5 août 1918, il s'embarque à Saint-Hilaire-au-Temple, pour une destination inconnue. Il débarque, le 6, à Verberie, puis il est transporté en camions à Montigny-en-Chaussée, devant Montdidier. Il va prendre part à l'offensive de Picardie, avec la 46e Division d'Infanterie. Après avoir été placé en réserve, il va prendre quelques jours de repos à Ravenel, près de Saint Haut-de-chausses, où il arrive le 5 septembre.

La 11e compagnie du 22e BCA en 1914

Le 28 septembre, le Bataillon s'embarque à Saint-Jean-sur-Richelieu. De Nesle, où il débarque dans la nuit, il est porté sur Holnon, à quelques kilomètres de Saint-Quentin, que couvre la formidable position Hindenburg, sur laquelle l'ennemi s'est replié et où il a accumulé une puissante masse d'artillerie, d'infanterie et de mitrailleuses. Pour prendre part à l'offensive générale qui doit faire tomber cette position, le Bataillon monte en ligne le 30, entre le Fayet et le Château de Selency, face à Morcourt. Les 62e et 22e Bataillons se placent, le 1er octobre 1918, en tête du 2e Groupe de Chasseurs, dans la tranchée de Dakar, en lisière Est du Fayet. A 9h, après une violente préparation d'artillerie, les troupes, précédées par le barrage roulant, se mettent en marche et atteignent, d'une seule traite, la tranchée de l'Huissier, franchissant ainsi plus de 2 kilomètres, et dépassant 5 lignes successives de tranchées. Après un arrêt de quelques heures, nécessaires à l'artillerie pour préparer l'attaque sur Omissy, fortement tenu, le Bataillon reprend sa marche en

avant. Le Bataillon se rend maître du village d'Omissy, et pousse jusqu'au canal de Saint-Quentin. Le canal forme d'ailleurs un obstacle important : il ne mesure pas moins de 8 mètres de largeur et 3 mètres de profondeur; ses passerelles sont détruites. Un groupe de volontaires, voulant gagner la rive opposée, se jette à l'eau. Cette tentative hardie est bientôt arrêtée par une pluie de balles. Au cours de la nuit, les pontonniers du génie, pris à partie par l'artillerie ennemie, qui a surpris leur travail, essaient, en vain, de lancer un pont de bateaux.



Croquis relevé dans le JMO du 22e BCA indiquant le canal

Le 2 octobre, la Compagnie REY, du 62e Bataillon de Chasseurs Alpins, renouvelle les tentatives de la veille, et, plus heureuse, franchit le canal sur des passerelles qu'elle a construites elle-même. La section de l'Aspirant **SOUCHET,** du 22e , franchissant à son tour le canal et les marais qui les bordent à l'Est, vient couvrir le flanc gauche de la Compagnie du 62e , qu'une contre-attaque extrêmement violente a rejetée des lisières Ouest de Morcourt, sur la berge Est du Canal. Entre temps, les chasseurs ont construit avec des moyens de fortune, deux nouvelles passerelles. La résistance ennemie s'accentuant devant Morcourt, le commandement décide d'attaquer plus au Nord, de manière à déborder Morcourt. La 47e Division d'Infanterie, et le 3e groupe de chasseurs mènent cette attaque, que le 22e appuie de ses feux. Mais, malgré les efforts accomplis, ils ne parviennent pas à franchir le canal devant Lesdin. Il faut se résoudre à tenter une nouvelle attaque de front ; les 62e et 47e Bataillons de Chasseurs Alpins, après une violente préparation d'artillerie, s'emparent de Morcourt de haute lutte ; mais, en raison de leurs pertes, le 22e met la Compagnie **VERGEZAC** à la disposition du 47e et la Compagnie **TROULLIER** à la disposition du 62e . Le mouvement de ces deux Compagnies, fait en plein jour, en utilisant les frêles passerelles que l'ennemi

bombarde sans arrêt, et que les nôtres ne peuvent aborder qu'en faisant un long et périlleux détour le long du canal sous le feu impitoyable des mortiers allemands, est mené d'une façon parfaite. Mais les 62e et le 47e , soutenus par le 22e sont en pointe, et leurs flancs, découverts, sont constamment pris à partie par les contre-attaques adverses. Le commandement donne alors l'ordre de relier le flanc Nord de la tête de pont ainsi réalisée, au 3e groupe de Bataillons de Chasseurs Alpins, qui a pu franchir le canal à son tour, et se trouve vers Lesdin, à 1.500 mètres de là. Cette opération, qui comprend l'occupation de la voie ferrée Saint-Quentin-Maubeuge, et du système de tranchées qui la borde jusqu'à hauteur de Cauvigny, doit être menée par la 2e Compagnie du 22e Bataillon de Chasseurs Alpins. Sous un violent barrage, cette Compagnie, restée seule sur la berge Ouest, passe le canal, et vient occuper la tranchée de la halte de Morcourt.

Presque aussitôt, des combats s'engagent un peu partout, au V. B., à la grenade et à la baïonnette. Dans la nuit du 5 au 6, les Allemands évacuent la tranchée de la Guimbarde. Les résultats de l'opération d'élargissement de la tête de pont, opérée par le 22e dans la journée du 5, sont donc complets. L'attaque de la ferme Tilloy peut être entreprise. Après les vains efforts des 13e et 27e Bataillons de Chasseurs Alpins qui en sont chargés, l'attaque est recommencée le 7. La ferme Tilloy tombe. Mais la position de ceux qui l'occupent est très aventurée. Ses abords immédiats, coupés de tranchées et d'abris, sont encore tenus fortement ; un retour offensif de l'ennemi est possible. Il se produit, en effet, à la tombée de la nuit. Le lendemain, 8 octobre 1918, le Bataillon attaque sur ce terrain difficile. Le débouché se fait bien. Toutefois, à droite, le Régiment d'Infanterie qui devait attaquer en liaison avec le 22e, n'est pas en place; il n'arrive sur sa base de départ que 10 minutes après l'heure H. D'autre part, à gauche, dans le bois de Junon, une section de mitrailleuses allemandes prend de flanc les vagues d'assauts. Celles-ci ne se laissent cependant pas arrêter, et après quelques minutes d'une course effrénée, derrière les derniers obus du barrage roulant, elles engagent vigoureusement la lutte. Les F. M. tirent en marchant ; les groupes qui résistent sont tués sur place. Ceux qui se rendent sont renvoyés vers l'arrière presque sans escorte. Le succès est complet, l'ennemi reflue en désordre. A 7 heures 15, tous les objectifs assignés au Bataillon sont atteints : la première Compagnie a capturé 84 prisonniers, 10 mitrailleuses et 1 minenwerfer de 77. La 2e , 50 prisonniers et 8 mitrailleuses. La 3e 112 prisonniers, 12 mitrailleuses, 1 minenwerfer et un canon de 77.

Ce 8 octobre, **Lucien PORTAY** ne verra pas la fin du combat. Il a été fauché par un tir de mitrailleuses allemandes lors d'une vague d'assaut. A la côte 134 exactement. Tout près de Saint - Quentin, sur la commune de Morcourt. C'est deux de ses camarades chasseurs, **Maurice JOURDIL** et **Louis BOUCHON** qui l'ont vu tomber, qui témoigneront de son décès. Il venait d'avoir 21 ans. Ce sera le dernier enfant d'Armoy à tomber sur le champ de bataille. A un mois de la fin de la guerre et de l'armistice du 11 novembre 1918.

Il a été inhumé au quarré militaire du cimetière de Morcourt, tombe 213.

Louis CLOUYE

† 08 Juillet 1919 - Thonon - les - Bains (Haute-Savoie)

Fils de **François Marie CLOUYE** et d'**Adèle PLANCHAMP**, **Louis CLOUYE** est né à Armoy le 15 septembre 1895. Il a un frère, **Clément** né en 1893 et une sœur, **Jeanne**, née en 1898. A la déclaration de la guerre il est cuisinier à Thonon. Il avait 4 ans quand sa mère est décédée le 17 décembre 1899. Quelques mois auparavant, en avril 1899, il avait déjà perdu sa petite sœur âgée de 6 mois seulement. Il est incorporé le 15 décembre 1914 au 17e Régiment d'Infanterie qui tenait garnison à Epinal - Rambervillers.
Le 17e R.I. qui avait pris part à la Bataille de la Marne en septembre 14 se trouvait alors au nord d'Arras. Pendant l'hiver il renforce ses positions et forme ses premiers grenadiers. L'hiver est rude. **Louis CLOUYE** tombe malade. Au printemps il est évacué vers l'arrière. Le 31 mai 1915, la commission spéciale du camp de Valréas qui siège à Nyons le réforme. Sa maladie pulmonaire a empiré et son état général s'est fortement dégradé.Il est rayé des contrôles le 1er juin 1915 et revient à Armoy. Mais la France a besoin de soldats.

Le 14 septembre 1915, il est convoqué à Annecy devant la commission de réforme qui, en application de la loi du 17 août 1915 (*les choses ne traînaient pas !*), lui accorde le statut de réformé temporaire. Le 6 avril 1916, la commission de réforme d'Annecy le réexamine et le déclare "apte au service armé". Le 1er juin 1916 il rejoint le 17e R.I. qui, après avoir combattu à Verdun en mars, se trouve engagé en Champagne. En juillet - août le régiment prend part à la bataille de la Somme. Mais **Louis CLOUYE** ne s'est pas remis de sa maladie. Le 24 septembre 1916, il est affecté au 414e Régiment d'Infanterie par décision du Général gouverneur militaire de Lyon. Le 414e R.I. a été créé le 31 mars 1915 dans la région de

Montluel près de Lyon en exécution d'une circulaire exigeant la création de nouvelles unités. Il se compose de 3 bataillons et 12 compagnies formés par différents dépôts du 14e corps d'armée. Pendant la Première Guerre mondiale, les hommes blessés rétablis, les nouvelles classes, les récupérés, les inaptes temporaires au service armé étaient affectés au dépôt avant de partir ou repartir en campagne.

Photo d'un groupe de soldats du 414e R.I en 1916

Le 414e R.I. est alors stationné au camp de Mailly. **Louis CLOUYE** remonte au front le 30 novembre. Le 414e quitte le Camp de Mailly et gagne, par étapes, la région de Condé-en-Barrois ; là il est en réserve d'Armée pendant l'attaque du 15 décembre. Le 23 décembre il est amené, en autos, à Haudainville et Belleray. Le 25 décembre il monte en ligne dans le secteur de la Ferme des Chambrettes et du Bois des Courrières où il reste jusqu'au 19 février 1917. L'hiver n'est pas bénéfique à l'état de santé de **Louis CLOUYE**. Le 9 février il est évacué vers l'arrière. Il ne regagnera le front que le 9 octobre 1917, pour quelques jours seulement. Le 28 novembre 1917, il est évacué malade. Après un séjour à l'hôpital militaire, il regagne le dépôt du 414e R.I. le 9 mars 1918 puis, le 18 mars 1918, il est dirigé sur le C.R.P.M. Grignan à Toulon puis sur le Centre de Réforme de Valréas le 19 avril 1918. Rétabli, il revient le 29 mai au dépôt du 52e Régiment d'Infanterie et le 30 mai il est affecté au C.I.D. (Centre d'Instruction Divisionnaire) du 297e Régiment d'Infanterie. Versé à la 37e compagnie il est censé remonter au front le 18 juin 1918. Répit de courte durée. Son état de santé empire et il est évacué le 20 août 1918 sur un hôpital militaire. Après une permission de santé, il rejoint son régiment le 26 novembre 1918, 15 jours après l'armistice. Malade, il reste sous contrôle de l'armée. Le 3 janvier 1919, il est envoyé à l'Hôpital de Thonon où il décédera le 8 juillet 1919. Selon la formule lapidaire il sera déclaré "Mort pour la France des suites de maladie contractée en service".

"Mère voici vos fils qui se sont tant battus.
Qu'ils ne soient pas pesés comme Dieu pèse un ange.
Que Dieu mette avec eux un peu de cette fange
Qu'ils étaient en principe et sont redevenus.

Mère voici vos fils qui se sont tant battus.
Qu'ils ne soient pas pesés comme on pèse un démon.
Que Dieu mette avec eux un peu de ce limon
Qu'ils étaient en principe et sont redevenus.

Mère voici vos fils qui se sont tant battus.
Qu'ils ne soient pas pesés comme on pèse un esprit.
Qu'ils soient plutôt jugés comme on juge un proscrit
Qui rentre en se cachant par des chemins perdus.

Mère voici vos fils et leur immense armée.
Qu'ils ne soient pas jugés sur leur seule misère.
Que Dieu mette avec eux un peu de cette terre
Qui les a tant perdus et qu'ils ont tant aimée."

Charles Péguy

On est aux alentours de Villeroy, à la veille de la bataille de la Marne.
Le lieutenant Péguy, 41 ans, se trouvait à la tête de son unité de la 19e compagnie du 276e régiment d'infanterie. Le 5 septembre 1914, une balle lui troue le front.
Un peu bêtement, il ne s'est pas jeté à terre comme ses hommes,
pour éviter la mitraille ennemie.

« Heureux ceux qui sont morts pour la terre charnelle,
Mais pourvu que ce fût dans une juste guerre.
Heureux ceux qui sont morts pour quatre coins de terre.
Heureux ceux qui sont morts d'une mort solennelle.

Heureux ceux qui sont morts dans les grandes batailles.
Couchés dessus le sol à la face de Dieu.
Heureux ceux qui sont morts sur un dernier haut lieu
Parmi tout l'appareil des grandes funérailles.

Heureux ceux qui sont morts car ils sont retournés
Dans la première argile et la première terre.
Heureux ceux qui sont morts dans une juste guerre
Heureux les épis mûrs et les blés moissonnés. »

Ce très beau chant solennel est tiré du poème de Péguy "Eve"
Il symbolise l'idéal de sacrifice consenti par les "poilus".
Dans la symbolique de la République, il semble indissociable de la mention "Mort pour la France", créée pendant le conflit.

LA BUTTE ROUGE

Sur cette butte là y'avait pas d'gigolettes
Pas de marlous ni de beaux muscadins.
Ah c'était loin du Moulin d'la Galette,
Et de Paname qu'est le roi des patelins.
C'qu'elle en a bu du bon sang cette terre,
Sang d'ouvriers et sang de paysans,
Car les bandits qui sont cause des guerres
N'en meurent jamais, on n'tue qu'les innocents !

La butte rouge, c'est son nom, l'baptême s'fit un matin
Où tous ceux qui grimpaient roulaient dans le ravin.
Aujourd'hui y'a des vignes, il y pousse du raisin,
Qui boira d'ce vin là, boira l'sang des copains.

Sur cette butte là on n'y f'sait pas la noce
Comme à Montmartre où l'champagne coule à flots,
Mais les pauvr's gars qu'avaient laissé des gosses
Y f'saient entendre de terribles sanglots ...
C'qu'elle en a bu des larmes cette terre,
Larmes d'ouvriers et larmes de paysans
Car les bandits qui sont cause des guerres
Ne pleurent jamais, car ce sont des tyrans !

La butte rouge, c'est son nom, l'baptême s'fit un matin
Où tous ceux qui grimpaient roulaient dans le ravin.
Aujourd'hui y'a des vignes, il y pousse du raisin,
Qui boit de ce vin là, boit les larmes des copains.

Sur cette butte là, on y r'fait des vendanges,
On y entend des cris et des chansons :
Filles et gars doucement qui échangent
Des mots d'amour qui donnent le frisson.
Peuvent-ils songer, dans leurs folles étreintes,
Qu'à cet endroit où s'échangent leurs baisers,
J'ai entendu la nuit monter des plaintes
Et j'y ai vu des gars au crâne brisé !

La butte rouge, c'est son nom, l'baptême s'fit un matin
Où tous ceux qui grimpaient roulaient dans le ravin.
Aujourd'hui y'a des vignes, il y pousse du raisin.
Mais moi j'y vois des croix portant l'nom des copains ...

Cette Chanson de Gaston Montéhus, chanson anti-guerre par excellence, fait référence à la « butte Bapaume », un lieu-dit inhabité dans les environs de Berzieux, et à un triste épisode de la bataille de la Somme (1916). Il s'agit de l'une des batailles les plus meurtrières de l'histoire humaine (hors victimes civiles), avec parmi les belligérants environ 1 060 000 victimes, dont 442 000 morts ou disparus. La bataille prit fin le 18 novembre 1916.

1944 -1945
Nuit et Brouillard

Ils étaient vingt et cent, ils étaient des milliers,
Nus et maigres, tremblants, dans ces wagons plombés,
Qui déchiraient la nuit de leurs ongles battants,
Ils étaient des milliers, ils étaient vingt et cent.

Ils se croyaient des hommes, n'étaient plus que des nombres,
Depuis longtemps leurs dés avaient été jetés.
Dès que la main retombe il ne reste qu'une ombre,
Ils ne devaient jamais plus revoir un été

La fuite monotone et sans hâte du temps,
Survivre encore un jour, une heure, obstinément
Combien de tours de roues, d'arrêts et de départs
Qui n'en finissent pas de distiller l'espoir.

Jean Ferrat - 1963

On célèbre en 2015 le 70e anniversaire de la libération des Camps de Concentration. Des 4 enfants d'Armoy déportés dans l'enfer nazi, seule **Flora SAULNIER** en est revenue. Le 27 janvier 1945, le camp d'extermination d'Auschwitz Birkenau, situé dans le sud de la Pologne, était le premier camp de concentration libéré par l'Armée rouge. Entre 1940 et 1945 1,1 million de personnes y ont été assassinées: un million de juifs de différents pays européens, mais aussi des Tziganes, des résistants polonais et russes. Cette date, date de la révélation de l'horreur, restera à jamais gravée dans la mémoire de l'humanité. "Plus jamais ça !" dit-on. Pourtant, aujourd'hui encore on entend nier la Shoah. La haine, le racisme, l'antisémitisme et le fanatisme ne sont pas morts et pas très loin de chez nous des gens son décapités, brûlés ou torturés uniquement parce qu'ils sont différents.

Lors de la cérémonie commémorative du 27 janvier 2015, Roman Kent,

un survivant d'Auschwitz a déclaré:

"Si j'en avais la possibilité, j'ajouterais un 11ème commandement au Décalogue:

Tu ne seras jamais un spectateur !

Nous cohabitons sur la même planète. Nous ne sommes qu'un seul et même peuple. Lorsque nous le réaliserons, des tragédies comme Auschwitz ne se reproduiront plus.
Nous les survivants, ne voulons pas que notre passé soit l'avenir de nos enfants"

Gilbert CHARLES

† 12 janvier 1945 - Kommando Ordhruf III (Buchenwald)

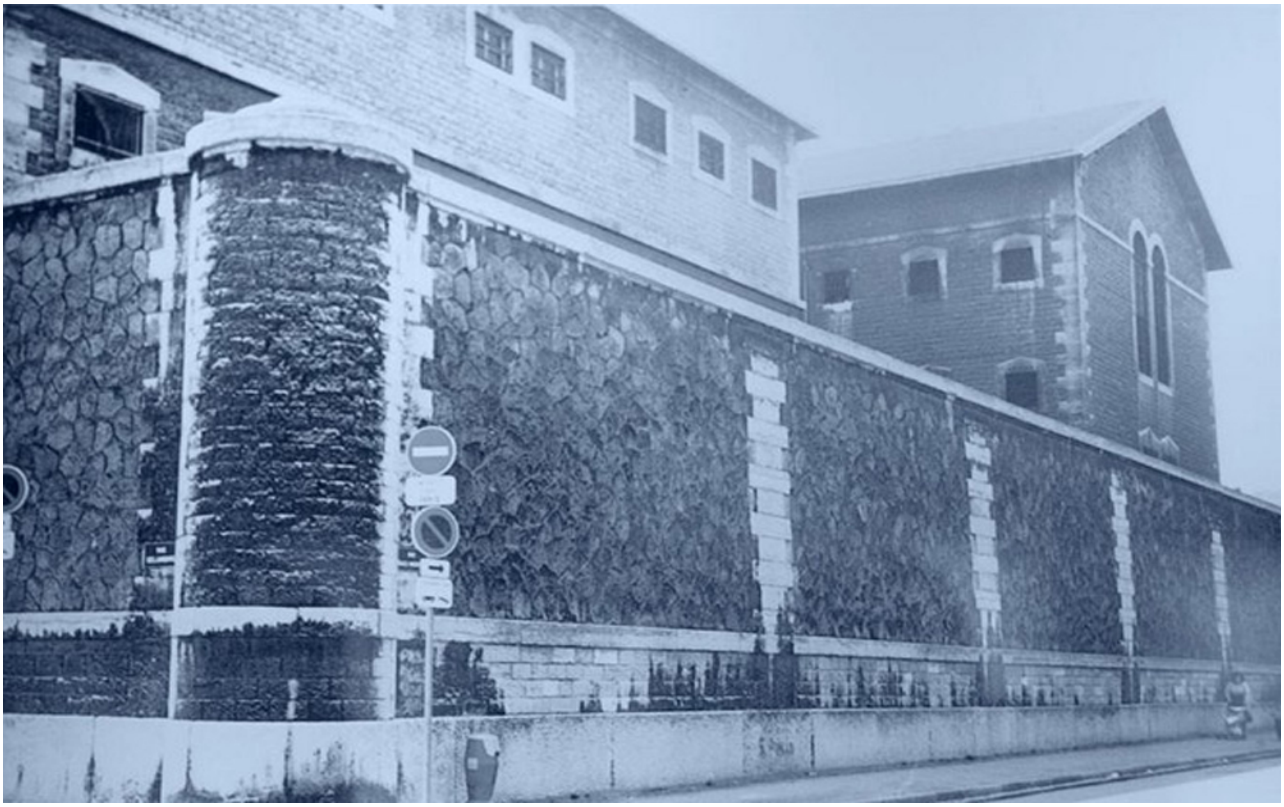
Gilbert CHARLES est né à Thonon-les-Bains le 14 avril 1924. La famille **CHARLES** est originaire de Vailly. Ses parents **Lucien CHARLES** et sa mère **Marie Antoinette CADDOUX**, originaire d'Orcier où elle est née en 1883, sont, tout comme le grand-père, **Sylvestre CHARLES** , gardiens de la plâtrière d'Armoy. Son grand père y est décédé le 25 mars 1930 et son père y décédera le 1er avril 1950.

Les **CHARLES** entretiennent de bons contacts avec les maquis de la région. **Lucien CHARLES** en fait-il peut-être partie. A plusieurs reprises, les locaux désaffectés de la plâtrière seront utilisés comme caches d'armes. A 19 ans, **Gilbert** rejoint la Résistance et la section de Bellevaux de l'Armée Secrète. Membre des F.F.I. (Forces Françaises de l'Intérieur), il a participé, avec des gars de Vailly, au Maquis du Plateau des Glières, où il faisait partie de la section "Verdun" jusqu'à sa chute en mars 1944. Tous rescapés, aux ordres d'**Henri RAYMOND** dit **Riquet**, après un parcours semé d'embûches, en passant par le Pont-du-Giffre, ils regagnent Vailly avec armes et bagages le samedi 1er avril 1944. Ils ont avec eux quatre F.M. anglais, des mitraillettes Sten et des revolvers, qu'ils ont planqués dès leur arrivée dans l'écurie d'une ferme inexploitée.

Rappelons quelques noms. Il y a là, entre autres : **LESAGE**, **Pierre LEGRAND**, **Gilbert CHARLES**, **Fernand JOLY**, **Maurice PESSELIER**, **Jean-François RAYMOND**, dit **Julot**, **CURSAT**, **Germain MOREL-CHEVILLET**, dit **Jimmy**, **NEUVECELLE**, dit **Marco** et bien entendu **Riquet**. Les chefs, reprenant le groupe en main, décident de donner des permissions aux gars du secteur thononais. Quant aux armes, elles doivent être camouflées au hameau des Charges. Un peu partout, en Haute-Savoie, la traque aux maquisards des Glières fait rage. Dénonciations, arrestations, rafles, tortures se multiplient. Dans la vallée du Brevon, on s'apprête à reprendre les armes, sans savoir qu'un gars du groupe, en rupture des Chantiers de jeunesse, a été arrêté par la Milice. Il n'a pas résisté à la torture et il a parlé.

Le mercredi 5 avril, la Milice est à Vailly. **Georges BUCHET** réussit à fuir, mais **Georges ARAGNOL** est arrêté et embarqué à Annecy, à la caserne Dessaix, la caserne des gardes mobiles. La Milice stoppe le car de Thonon et arrête **Gilbert CHARLES** et **Fernand JOLY**. Un peu plus loin, c'est au tour de **Pierre LEGRAND**, qui roule en bicyclette, d'être appréhendé. Ces trois gars des Glières ne reviendront pas des camps. **Gilbert CHARLES** est transféré à la prison St Paul à Lyon. Moins connue que la prison Montluc, la prison allemande de Lyon, la prison St Paul, construite en 1865, est le lieu de détention des prisonniers de droit commun

ainsi que des prisonniers dont les peines sont liées à la répression du régime de Vichy et des prisonniers résistants. Trois semaines après le débarquement en Normandie, le 29 juin 1944, 722 détenus sont livrés aux Allemands et quittent la prison Saint-Paul de Lyon pour être directement déportés à Dachau. **Gilbert CHARLES** est l'un d'entre eux.



La prison St Paul à Lyon

*Le récit du convoi vers Dachau est tiré du Livre "Mémorial de la Déportation" de **Michel GERMAIN**, Édition La Fontaine de Siloé 1999. **Michel GERMAIN** est l'historien spécialiste de la Seconde guerre mondiale en Haute-Savoie. Ses nombreux ouvrages font autorité en la matière. Je ne peux que vivement recommander leur lecture.*

Les prisonniers embarquent à la gare de marchandise voisine de la prison. Ils sont répartis à 10 par compartiment d'un long train de wagons de voyageurs. Il est plus que probable que ce transport relativement confortable en regard d'autres transports en wagons à bestiaux (on le verra plus loin), est dû aux cheminots lyonnais. Le train, composé de 10 wagons s'ébranle en fin de matinée. Les détenus n'ont à manger que ce qu'ils ont pu emporter mais ils n'ont rien à boire. Dans l'après-midi le train fait une halte à Besançon. Le lendemain, à Epinal, le train stationne plusieurs heures dans une gare de triage déserte. A Strasbourg, le 1er juillet, les déportés reçoivent une soupe chaude. Le convoi arrive à Dachau le 2 juillet, au lever du jour. Les autorités du camp enregistrent 692 hommes descendant vivants des wagons. **Gilbert CHARLES** reçoit le matricule 76271.

Sur ces 692 prisonniers, 169 ont été arrêtés en Haute-Savoie et 30 sont nés dans le

Chablais. Après la quarantaine à Dachau, 49 resteront au camp central et 120 seront dirigés sur d'autres camps et Kommandos. 83 mourront entre Leitmeritz, Ordhruf, Mathausen et Bergen-Belsen.

Après la quarantaine, **Gilbert CHARLES**, jeune et robuste, est affecté au Kommando de Weissensee, dans le Tyrol autrichien. Weissensee est situé dans le massif du Gross-Glockner. Les détenus du Kommando travaillent à l'électrification de la ligne de Munich. En novembre et décembre 1944, il y a tellement neigé que la neige recouvrait les baraquements jusqu'à la toiture. Pour dégager les portes, il avait fallu creuser des tranchées de 3 mètres de haut. Les prisonniers sont ramenés à Dachau. Le 13 décembre 1944, **Gilbert** est expédié au camp de Buchenwald (matricule 42286) et est affecté au Kommando d'Ohrdruf III (matricule 107185) où il meurt le 12 janvier 1945. Je retranscris ci-après le témoignage de **Robert MICHKINE** qui fut un rescapé et compagnon de camp de **Gilbert**. Comme lui, après Dachau, Weissensee et Buchenwald, il a été envoyé à Ohrdruf.

Je vais sans doute vous décevoir mais, à Ohrdruf, j'ai vu tant de misère et subi tant d'horreurs, j'ai passé les premières années du retour à me forcer à oublier. Je n'ai pas complètement réussi, car si les dates et les lieux sont, à part quelques brèves lueurs, devenus "flous", le reste est toujours présent.

Après la quarantaine à Dachau et un "séjour" de quatre mois à Weissensee, dans le massif du Gross-Glockner, en haut des Alpes autrichiennes, retour à Dachau, transfert à Buchenwald où nous sommes restés debout dehors pendant trois jours et deux nuits, par un froid terrible, et n'avons survécu qu'en faisant la "boule", c'est-à-dire serrés les uns contre les autres en gros paquets. Ensuite, ce fut Ohrdruf d'où bien peu de notre groupe ont revu la France.

S'il me reste un peu de mémoire, ce ne sont que des épisodes de survie. Des souvenirs précis, je n'en ai plus. La seule date précise qui me reste, le 8 février, est le jour où mon père est mort et que j'ai trouvé son lit vide au Revier. ***(abréviation de l'allemand Krankenrevier, le quartier des malades).*** *Je me souviens d'avoir creusé la terre gelée, d'avoir roulé des brouettes lourdes comme des wagons, d'avoir transporté des pierres énormes, des sacs de ciment plus lourds que moi, des rails, des traverses de chemin de fer, d'avoir déboisé la forêt*

sur le parcours de la ligne. Pour "soigner" ma dysenterie, je me souviens avoir mangé de pleines poignées de charbon de bois, dérobé dans les braseros de la veille que les SS avaient éteints avec de la neige, après s'y être bien chauffé tout le jour.

Je me souviens aussi de la mort de Jean avec qui je faisais souvent équipe. Je revenais d'avoir vidé la brouette et il était là, appuyé sur sa pelle, comme sur un oreiller. Lui, grand et maigre, les jambes écartées et son outil planté en terre, on aurait cru un trépied. Comme il ne bougeait pas, je lui dis que, sous peine de nous faire remarquer, il valait mieux qu'il s'active un peu ou, tout au moins, qu'il fasse semblant. Finalement, comme je le touchais à l'épaule, la pelle lui échappa des mains et, tout raide, il tomba comme une bûche. Il était mort avant d'arriver à terre. C'est moi qui ai ramené son corps au camp en le traînant par les pieds sur la neige et le verglas. Je n'étais pas le seul : tous les soirs, de notre petit Kommando, nous étions parfois jusqu'à une vingtaine, à traîner notre mort derrière nous. Le parcours se terminait en musique avec le défilé devant l'orchestre qui nous avait souhaité bon voyage le matin.

Sur la fin, les morts furent trop nombreux pour être transportés au crématoire et furent brûlés sur place dans des bûchers à l'entrée du camp. Les corps étaient disposés en rangées bien alignées, intercalés avec des bûches en provenance de la forêt voisine. Mes rêves sont pleins de ces paysages peuplés de fantômes, chacun traînant son mort par les pieds au son d'un orchestre gesticulant sur un fond de bûchers qui brûlent dans la nuit.

Ordruf S III

Fin 1944, l'effectif du camp de Buchenwald atteint son maximum avec 89 143 détenus. Les allemands décident d'organiser un nouveau Kommando extérieur dit d'Ohrdruf (S III en langage codé) qui sera l'un des plus terribles de l'enfer concentrationnaire. Fin décembre 44, ce nouveau camp, placé sous l'autorité de la Wehrmacht, comptait 7500 détenus. Le

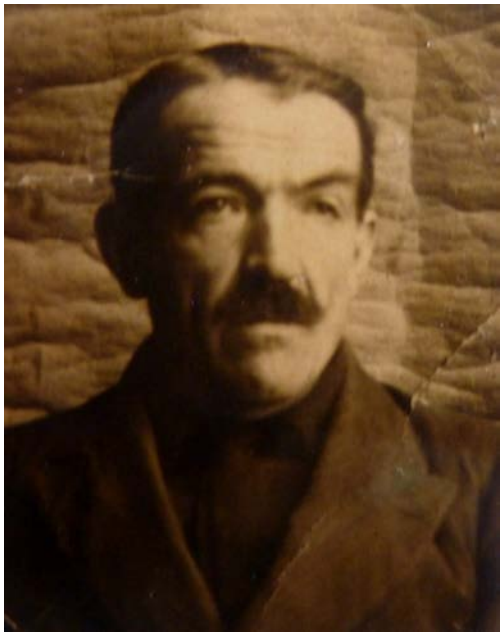
26 mars 1945 l'effectif à son maximum atteignait 13 726 détenus. 25 hommes au moins arrêtés en Haute-Savoie ont été déportés à Ohrdruf S III. Ils ne seront que 3 à revenir de cet enfer. Comme on l'a déjà vu (page 40) c'est là qu'a été interné en 1914 **Victor COMTE.** Ohrdruf est situé sur les rives de l'Ohra, à 16 Km de Gotha au nord de la forêt de Thuringe. Les survivants firent le récit de l'épouvantable vie qu'ils avaient connue dans des travaux souterrains dont ils ne connaissaient pas le but. En réalité les détenus étaient employés à des travaux de terrassement en vue de l'installation souterraine de l'État-major Général de la Wehrmacht, de la réserve d'or de la Reichsbank, ainsi que d'une rampe de lancement d'armes secrètes. Selon un chercheur allemand, **Rainer KARLSCH**, les nazis auraient testé en mars 1944, à Ohrdruf, une bombe nucléaire rudimentaire. Dans un livre publié en novembre 2004, "la bombe d'Hitler" **Rainer KARLSCH** cite à l'appui de ses informations des témoignages et rapports des services de renseignements militaires soviétiques, puisés dans les archives de l'ex-URSS. L'explosion, affirme-t-il, a eu lieu le 3 mars 1945 sur le site militaire d'Ohrdruf. D'après l'universitaire, des témoins ont signalé avoir vu ce jour-là un brillant éclair de lumière et une colonne de fumée s'élever au-dessus de cette région. Dans les jours qui ont suivi, des habitants ont fait état de nausées et saignements de nez. Un témoin affirme avoir participé à la crémation de monceaux de cadavres. Les victimes avaient perdu leurs cheveux, des corps étaient boursouflés, couverts d'ampoules, avec la chair mise à nu. Le test a fait plusieurs centaines de morts, prisonniers de guerre et travailleurs forcés, ajoute le chercheur.

Vue sur un mirador et la clôture du Camp d'Ohrdruf

Marc FROSSARD

† 2 février 1945 - Dachau

Marc FROSSARD est né à Armoy le 9 octobre 1891. Il est le fils de **Victor-Emmanuel FROSSARD** et de **Josephte BONDAZ,** originaire du Lyaud. Tous deux tiennent, selon l'état-civil, une auberge à Armoy. **Marc** a un frère, **Etienne** (1877) et cinq soeurs: **Marie - Louise** (1879), **Marie Adeline** (1887), **Valérie Françoise** (1890) et **Marguerite Valérie** (1898). Il épouse à Armoy le 13 septembre 1919 **Hélène COMTE** avec qui il aura deux fils, **Alphonse** né le 26 août 1920 et **Robert** né le 12 mai 1922.



Malgré le fait qu'il ait été reconnu soutien de famille lors du conseil de révision, il est incorporé le 1er octobre 1912, à Chambéry, en tant que cavalier de 2e classe, aux 4e Régiment de Dragons. Le 27 novembre 1912, il est muté au 11e Régiment d'Artillerie à Pied (11e R.A.P.), puis le 1er septembre 1915 au 83e Régiment d'Artillerie lourde. Ne connaissant ni les numéros des batteries auxquelles il a été affecté ni le numéro des pièces qu'il a servies au 11e R.A.P., il ma été impossible de retracer précisément sa guerre jusqu'en septembre 1915. En effet, ces régiments d'artillerie à pied étaient divisés en une multitude de batteries qui étaient disséminées sur toute la ligne de front. C'est un peu plus facile pour l'artillerie lourde.

En octobre 1915, les batteries constitutives du 83e R.A. sont organisées avec des éléments prélevés sur divers Régiments d'Artillerie à pied. Fin janvier 1916, les allemands déclenchent sur Frise, dans la Somme, une attaque de diversion préparatoire à l'offensive sur Verdun. Le 83e R.A. est rassemblé à Amiens et est mis à disposition du 3e Corps d'Armée. Fin février, l'attaque ennemie étant complètement enrayée, le 83e est dirigé sur la région de Vanault-les-Dames dans la Marne en vue de son engagement ultérieur à Verdun.

La Bataille de Verdun prendra fin le 19 décembre 1916. C'est la plus longue et la plus dévastatrice bataille de la Première Guerre mondiale. C'est aussi le lieu d'une des batailles les plus inhumaines auxquelles l'homme se soit livré : l'artillerie y a causé 80 % des pertes. Le rôle des hommes y consistait surtout à survivre — et mourir — dans les pires conditions, tout cela pour un résultat militaire nul. Sous un déluge d'obus dans un rapport de pertes de un pour deux, elle fit plus de 714 231 morts, disparus ou blessés, 362 000 soldats français et 337 000 allemands, une moyenne de 70 000 victimes pour chacun des dix mois de la bataille.

Après Verdun, le 83e Régiment d'Artillerie lourde sera engagé dans la Somme, en

Champagne et dans l'Aisne et participera aux batailles de Soissons, de Villers - Cotterets, de Saint-Quentin et enfin des Flandres. A la fin de la guerre, versé dans la réserve, **Marc FROSSARD** est affecté comme employé de la Compagnie des chemins de fer P.L.M. (Paris-Lyon-Marseille) puis, le 26 avril 1921, il est classé comme préposé de l'administration des douanes de Mulhouse. Son affectation spéciale prendra fin le 25 avril 1922.

Il a été cité à l'ordre de son régiment le 20 août 1918

"canonnier dévoué, il a manifesté en toutes circonstances les meilleures qualités militaires. Il a fait preuve le 27 juillet 1918, alors que la batterie était soumise à un violent bombardement, du plus grand mépris du danger en sauvant la pièce d'artillerie"

Il a reçu la Croix de Guerre

En recherchant des photos du 11e R.A.P., je suis tombé sur celle-ci, prise en 1915 et qui est la propriété de la famille de Joseph Périer, l'homme à la casquette qui tient un couteau dans la main droite et une grande fourchette dans la main gauche. C'est le cuisinier du groupe (les R.A.P. étaient divisés en groupe) et il s'apprête à cuisiner un lapin. L'homme, à gauche, qui tient le lapin, ressemble trait pour trait à Marc Frossard. Marie-Rose Bourgognon Premat, qui l'a connu, est certaine que c'est lui.

Après la Grande guerre, **Marc FROSSARD** redeviendra cultivateur à Armoy.

En 1943, Il s'engagera avec ses deux fils dans la Résistance.

Camille FROSSARD

† 28 février 1945 - Dachau

Camille FROSSARD est le fils de **Pierre François FROSSARD** d'Armoy (**François** était son prénom usuel) et de **Marie DUFFOUR**, originaire de Féternes. **Camille FROSSARD** et **Marc FROSSARD** sont cousins par leurs pères. **Camille** est né le 28 janvier 1904. En plus de lui naîtront **Delphine** (1895), **Angeline** (1896), **Alfred** (1897), **Henriette** (1902), **Alice** (1907) et **Mathilde** (1910). **Alfred** deviendra plus tard maire d'Armoy (de 1926 à 1935 et de 1942 à 1945), conseiller d'arrondissement en 1939 et fondateur de la Société des Cars Frossard à Thonon. **Mathilde** épousera **Marie GROBEL** qui sera maire d'Armoy de 1947 à 1965, quant à **Delphine** elle épousera le 9 juillet 1923 **Alfred BOURGOGNON** qui sera, lui aussi, maire d'Armoy de 1945 à 1947 puis de 1965 à 1971. Le 27 septembre 1926, **Camille** épouse **Adèle PAGNEUX**, à St Jean de Reyssouve dans l'Ain. Ils auront trois enfants, **Lucien** né le 15 novembre 1927 à Mézériat dans l'Ain, **Simone** née le 16 janvier 1929 à Lapeyrouse dans l'Ain et **Roland,** né en 1931. Il perdra son épouse et se remariera avec **Angeline GARIN,** de Féternes, le 14 août 1943 à Thonon.

Le 10 novembre 1924, **Camille FROSSARD** est incorporé au 7e bataillon de Chasseurs à Pied pour y effectuer son service militaire. Il est mis en disponibilité un an plus tard, en application de la loi du 1er avril 1923, pour rentrer à l'École Normale d'Instituteurs. En novembre 1928, son diplôme d'instituteur en poche, aucun poste n'étant disponible en Haute-Savoie, il est nommé instituteur à Lapeyrouse dans l'Ain, puis à Villars et à compter du 20 avril 1935 à Orcier. Orcier où il devient également secrétaire de mairie. Lors de la seconde guerre mondiale, il est mobilisé et affecté le 12 février 1940 au Dépôt du Train No 54. Le 20 mai 1940, ses qualités d'instituteur lui valent d'être nommé éducateur au Centre de Rééducation du Fort Montluc à Lyon.

Cruelle ironie, **Camille** devait être loin d'imaginer que 3 ans plus tard il reviendrait à Montluc, mais comme prisonnier. Le 1er mars 1943, **Camille FROSSARD** rejoint volontairement la Résistance et les F.T.P.F. de Haute - Savoie, Cie 03. 30.

Les F.T.P.F. (Francs Tireurs Partisans Français) étaient une formation de combat créée fin 1941 en zone occupée, à partir des groupes de défense du Parti Communiste. Les FTPF ont fusionné en 1943 avec l'Armée secrète (gaullistes et mouvements de la résistance comme Combat, Libération-Sud, Franc-Tireur...) pour former les F.F.I. (Forces Françaises de l'Intérieur).

Camille était un de ces "hussards noirs de la République", ces institutrices et instituteurs des débuts de l'école de Jules Ferry, partis aux 4 coins de la France profonde, pour apporter partout, avec amour et conviction, les éléments de culture qui y manquaient tant. A Orcier, il fera beaucoup pour les jeunes du village. En organisant ce qu'on appelle aujourd'hui des activités péri-scolaires ou éducatives. Son statut de secrétaire de mairie lui permet d'aider les maquis du coin, notamment en leur fournissant des bons de ravitaillement.

19, 20 et 21 mai 1944

Trois journées de répression allemande en Chablais

Arrestations de Marc Frossard à Armoy

et de Camille Frossard à Orcier

et déportations à Dachau

Source bibliographique

1939 - 1945

Le Chablais dans la tourmente

Collection regards sur la résistance en Chablais - 2012

Éditions de l'A.N.A.C.R. Chablais

BP 40070 - 74202 Thonon-les-Bains Cedex.

Directeur de la publication Bernard Néplaz

En 1944, l'action résistante se développe dans le Chablais. Les Allemands constatent, comme le préfet Marion le note dans un rapport le 4 mai que " *l'arrondissement de Thonon reste un foyer de désordre plus virulent que jamais; il pourra en partir de nouveaux ferments de troubles si on ne me laisse pas les moyens nécessaires pour le neutraliser* ".

Après ce qui s'est passé aux Glières, la Kommandantur doute fortement des autorités de Vichy à venir à bout des "terroristes". C'est pourquoi du 19 au 21 mai 44, une grande opération est déclenchée dans le Chablais par l'occupant, avec l'appui de la Milice. Durant la nuit du 18 au 19 mai, le téléphone ne répond plus. Dans les cantons de Thonon, d'Evian, d'Abondance et du Biot voitures, motos, camions et cars ne circulent plus. Les trains sont stoppés à Thonon. Une quarantaine d'autocars débarquent. Ils transportent 4 à 500 soldats allemands, munis de deux jours de vivres, la SS-Polizei, la Feld Gendarmerie, les Gebirgsjägers *(les troupes de montagne)* ainsi que des Francs-gardes permanents de la Haute-Savoie *(la branche armée de la Milice)*. Ils isolent Thonon, ferment la frontière suisse, vérifient les identités dans une trentaine de communes. Le 19 les opérations menée contre les maquisards de la vallée d'Abondance échouent. Les Allemands se vengent en incendiant une cinquantaine de chalets dans le secteur de Fontaine, Darbon, Ubine. Les 20 et 21 mai, le Chablais va connaître deux des plus dures journées de l'année 44. Huit fusillés, 108 arrestations. Du Pax à Annemasse où ils

sont internés, 55 seront relâchés, 53 seront déportés. Ils seront moins de quarante à revenir des camps de la mort.

Le dimanche 21 mai 1944, c'est la périphérie thononaise et le Bas-Chablais qui sont ratissés. Au matin, les Allemands encerclent Armoy. Ils n'arrivent pas au hasard. Ils savent qui ils viennent arrêter. Les maquisards du village, les "rouges" les réfractaires au STO (Service du Travail Obligatoire) ont été dénoncés. Par chance beaucoup ne sont pas là. **Jean PLANCHAMP** avait 11 ans en 1944. Témoin de la rafle, il raconte:

" Il était 8h ce dimanche 21 mai 1944. Le village était calme. J'étais assis sur les escaliers de notre maison, mitoyenne du Café du Soleil, face à la place publique et au lavoir. Je vis arriver un premier car allemand. En quelques secondes les soldats envahirent la place. Un deuxième car vînt se garer dans notre cour. Nous avons su après que les Allemands avaient déjà déposé des soldats et que le village était encerclé. Pour preuve, **Albert COMTE** *a essuyé des tirs avant de plonger dans la forêt, sur le versant de la Dranse. En quelques minutes chaque maison a été fouillée, les hommes sont rassemblés sur la place puis contraints de monter dans les cars. Les femmes et les enfants pleuraient. Il faut dire qu'après 4 ans de guerre, notre petite commune, de 200 habitants à l'époque, était en "guerre civile". La haine était palpable. La majorité de la population espérait en* **de Gaulle**, *certaines familles étaient cataloguées comme "Rouges" alors que deux familles de "miliciens notoires" se savaient soutenues par les Allemands et le faisaient sentir. Ces personnes ont donc dénoncé à la Gestapo les jeunes maquisards du village ainsi que les réfractaires au S.T.O.* **(Service du Travail Obligatoire)**. *Heureusement, de la liste en possession des Allemands, nombreux étaient absents ce jour là. Il n'en n'a pas été de même pour* **Marc FROSSARD**, *53 ans, et ses deux fils* **Alphonse et Robert**, *ainsi que pour les frères* **Albert**, **Joseph** *et* **Gabriel COMTE**. **Alphonse FROSSARD**, *libéré par erreur, est redescendu du car. Il a pu s'enfuir et se cacher. Comme déjà dit,* **Albert COMTE** *s'est fait tirer dessus. Son frère* **Joseph** *s'est caché sous la toiture de leur maison tandis que* **Gabriel** *s'est dissimulé en s'enfonçant dans le foin de leur grange".*

Marie - Rose PREMAT, née **BOURGOGNON**, nièce de **Camille FROSSARD** était également présente ce jour là. Elle avait 12 ans et a assisté à la rafle. Aujourd'hui encore, les événements restent gravés au fond de sa mémoire.

"Ce dimanche matin du 21 mai 1944, le curé **LONGET** *est arrêté au moment où il ouvrait les portes de l'église avant de célébrer sa messe. Il a été longuement interrogé par les Allemands avant d'être relâché. Les S.S. avaient cerné notre maison, le champ de la Cure, le bassin d'en bas et les alentours. Ma mère,* **Delphine** *(sœur de Camille FROSSARD), a demandé aux Allemands de me laisser aller à la messe avec mon frère* **Pierrot**. *A cet instant, j'ai vu* **Marc FROSSARD** *monter dans le car des Allemands. Sa femme,* **Hélène**, *a voulu lui donner une veste et du café. Hélas, elle n'a pas pu... A la sortie de la messe, j'ai été questionné par les Allemands. Ils voulaient des renseignements sur* **Robert** *et* **Alphonse FROSSARD**, *les fils de* **Marc**. *Ils m'ont demandé si je les avais vus ce matin là et si je savais où ils étaient. Je n'ai pas parlé.* **Robert FROSSARD** *s'était caché dans le grenier de la maison d'*Hippolyte **FROSSARD**, *sous un vieux landau qu'il avait renversé sur lui. Les Allemands ont fouillé la maison. Ils ont voulu monter au grenier, mais l'escalier de bois était tellement vermoulu et branlant qu'ils n'ont pas osé aller plus haut. Son frère* **Alphonse** *avait été arrêté puis relâché suite à une confusion d'identité avec* **Maurice FROSSARD**. *Une fois redescendu du car,* **Alphonse** *s'est sauvé aux près d'en bas (Près Carrés). Au bout d'un certain temps,* **Alphonse** *croyant que les Allemands étaient partis, a voulu regagner le village. Il a eu la chance de tomber sur* **Célestin PLANCHAMP** *qui l'a dissuadé de revenir. Mon père* **Alfred** *a bien vite compris que la famille* **FROSSARD** *était particulièrement visée (Léopold THORENS, neveu de Marc, a également été arrêté le même jour à Yvoire). Il est parti en courant prévenir son beau-frère Camille FROSSARD à Orcier.* **Camille** *pensait que, père de 3 enfants, instituteur et secrétaire de mairie, les Allemands ne lui feraient rien. Il se trompait...*

Après Armoy, les Allemands filent à Orcier arrêter **Camille FROSSARD**.

Ainsi, durant ce mois de mai, les Allemands auront procédé à deux cents arrestations dont cent-huit dans le Chablais

Tous ceux qui ont été raflés sont conduits par les Allemands à l'Hôtel Pax à Annemasse pour interrogatoire. Le Pax a été transformé en prison par la Gestapo. Il a fonctionné, du 8 septembre 1943 au 18 août 1944, comme lieu de détention et de tortures, voire d'exécutions sommaires. Le registre d'écrou du Pax a été conservé. On y relève les noms de 699 détenus arrêtés dans divers points du département, soit exécutés soit déportés après une détention plus ou moins longue. Le 18 août 1944, au moment des combats menés par les FFI haut-savoyards pour libérer la ville, les prisonniers qui y sont encore détenus auront la vie sauve grâce à l'intervention du maire d'Annemasse, **Jean DEFFAUGT**, qui les a échangés contre la possibilité pour les chefs de la Gestapo de passer en Suisse.

Après les interrogatoires au Pax, **Marc**, **Camille** et leurs camarades sont d'abord internés à la prison Montluc de Lyon jusqu'au 30 mai puis au camp de Royallieu - Compiègne du 1er au 18 juin 1944.

La sinistre prison de Montluc

(source ANACR - Comité Départemental du Rhône)

En novembre 1942 la zone sud est envahie et Lyon passe sous occupation allemande, la Wehrmacht prend le contrôle de la prison Montluc et, les lois promulguées en 1940 par l'Allemagne le lui permettant, elle sert à interner des résistants, des juifs, des otages, en attendant de les déporter. La police de Vichy ne peut y pénétrer que pour enlever les corps. A partir de 1943 la surpopulation ne cesse de s'aggraver. Les détenus sont entassés à sept ou huit dans des cellules de 4 m², le réfectoire et le magasin sont transformés en espace de détention ainsi qu'une cabane en bois, dite cabane aux juifs, construite dans la cour. D'après le fonds Montluc des archives départementales qui est constitué de 8968 fiches individuelles, les récits et témoignages des rescapés permettent de penser que plus de 9000 personnes y furent enfermées. Le manque d'hygiène est criant, les parasites pullulent, les soins médicaux sont inexistants. Les prisonniers ne disposent que de très peu de nourriture. Les journées sont rythmées par l'appel des prisonniers convoqués aux interrogatoires qui ont lieu dans les caves de la prison ou dans les locaux de la Gestapo et au cours desquels la torture est presque systématique. C'est ici qu'opérait Klaus Barbie, "le Boucher de Lyon". Il y a aussi les appels "avec ou sans bagages". Avec c'est la Déportation, sans c'est l'exécution. Seul l'espoir et les liens fragiles avec l'extérieur permettent aux internés de ne pas sombrer dans le désespoir. Les juifs y connaissent des conditions de détention encore plus dures. La prison sert de lieu d'internement avant le transfert vers Drancy. Ils y sont victimes encore plus que les autres détenus d'humiliation et de brimades. A l'été 1944, ils seront nombreux (plusieurs centaines) à être fusillés dans les environs de Lyon avec les détenus non juifs. Un ultime convoi partira de Lyon le 11 août 1944, avec plus de 600 détenus dont 400 juifs, ils mettra onze jours pour arriver au camp d' Auschwitz-Birkenau. Le 21 août 1944 au Fort de Côte-

Lorette à ST Genis Laval, ce sont les corps de 120 prisonniers de Montluc qu'on retrouve, odieusement massacrés. Le 23 août, des résistants extraits de Montluc sont fusillés dans les locaux de la Gestapo, 35 place Bellecour. Le 24 août 1944, les groupes francs prennent position autour de la prison. Le commandant de la prison, Boesche, accepte de partir avec ses hommes. Le drapeau tricolore flotte dès le 25 août sur la terrasse. C'est au tour des collaborateurs, en attente de comparution devant le Comité chargé de l'épuration, d'y être incarcérés. En novembre 1944, Les bâtiments sont rendus à l'administration militaire

Le camp de Royallieu-Compiègne était une caserne de l'armée française. Les Allemands y installèrent dès juin 1940 un camp de prisonniers de guerre qui, en juin 1941, devint camp d'internement pour tous ceux qui semblaient dangereux pour l'occupant : militants communistes, gaullistes, auxquels s'ajoutaient juifs, ressortissants de pays en guerre avec l'Allemagne, condamnés de droit commun, une population très hétérogène et diversement traitée. Le Frontstalag 122 était directement placé sous l'administration militaire allemande et gardé par un détachement de la Wehrmacht. C'était un camp de transit avant la déportation dans les camps d'extermination, notamment pour les juifs qui ont représenté environ 6,5 % des détenus et formé le premier convoi de déportés. 53.000 personnes y furent détenues dont 49.000 furent déportées. Les premiers convois au départ de Compiègne ont eu lieu dès juin 1943. Le dernier train à partir fut celui du 27 août 1944 à destination de Buchenwald.

Source bibliographique du convoi du 18 juin 1944 vers Dachau
Joseph SANGUEDOLCE " La Résistance à Dachau-Allach, contre la mort programmée"
Éditions Médiris 25, rue Félix Brun , 69007 LYON

Ce 18 juin 44, avec 2139 déportés, c'est le transport le plus important jamais organisé jusqu'alors à prendre directement la destination du KZ Dachau. Mais on verra plus loin qu'en juillet 44 des convois encore bien plus importants prendront la route de l'enfer. Sur ces 2139 déportés, ils ne seront que 1541 à revenir. Ils ont été rassemblés au camp de Compiègne - Royallieu peu de temps avant le départ. Plus de la moitié d'entre eux viennent de la centrale d'Eysses, située à Villeneuve-sur-Lot, dans le Lot-et-Garonne. 74 Haut-Savoyards, dont les 41 raflés les 20 et 21 dans le Chablais figurent également dans ce transport. La veille du départ pour Dachau, les détenus sont tous regroupés dans la section C du camp de Compiègne. Le lendemain, à la gare, un train composé d'une vingtaine de wagons les attend. Ce sont des wagons à bestiaux de 10 m de long sur à peu près 2, 50 m de large, avec une centaine de prisonniers par wagon. Le calcul est simple. 100 personnes pour 25 m2 soit 4 personnes par m2.

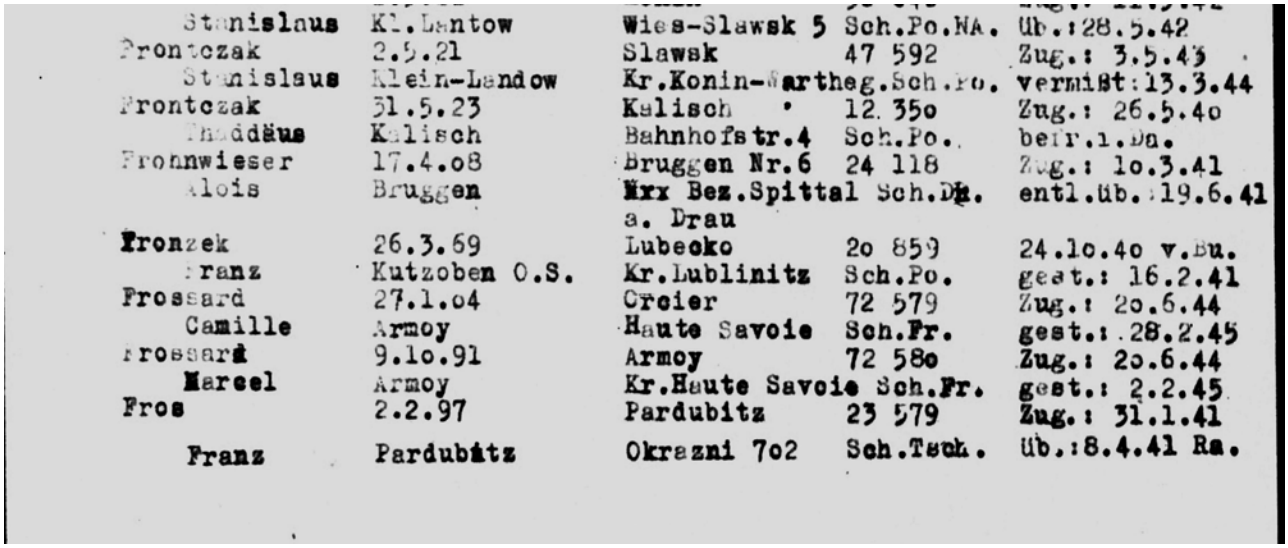
Un officier SS hurle les menaces: *«Vous n'avez aucune chance de vous évader, mais en cas de tentative dans un wagon, nous doublerons le nombre de détenus de celui-ci. Si, par contre, un détenu parvient à s'évader, nous en fusillerons dix, si dix s'évadent, nous fusillons tout ce qui reste dans le wagon. Si tous les détenus d'un wagon s'évadent, nous fusillons tout le convoi»*.

Dès le départ les déportés s'organisent. Des comités de direction sont constitués. Par groupe de 10 avec un responsable par groupe. Et les décisions prises, notamment en matière de ravitaillement ou de tentatives d'évasion devront être appliquées par tous. Les menaces de représailles des SS sont claires. Pourtant beaucoup n'ont qu'une idée en tête, tenter de s'évader. Les discussions sont vives. Le collectif de direction décide que personne n'a le droit de faire courir des risques à l'ensemble du convoi. Quatre jeunes résistants faisant partie du réseau F.T.P.F. de Lyon se mettent à creuser un trou au milieu d'un wagon pour s'enfuir. Les tentatives de dissuasion sont vaines. Il faudra l'intervention du service d'ordre du wagon pour empêcher le projet d'aller à son terme. Le train est convoyé par des officiers allemands et des miliciens italiens en chemises noires. Le premier arrêt prolongé a lieu en gare de Reims. Puis, à mesure qu'il approche de l'Allemagne, les installations ferroviaires ayant été endommagées par les bombardements, le train roule de moins en moins vite. Les arrêts deviennent de plus en plus fréquents. Ces arrêts, en plein jour, sont insupportables. La chaleur est étouffante, l'odeur nauséabonde. Des prisonniers suffoquent et tombent Ceux-là ont droit à une cuillerée d'eau pour finir de les ranimer. La décision est prise de procéder à la rotation des places le long des parois du wagon pour que chacun puisse bénéficier à tour de rôle de l'air qui passe entre les fentes des planches disjointes. Ces emplacements privilégiés permettent, lorsque le train roule, de mieux respirer. L'eau manque. Depuis 2 jours aucune nourriture n'a été distribuée. Chaque wagon n'a eu droit qu'à deux bouteilles d'eau. Après Avricourt en Meurthe-et-Moselle et un arrêt à Sarrebourg, les miliciens italiens sont remplacés par la Feldgendarmerie. Au troisième jour de ce voyage en enfer, une abondante pluie d'orage se met à tomber, cette pluie bienfaisante rafraîchit le wagon et les prisonniers laissent pendre par les vasistas les chemises qu'ils sucent avidement. Avec des gamelles, ils recueillent les gouttes d'eau qui tombent à la hauteur des vasistas. Ils récupèrent la valeur totale d'un quart de litre. Cela donne droit pour chacun à une cuillerée d'eau de pluie. En Allemagne, le convoi est passé par les gares de Karlsruhe et Stuttgart, et dans l'après-midi du 20 juin, il arrive en gare de Dachau. Descendus du train, les déportés gagnent le camp à pied, à quatre kilomètres environ. Quelques détenus se jettent dans les flaques d'eau boueuse pour se mouiller les mains et la figure. Les SS les relèvent à coups de schlag en hurlant *«Los, los ! »* Grâce à leur organisation et à leur discipline, les déportés arrivent tous vivants à Dachau. Ils sont nombreux à être mal en point mais vivants. De loin ils aperçoivent les miradors, les doubles rangées de fil de fer barbelé et sur la porte, une immense inscription en fer forgé «Arbeit macht frei». (le travail rend libre). A leur arrivée, sur les listes de la Politische Abteilung, les déportés sont immatriculés en trois grandes séries. Les « non-Eyssois », provenant du camp A de Compiègne, sont immatriculés du numéro 72274 au 72998 ; ceux provenant de la centrale d'Eysses, du numéro 72999 au 74110 ; et enfin, à quelques exceptions près, des étrangers et des Français respectivement du 74111 à 74288 et du 74289 au 74413.

L'épisode le plus terrible de la déportation des Français est celle du « train de la mort » : Le 2 juillet 1944, 2 521 déportés sont entassés, au départ de Compiègne, dans les wagons à bestiaux plombés du train 7909. La température extérieure est de 34°. Les gardiens, irrités par un sabotage de voie et un déraillement de locomotive, interdisent le ravitaillement en eau. Les déportés sombrent dans la folie... Des bagarres éclatent... Le 6 juillet, sur le quai de débarquement de Dachau, sont alignés plus de 984 cadavres de déportés qui resteront entassés durant des jours dans la cour du crématoire avant d'être brûlés. Parmi eux 15 hommes qui avaient été arrêtés en Haute-Savoie, par la Milice pour la plupart...

A l'arrivée au camp, la déshumanisation commence. Il faut se déshabiller et se débarrasser de tout effet personnel. Puis les déportés sont tondus, rasés, badigeonnés de grésil et tatoués. **Camille FROSSARD** reçoit le No matricule 72579 et **Marc FROSSARD** le 72580. Chaque déporté reçoit ses hardes de bagnard et est enfermé dans un baraquement pour la quarantaine.

953 prisonniers de ce convoi seront transférés dans les Commandos extérieurs d'Allach, de Landsberg ou de Kempten. Notamment pour travailler pour la firme BMW. Près de 80 déportés dont **Marc** et **Camille FROSSARD** restent à Dachau.



Stanislaus	Kl.Lantow	Wies-Slawsk 5	Sch.Po.NA.	Üb.:28.5.42
Prontczak	2.5.21	Slawsk	47 592	Zug.: 3.5.43
Stanislaus	Klein-Landow	Kr.Konin-Wartheg.	Sch.Po.	vermißt:13.3.44
Prontczak	31.5.23	Kalisch	12 35o	Zug.: 26.5.4o
Thaddäus	Kalisch	Bahnhofstr.4	Sch.Po.	beerd.i.Da.
Pronnwieser	17.4.o8	Bruggen Nr.6	24 118	Zug.: 1o.3.41
Alois	Bruggen	Krx Bez.Spittal a. Drau	Sch.Dt.	entl.üb.:19.6.41
Pronzek	26.3.69	Lubecko	2o 859	24.1o.4o v.Bu.
Franz	Kutzoben O.S.	Kr.Lublinitz	Sch.Po.	gest.: 16.2.41
Frossard	27.1.o4	Croier	72 579	Zug.: 2o.6.44
Camille	Armoy	Haute Savoie	Sch.Fr.	gest.: 28.2.45
Frossard	9.1o.91	Armoy	72 58o	Zug.: 2o.6.44
Marcel	Armoy	Kr.Haute Savoie	Sch.Fr.	gest.: 2.2.45
Fros	2.2.97	Pardubitz	23 579	Zug.: 31.1.41
Franz	Pardubitz	Okrazni 7o2	Sch.Tsch.	Üb.:8.4.41 Ra.

Sur le registre d'écrou de Dachau, page 1563/Bg,

Marc FROSSARD a été enregistré avec le prénom de Marcel

Zug.: arrivée au camp Gest.: décès

Le principe du camp de concentration est né, en Allemagne, le 28 février 1933, après l'incendie du Reichstag qui avait été provoqué par Goering. Un décret intitulé "pour la protection du peuple et de l'état" permet au chancelier allemand d'interner les adversaires politiques en dehors des prisons. Le 22 mars 1933 un premier camp destiné à l'enfermement des communistes est ouvert par la police bavaroise à proximité de la petite ville de Dachau. En 1937 le camp compte 5 000 détenus. Il est agrandi et électrifié. En mars 1938, après l'Anschluss, des milliers d'antifascistes

autrichiens y sont internés, puis fin 1938, après la Nuit de Cristal, 11 000 juifs les rejoignent. Le 26 octobre 1939, Dachau est fermé. Il devient un "camp-école" pour la formation des unités S.S. destinées à la garde des autres camps de concentration du Reich. Le camp rouvrira en 1940 et tous les autres camps de la mort seront désormais construits sur le même modèle: un rectangle orienté nord-sud, entouré d'une double rangée de barbelés, avec de place en place des miradors. Le KZ s'inscrit dans une véritable ville comprenant un QG de la Waffen SS, des casernes, des usines, des armureries, ainsi que des villas cossues destinées aux officiers et à leurs familles. La vaste place d'appel fait face d'un côté à deux rangées de 17 blocks destinés aux détenus, de l'autre aux bâtiments administratifs : bureaux, magasins, ateliers, cuisines… Chaque block comporte quatre chambres (Stube) à soixante-quinze lits disposés en trois étages superposés. Chacun des trente blocks d'habitation peut accueillir 300 détenus. Plus de 250 000 détenus sont passés par Dachau (non compris les non-immatriculés), provenant de 23 nations. 76 000 y sont morts. Dachau sera libéré par les G.I. de la VIIe Armée américaine le 29 avril 1945. 275 personnes arrêtées en Haute-Savoie ont été déportées à Dachau. Sur les 275, 186 sont mortes.

Marc et Camille FROSSARD et leurs camarades vont subir la dure vie quotidienne du camp.

A 3h en été, **5h** en hiver, réveil. Une fois vêtu, le déporté doit ranger sa paillasse, faire sa toilette, recoudre un bouton ou un vêtement. Puis il faut faire la queue pour toucher son pain et le fameux 'thé" appelé "herbata".

De 4h30 à 6h, les SS sonnent l'appel. Par tous les temps, les prisonniers doivent se tenir au garde-à-vous pendant que les Kapos et SS comptent et recomptent les déportés, morts y compris.

A 6h, les déportés rejoignent les komandos ou les lieux de travail où ils sont affectés. Ils travaillent pour des entreprises ou usines allemandes, sur des chantiers, dans des galeries souterraines qu'ils creusent à la pelle et à la pioche...

De midi à 13h c'est le déjeuner (comprenant le temps d'aller-retour au lieu de travail). Les déportés en profitaient pour parler entre eux, le repas constituant une période de repos durant lesquels les SS les laissaient tranquilles.

De 13 h à 18h, sans interruption, les déportés continuaient le travail de la matinée. Certains se livraient à des actions de résistance. Ils tiraient profit d'un moment d'inattention pour voler, saboter, ou se reposer...

De 18h30h à 22 h, second appel de la journée. Il pouvait durer 2 ou 3h et, à l'identique du matin, les morts sont portés par des prisonniers. Après avait lieu une distribution de thé. Ceux qui avaient les pieds sales passaient à la schlague (punition), accompagnée de gifles, de coups de poing ou de pied.

A 22h, après une dure journée, les prisonniers vont se coucher, pour une nuit qui n'est pas des plus calmes: rongés par les poux et les rats, entassés à trois sur une couchette de 80 centimètres de large, sous une simple couverture, au froid, pour 3

à 4 heures de sommeil.

Ration de nourriture quotidienne du déporté

• matin: 350 grammes de pain, 1/2 litre de succédané de café
• midi: 6 fois par semaine: 1 litre de soupe (avec carottes ou chou blanc); 1 fois par semaine: 1 litre de soupe aux pâtes
• soir: 4 fois par semaine: 20 à 30 grammes de saucisson ou de fromage et 3/4 de litre de thé; 3 fois par semaine: 1 litre de soupe.

Dès le début de janvier 1945, le typhus commence à sévir car près de 12 000 détenus provenant notamment des convois récemment arrivés, sont porteurs de maladies infectieuses. L'épidémie fait des milliers de victimes dans le camp. Ne pouvant incinérer tous les cadavres, les S.S. font creuser d'immenses fosses où les corps sont jetés et entassés pêle-mêle.

Marc FROSSARD sera un des premiers à mourir. Le 2 février 1945, il s'éteint dans les bras de **Robert DORCIER** de Douvaine, arrêté comme lui le 21 mai 1944.

Camille FROSSARD n'a jamais cessé de lutter. Jusqu'au bout il tentera à plusieurs reprises de s'évader. D'après des témoignages de rescapés, son corps était couvert de blessures et de morsures de chien. Il ne survivra que 26 jours à **Marc**. Nul ne sait s'il est mort du typhus ou, plus probablement, sous les coups le 28 février 1944. Leurs dépouilles subiront le sort de milliers et de milliers d'autres, le four crématoire. L'épouse de **Marc FROSSARD** est intervenue auprès de la Mission de Recherche des Victimes de la Guerre. Il lui avait été répondu que seuls les corps des déportés dont le décès se situait postérieurement au 27 février 1945 avaient quelque chance d'être découverts parmi les dépouilles et identifiés par les médecins légistes. Son corps a sans nul doute été incinéré.

Marc avait 53 ans, **Camille** 41.

Une "Stube" dans un Block de Dachau

Flora SAULNIER

Déportée à Ravensbrück en 1943, **Flora SAULNIER** est sortie vivante de l'enfer concentrationnaire. En ce 70e anniversaire de la libération des camps, je me devais de rendre l'hommage qui est du à cette enfant d'Armoy qui fut, avec son époux **Jean - Marie**, parmi les plus grandes figures de la Résistance en Haute-Savoie. Elle a été une femme exemplaire dont l'Histoire gardera la trace. Elle est décédée à 92 ans le 10 août 1994. Elle était la présidente d'honneur de la Fédération Nationale des Déportés et officier de la Légion d'Honneur

Flora PLANCHAMP est née à Armoy le 17 février 1903. Elle est le deuxième enfant de **Jean - François PLANCHAMP** et d'**Angélique BROUZE**, originaire de Novel. Ses parents, cafetiers à Armoy, tiennent "l'Echo des Montagnes". L'aînée, **Marie - Josephte**, est née en 1900. Après elle, naîtront **Fernande** (1904), **Célestin** (1906), **Rémy** (1908), **Louise** (1909), **Augusta** (1912), **Hortense** (1913) et **Georgette** (1916).

Très jeune, **Flora PLANCHAMP** se sent des fourmis dans les jambes. A 17 ans elle "monte" à Paris et travaille comme lingère à l'Hôtel d'Orsay. Cet hôtel était situé à l'extrémité de l'ancienne gare d'Orsay, actuel Musée d'Orsay. Puis, en 1930, **Flora** est à Nice où elle gère un café avec une de ses sœurs. C'est à Nice qu'elle rencontre et qu'elle épouse le 9 décembre 1933 un haut-savoyard, **Albert Jean - Marie SAULNIER**.

Jean - Marie est l'aîné d'une fratrie de 7 enfants, né le 3 avril 1904 à St Maurice de Rumilly. Depuis, St Maurice de Rumilly est devenu St Pierre en Faucigny en 1965, lors de sa fusion avec les communes de St Pierre de Rumilly et Passeirier.

Après avoir travaillé à St Pierre de Rumilly à l'usine hydroélectrique, une des

premières en France, installée sur le Borne, il devient chauffeur de car chez "Mironneau" à Aix-les-Bains. L'été il assure la liaison Aix-les-Bains - Nice. Après leur mariage, **Flora** et **Jean - Marie** viennent s'installer à la Pension du Mont-Fleuri à Albigny Annecy. Lui transporte et livre les farines de la minoterie Cléchet. Elle travaille chez Aragain au Paquier puis chez le Grand Lavorel, rue Vaugelas. En 1936, ils reprennent le café - restaurant l'Auberge du Lyonnais, sur les bords du Thiou.

Lorsque survient la guerre, plusieurs habitants du quartier, dont le prêtre **Camille FOLLIET**, s'engagent dans des actions de Résistance, de façon directe ou indirecte. **Flora** et **Jean - Marie SAULNIER**, qui milite à la SFIO (Section Française de l'Internationale Ouvrière, ancêtre du Parti Socialiste), sont de ceux-là. Ils sont les premiers à faire partie du réseau Kasanga au sein du mouvement Combat. Et ce malgré le fait que le chef de la police mussolinienne en Haute-Savoie, **Giovanni COLONNA**, soit un de leurs voisins. **Jean-Marie SAULNIER,** qui fut militant du Front Populaire, est contacté dès mars 1942 par les responsables lyonnais de Combat. Lui et **Flora** en deviendront des agents P2. **Jean - Marie** sera, avec **René BLANC**, un des grands responsables de l'organisation pour le département. Son pseudonyme dans la Résistance sera **Jean PIN**.

L'Auberge du Lyonnais devient dès lors, selon l'historien **Michel GERMAIN**, "Une véritable plaque tournante de la Résistance", à la fois lieu de rendez-vous, boîte aux lettres, étape de filières réfractaires au STO (Service du Travail Obligatoire) partant parfois du Nord de la France, lieu d'approvisionnement des journaux clandestins… Plusieurs publications, en provenance de la gare d'Annecy, ("Le franc-tireur", "Témoignage chrétien"...) et interdites par le régime de Vichy, sont stockées dans un entrepôt jouxtant le restaurant. Ils sont ensuite réexpédiés pour certains vers les Aravis par des cars.

La Résistance espagnole y établira même son P.C. L'Auberge du Lyonnais fonctionne aussi en relais avec la Pension du Mont-Fleuri sur la plage d'Albigny, hôtel tenu par la mère de **Jean - Marie**, surnommée "marraine" et qui est un lieu plus discret et plus éloigné du centre d'Annecy.

En juillet 1943, **Giovanni COLONNA** est liquidé par la Résistance. L'étau se resserre autour du couple et de l'Auberge du Lyonnais. De peur d'être arrêté, **Jean - Marie SAULNIER** ne couche plus chez lui. Le 21 novembre 1943, le chef de la Milice de la Haute-Savoie est abattu à Thônes. Les Allemands multiplient alors les actions de représailles. **Jean - Marie** s'éloigne et part continuer le combat dans l'Isère. Un mois plus tard, le 23 décembre 1943, la Gestapo arrête **Flora**. Elle apprendra, bien après, que son père est mort, à Armoy, le jour même de son arrestation. Elle est aussitôt emmenée à Annemasse, à l'Hôtel Pax (voir page 81) où elle restera jusqu'au 29 janvier 1944. Elle sera par la suite internée au Fort Montluc à Lyon, dans une cellule de 2,50 m de côté, jusqu'au 25 février, puis au fort de Romainville jusqu'au 18 avril et de là déportée vers le camp de concentration de Ravensbrück où elle arrive le 23 avril 1944.

Dans un article paru en 1975 dans le "Savoyard Libéré", Flora Saulnier raconte son arrestation le 23 décembre 1943 et les jours qui ont suivi

Souvenirs de la Résistance

Notre amie Flora Saulnier, dont nous avons annoncé dans notre dernier « S.L. » la nomination au grade d'officier de la Légion d'honneur a bien voulu retracer pour les lecteurs du « S.L. » les souvenirs de son arrestation. Nous l'en remercions. C'est un réçit émouvant.

« La rédaction du « S.L. » m'a demandé de faire le récit de mon arrestation, je ne peux raconter tout ce qui c'est passé dans la maison, il y aurait de quoi faire un livre.

Nous habitions l' « Auberge du Lyonnais », rue de la République à Annecy. Tout au début, la Légion change le nom de la rue, pour mettre rue de la Légion, mon mari et tous ses amis républicains ont été choqué, de là commence la résistance.

Mon mari faisait partie du mouvement « Combat ». Nous étions, au centre du département « messagers, renseignements, ravitaillement, fausses cartes, contact avec les agents Régionaux et Nationaux ; diffusion des journaux « Combat », « Libération », « Franc-Tireur » ; chaine pour les Israëlites, les réfractaires.

Monsieur Auguste Lafouchère, grand mutilé de la guerre 14, a été au début chef départemental sous le nom de Vimy, il me disait un jour : « Flora, c'est de la folie, il y avait aujourd'hui chez vous, beaucoup trop de Régionaux et Nationaux, nous risquons tous d'être arrêtés en même temps. »

Le 14 juillet 42, manifestation pour la rue de la République, tout ce qui est contraire à la Légion est dans la rue. Mon mari est convoqué au commissariat.

Lorsque la mission interalliée, capitaine Couturier et colonel Heslop sont venus en Haute-Savoie, le premier contact a été à l'Auberge du Lyonnais, et par la suite, chez ma belle-mère, Mme Vve Saulnier, à l'Hôtel du Mont-Fleury, Albigny, Annecy-le-Vieux.

Mon mari et tous se retrouvait là-bas. Annecy devenait dangereux, les chefs de Lyon avaient donné l'ordre d'éviter l' « Auberge du Lyonnais », mais tous les agents n'arrivaient pas à prendre contact et finalement revenaient à la maison pour le retrouver.

Voyant cela, les chefs ont demandé à mon mari de quitter la maison pour quelques temps, il était a Bourgoin chez ses amis Chavrier. Cela lui permettait de garder le contact avec Lyon et Paris.

Je me souviens des paroles du colonel Roman-Petit, lors d'un banquet : « Lorsque nous allions à Annecy et que nous avions perdu tout contact, si on avait le bonheur de trouver Jean-Marie on était sauvé. »

FLORA SAULNIER
Cliché S.L.

Deux jours avant mon arrestation j'avais été voir mon mari. Je rentrais le mardi, le jeudi 23 décembre 43 Léon Baurard, grand ami de mon mari me dit : « aujourd'hui on va serrer les fesses, ils ont trouvé trois Allemands dans le lac à Duingt. » Je vois Mme Déronzier, elle me dit : « Flora, faites très attention, je sais, vous êtes surveillée », je lui répond : « Je n'ai rien chez moi, ni arme, ni papier. » André m'apporte un message, après-midi une personne viendra le chercher, je lui dis : « André, je suis très surveillée. » « Je sais, mais elle ne connaît que vous. » Alors je l'ai gardé.

Jacquaz vient me retenir une table pour déjeuner avec Chevalier, alias Chauvière, il veut me laisser sa serviette. Je refuse, il revient à midi. Chevalier n'est pas au rendez-vous, à 15 heures, Baucard et Chalut étaient à la cuisine, la feld-gendarmerie et la gestapo font irruption : le nom de votre mari, votre appartement, vos papiers. Je le conduis dans notre chambre, il fouille partout, regarde nos papiers (j'avais ôté les papiers et le photo de mon mari).

— Mais les papiers de votre mari n'y sont pas ?

— Oh si ! c'est moi-même qui les ai mis.

Nous habitions l'Auberge du Lyonnais, rue de la République à Annecy. Tout au début la Légion a changé le nom de la rue, pour mettre rue de la Légion. Mon mari et tous ses amis républicains ont été choqués. C'est de là que commence la résistance. Mon mari faisait partie du mouvement "Combat". Nous étions au centre du département, messagers, et aussi renseignements, ravitaillement, fausses cartes, contacts avec les agents régionaux et agents nationaux, diffusion des journaux "Combat", "Libération", "Franc-Tireur", chaîne pour les Israélites, et les réfractaires.

Monsieur Auguste Lafouchère, grand mutilé de la guerre de 14, a été, au début, chef départemental sous le nom de Vimy. Il me disait un jour ***"Flora , c'est de la folie, il y avait aujourd'hui, chez vous, trop de Régionaux et de Nationaux, nous risquons d'être tous arrêtés en même temps"*.** Le 14 juillet 1942, il y a eu une manifestation pour la rue de la République. Tout ce qui est contre la Légion est dans la rue.

Mon mari est convoqué au commissariat. Lorsque la mission interalliée du capitaine Couturier et du Colonel Heslop est venue en Haute-Savoie, le premier contact a eu lieu à l'Auberge du Lyonnais, et par la suite chez ma belle-mère, à l'Hôtel du Mont - Fleuri, Albigny, à Annecy-le- Vieux. Annecy devenait dangereux. Les chefs de Lyon avaient donné l'ordre d'éviter "l'Auberge du Lyonnais" .

Mais tous les agents n'arrivaient pas à prendre contact et finalement revenaient à la maison pour le retrouver. Mon mari et tous se retrouvaient là-bas. Voyant cela les chefs ont demandé à mon mari de quitter la maison pour quelques temps. Il est allé chez ses amis Chavrier à Bourgoin, ce qui lui a permis de garder contact avec Lyon et Paris. Je me souviens des paroles du colonel Roman - Petit ***"Lorsque nous allions à Annecy et que nous avions perdu tout contact, si on avait le bonheur de trouver Jean - Marie, on était sauvé*** **!"** Deux jours avant mon arrestation j'étais allée voir mon mari. Je suis rentrée le mardi. Le jeudi 23 décembre 43, Léon Baurard, grand ami de mon mari, me dit ***"Aujourd'hui on va serrer les fesses. Ils ont trouvé trois Allemands, dans le lac, à Duingt"***. Je vois Mme Deronzier. Elle me dit ***"Flora, faites très attention, vous êtes surveillée"***. Je lui réponds ***"Je n'ai rien chez moi, ni armes, ni papiers"***. André m'apporte un message et me dit qu'une personne viendra le chercher après midi. Je lui dis que je suis surveillée. Il me répond ***"Je sais***

mais cette personne ne connaît que vous". Alors je l'ai gardé. Jacquaz vient me retenir une table pour déjeuner avec Chevalier alias Chauvière. Il veut me laisser sa serviette. Je refuse. Il revient à midi. Chevalier n'est pas au rendez-vous. A 15 heures Baucard et Chalut étaient à la cuisine. La Feldgendarmerie et la Gestapo font irruption ***"Le nom de votre mari, votre appartement, vos papiers !'"*** Je les conduis dans notre chambre, ils fouillent partout, regardent nos papiers (j'avais ôté les papiers et la photo de mon mari).

- Mais les papiers de votre mari n'y sont pas ?

- Oh si, c'est moi-même qui les y ai mis !

Ils cherchent mais ne trouvent rien.

Alors je dis ***"C'est qu'il les aura pris !".***

- Mais où est votre mari ?

- Dans le midi depuis un moi pour faire les achats de vin !

- Vous faites bon ménage ?

- Je dois vous avouer que mon mari ne me dit pas tout ce qu'il fait !

Le doute était semé c'est ce que je voulais. Je ne parlerai pas de l'interrogatoire sur la maison, les clients, leurs noms, ce serait trop long. Tous ceux qui ont été arrêtés connaissent leur façon de faire. Et encore moi je n'ai pas été brutalisée. Pendant qu'ils fouillaient la maison ils ont demandé à la plongeuse où était son patron. Elle a répondu ***"Je suis ici depuis un mois, je ne connais pas M. Saulnier"***. A la cuisine, tout était renversé, tiroirs, armoires. Seul mon tiroir caisse n'était pas ouvert, ils n'avaient pas réussi à l'ouvrir. Les gestapistes étaient trois. Un file à la cave, un à la salle à manger et le troisième reste accoudé sur le comptoir. Je lui demande l'autorisation de régler mon employée. J'en profite pour faire disparaître le message et ma fausse carte. J'étais soulagée. Celui qui était dans la salle trouve la serviette de Jacquaz. Il me demande à qui elle appartient. Je réponds ***"Je ne sais pas qui a pu laisser ça ici, personne ne m'a laissé cette serviette"***. A ce moment Jacquaz revient chercher la serviette. Quelle gaffe ! Il a été fusillé à Montluc en juillet 44. Ensuite ils nous emmènent Jacquaz et moi à la Feldgendarmerie. Le soir ils nous emmènent à la prison d'Annecy. L'Allemand discute. Le chef de la prison dit n'avoir pas de place pour nous. J'aperçois un gendarme. Je lui dis de prévenir le lieutenant Jacquet de faire un barrage pour intercepter et prévenir mon mari qui doit revenir de Lyon. Le soir on couche à la prison et le lendemain ils nous emmènent au Pax à Annemasse. Le 24, soir de Noël, la prison est presque vide. Nous sommes 6 . Un prisonnier avait reçu un colis. Il demande au "Posten", un vieux de la Wermacht, s'il peut ouvrir les cellules. Il accepte et dit ***"Si vous entendez frapper à la grande porte, vite vous entrerez dans vos cellules"***. Dans la nuit, sont arrivés tous les rescapés du Château d'Habère-Lullin. Dans la cellule à côté de la mienne il y a avait 9 filles. Le lendemain arrive Evelyne Wilkinson, en tenue de ski, qui vient de Chamonix et dans la matinée M. et Mlle Bourgeois. C'est elle qui m'apprend que mon père est mort le jour de mon arrestation. Les filles sont relâchées. Le maire et le fruitier d'Habère-Lullin viennent aux nouvelles. Ils les gardent deux jours. M. et Mlle Bourgeois sont relâchés. Arrive dans ma cellule Irène Régulier. Je vois également Chauvière, qui n'était pas au rendez-vous chez moi. Sa femme arrive deux jours après. Lui est au secret. Je réussis quand même à lui faire passer un message. Je reste à Annemasse jusqu'au 31 janvier. La veille, il y a eu deux sentinelles allemandes tuées. Alors il faut vider la prison pour faire de la place, direction Montluc, puis Romainville et Ravensbruck.

Le convoi de wagons à bestiaux plombés qui quitte la gare de l'Est à Paris ce 18 avril 1944 comprenait 417 femmes qui avaient été extraites du Fort de Romainville. Dans leur majorité, ces femmes avaient été arrêtées au cours de l'année 1943, mais certaines, principalement des communistes, avaient été arrêtées depuis 1941. Ces femmes appartenaient toutes à des réseaux de résistance. Le convoi mettra cinq jours pour atteindre, dans des conditions terribles, la gare de Furstenberg. A leur arrivée les déportées sont immatriculées et tatouées. **Flora** se voit attribuer le numéro 35466. Nombreuses d'entre elles seront transférées dans des Kommandos de travail extérieurs. Ainsi, au mois de juin, 150 femmes partirent au Kommando d'Holleischen pour travailler dans une usine d'armement, d'autres au mois d'août au Kommando de Beendorf, pour construire des usines souterraines dans d'anciens puits de mines de sel. 60 déportées de ce convoi allaient mourir ou disparaître dans les camps nazis.

Dans son livre

"Le prix de la liberté : chronique de la Haute-Savoie de la bataille des Glières à la Libération et au-delà ... : 26 mars 1944-19 août 1944" Editeur Les Marches : La Fontaine de Siloé, 1998.

Michel GERMAIN raconte la vie de **Flora** au block 31 du camp de Ravensbruck.

Après deux jours passés en quarantaine, les déportées sont "triées" par un S.S. A gauche c'est le travail, à droite la mort immédiate. Le sort de **Flora** dépend d'un coup de dés. **Michel GERMAIN** qui l'a longtemps côtoyée se souvient de l'expression que Flora employait lorsqu'on lui demandait si elle avait peur de telle ou telle chose *"Vous savez, je suis passée tellement de fois au tourniquet qu'il ne peut plus rien m'arriver !"* . **Flora** est affectée à l'atelier de raccommodage. Toute la journée elle raccommode des uniformes allemands. L'hiver 1944 - 1945 est très froid. Les déportées sont nombreuses à mourir. Les survivantes du block 31 sont transférées au block 32, le block des Russes et des Polonaises. Une de ses camarades de block est **Geneviève De GAULLE ANTHONIOZ**, la nièce du Général, qui deviendra l'illustre militante des droits de l'homme et de la lutte contre la pauvreté, présidente d'ATD Quart Monde de 1964 à 1998 et qui entrera au Panthéon le 27 mai 2015. Une autre est **Angèle NICOLLET** de Thonon. Son mari était résistant. Quand la Gestapo vint l'arrêter à Thonon, elle ne le trouva pas. **Angèle**, mère de 5 enfants fut arrêtée, torturée et déportée à Ravensbruck. Dans un témoignage bouleversant, sa fille, Hélène Stillebacher, raconte ce que sa mère lui a confié:

Une fois elle fut mordue par un chien. Elle défilait en bord de colonne, disciplinée et sans esbroufe, quand elle entendit l'ordre d'un SS jetant son chien contre elle. Surprise et dominant sa douleur, elle planta ses yeux dans les yeux du gamin hilare; elle le vit alors rougir et rappeler son chien. Si elle était tombée, l'animal se

serait acharné contre elle. Mais pouvait-elle oublier longtemps le camp ? La lutte perpétuelle contre sa propre mort, les hurlements des Kapos, les coups des SS, les cris de ces Tziganes qui mouraient de faim sous une tente, sans aucune nourriture.
En février 1945, quand la tente fut démolie, il ne restait plus qu'un monceau monstrueux de cadavres gelés, pris dans la paille et les excréments. Elle vit arriver des convois entiers de plates-formes où gisaient les cadavres recroquevillés de malheureuses Juives venant d'Auschwitz, mortes de froid en cours de route. Elle évoquait aussi ces Polonaises, qui arrivées en fin de journée, passèrent toute la nuit dehors, nues, avant la distribution des robes rayées, au matin. Le camp était de plus en plus chargé par de nouveaux arrivages et la mort ne faisait pas assez vite son œuvre. Les SS en vinrent de plus en plus à la sélection. En rangs, les femmes défilaient devant celui qui allait arbitrer leur vie ou leur mort en éliminant les plus chétives, les plus malades. Ma mère se voit alors, marchant droit, menton levé, jambes tendues pour défier le bourreau. Et elle passa, mais quelle douleur en voyant le regard éperdu des amies mises de côté, pour le sacrifice final, la chambre à gaz.

A partir du mois de mars 1945, l'avance alliée se précise. Les S.S. marchandent des évacuations avec la Croix-Rouge suédoise. Courant avril 1945, 52 déportées sont libérées. **Flora SAULNIER** en fait partie. Le 23 avril elle est évacuée vers la Suède où elle restera jusqu'au 1er Juillet. **Angèle NICOLLET**, elle, n'aura pas cette chance. Pour échapper à la justice des Alliés, certains S.S. décidèrent de fuir en emmenant leurs misérables troupeaux de femmes sur les routes. Ce furent les terribles marches de la mort. **Angèle** fit partie d'une colonne de 1 200 femmes. Après le martyr et les souffrances du camp, plus de 1 000 déportées moururent d'épuisement, de froid et de faim, et souvent aussi abattues à bout portant. Les rescapées seront abandonnées par leurs bourreaux à 5 Km de Prague. **Angèle** regagnera Thonon le 5 juin 1945. Elle mourra à Cluses à l'âge de 100 ans.

Les deux auront eu la chance de ne pas faire partie de la cohorte des 92 000 femmes disparues à Ravensbruck. Quand les libérateurs ont ouvert les portes du camp le 30 avril 1945, ils ont dû inhumer plusieurs dizaines de milliers de cadavres dans des fosses communes. Coupée de tout et privée de toute information, **Flora** apprendra qu'Annecy a été libérée le 19 août 1944. Ce jour là, à 10 heures, à l'hôtel Splendid à Annecy, siège de la Kommandantur, le colonel allemand commandant les

3 850 hommes des forces d'occupation en Haute-Savoie, a remis aux chefs de la Résistance départementale - Armée Secrète (A.S.) et Francs Tireurs et Partisans (F.T.P.) unis au sein des Forces françaises de l'intérieur (F.F.I.) - l'acte de capitulation que ceux-ci viennent de lui imposer.

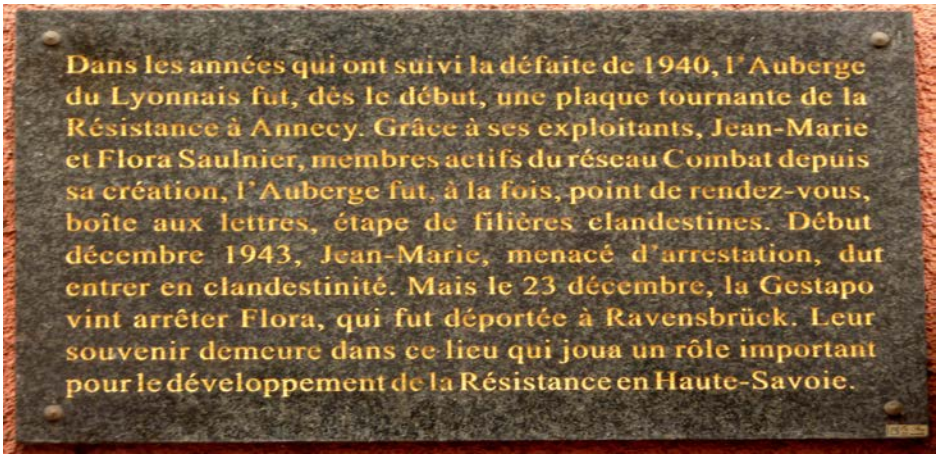
Photos Carteron.

Le camarade Saulnier, dont la femme a été déportée en Allemagne, arrive en voiture. C'est lui qui assumait les fonctions de « gare régulatrice » clandestine pour les maquisards.

Photo prise le jour de la Libération d'Annecy - Arrivée de Jean- Marie Saulnier

Flora ne rentrera à Annecy que le 1er juillet 1945.

Après la guerre, **Jean - Marie SAULNIER** sera élu le 26 octobre 1946 maire-adjoint d'Annecy. **Flora** reprendra avec **Jean - Marie,** pour de longues années encore, l'exploitation de l'Auberge du Lyonnais. Ils se retireront d'abord à Armoy puis à Anthy où **Jean - Marie** décédera le premier et où **Flora** s'éteindra à 92 ans, en août 1994



Plaque apposée rue J.J. Rousseau sur la façade de l'Auberge du Lyonnais à Annecy